This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

CARTONNAGE
UVES
ntibes.12
NNES

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Vet. F. [illegible]

TABLEAU
DE
PARIS.

Quærens quem devoret.

TOME SECOND.

A HAMBOURG,
Chez VIRCHAUX & Compagnie, Libr.
& ſe trouve
A NEUCHATEL,
Chez SAMUEL FAUCHE, Lib. du Roi.

M. DCC. LXXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 OCT 1986
OF OXFORD
LIBRARY

TABLEAU
DE PARIS.

RÉPUGNANCE POUR LE MARIAGE.

TANDIS que tant de filles jouiſſent d'une liberté licencieuſe, & qui ne tourne pas même au profit de la population; que ferez-vous de ce nombre infini de filles, ſous l'aile de leurs parens, auſteres gardiens de leur pudicité, & qui ſont condamnées par leur indigence ou par leur ſotte fierté, à paſſer leur vie dans le célibat? Ne ſont-elles pas inceſſamment ſur le bord de l'abîme, & ne deviendront-elles pas tôt ou tard la proie de la mélancolie ou de la débauche?

La beauté & la vertu n'ont parmi nous aucune valeur, ſi une dot ne vient à leur appui: il faut qu'il y ait un vice radical dans

notre législation, puisque les hommes fuient & redoutent de signer le plus doux contrat. Effrayé des charges qu'entraine le titre de mari, l'homme ne veut plus payer le tribut à une patrie ingrate ou abusée.

Ou les femmes ont agi contre elles-mêmes en se livrant au luxe, ou nous ne sommes pas éloignés du dernier terme de la corruption. On ne prend plus de femmes sans dot; les hommes ne se marient plus ou ne se marient qu'à regret. Quel renversement dans l'ordre social! & quel est le remede à apporter à ce vice politique?

Comment n'y auroit-il pas des célibataires dans une ville où le vice trouve tant de facilité; & comment la dissipation de nos femmes, le mépris qu'elles font de leurs devoirs, n'épouvanteroient-ils pas les hommes, sur les suites d'un nœud que l'usage tourne en ridicule, que les loix ne protegent que quand le mal est fait, & qu'il n'y a plus rien à ajouter au scandale?

Détaillons dans les chapitres suivans, ce qui fait, pour ainsi dire, du mariage *un objet de dérision.* Tout l'avantage est pour le vice; & que reste-t-il à la vertu?

LE NOM QUE VOUS VOUDREZ.

LA foule nombreuſe des Courtiſannes qui arrêtent dans leurs filets la jeuneſſe la plus brillante, & qui l'enlevent aux autres femmes, a fait naître à Paris une eſpece de femmes qui, ſans avoir l'effronterie du vice, n'ont pas l'auſtere rigueur de la vertu. Elles n'ont pas la même aſſurance dans le maintien; mais le regard à-peu-près auſſi complaiſant: elles ne reçoivent point d'argent, mais elles acceptent des bijoux, qui ont un air de décence. Elles déclament affreuſement contre les *filles*, leurs rivales & leurs ennemies; mais tantôt elles ont perdu au jeu, elles ſe plaignent tout bas d'être ruinées; & on leur prête ſecrétement de quoi n'être pas grondées de leurs maris, qu'elles ſavent craindre & non reſpecter.

L'homme qui veut les poſſéder, n'aura gueres que la peine de changer leur navette, leur étui, leurs boîtes; parce que l'or ne ſera point de pluſieurs couleurs, & qu'il eſt indiſpenſable que la mode à cet égard ſoit conſtamment ſuivie.

La mode autoriſe que ces femmes ſe montrent au bal, au coliſée, aux ſpecta-

cles ; & qu'on ne dise pas en les rencontrant, *c'est une telle*, mais *c'est Madame une telle, à qui M ***. donne le bras.* Malheur à qui voudroit en médire ! tout le cercle des bonnes amies, qui, de proche en proche, se prolonge jusqu'à l'infini, prendroit feu, & toutes les fois que le médisant se présenteroit quelque part, on auroit des migraines à son service ; il seroit regardé comme le perturbateur de tous les petits arrangemens de société ; & pour se servir du terme reçu, un *monstre*. Cette épithete m'avertit de clorre bien vîte le chapitre.

DE CERTAINES FEMMES.

Si les femmes attaquoient, que deviendrions-nous devant leurs charmes, devant leur audace passionnée & leurs amoureux transports? La nature leur a donné la pudeur, qui est une suite du défaut de forces qui leur ont été sagement refusées. Aujourd'hui certaines femmes pas désœuvrement, par curiosité & sur-tout par ambition, ne s'interdisent point l'attaque, mais le système de la nature n'est pas rompu pour cela ; les hommes ont le droit de refuser, ou en sont quittes pour une *passade*.

Ce petit chapitre ne sera point entendu

dans les pays fortunés où regne encore l'innocence : ailleurs il ne le sera que trop. Je n'ai donc pas besoin de l'achever. C'est bien à regret que ma plume touche à ces turpitudes, mais je peins Paris.

DES FILLES PUBLIQUES.

ELLES se donnent après tout pour ce qu'elles sont ; elles ont un vice de moins, l'hypocrisie ; elles ne peuvent causer les ravages qu'une femme libertine & prude occasionne souvent sous les fausses apparences de la modestie & de l'amour. Malheureuses victimes de l'indigence ou de l'abandon de leurs parens, rarement déterminées par un tempérament fougueux, elles ne s'offensent ni de l'outrage ni du mépris ; elles sont avilies à leurs propres yeux ; & ne pouvant plus régner par les graces de la pudeur, elles se jettent du côté opposé, & elles étalent l'audace de l'infamie.

Mais il y a encore des degrés dans cet abîme de corruption ; l'une se livre tout à la fois au plaisir & à l'argent ; l'autre est une brute qui n'a plus de sexe, & qui ne sent pas même la dérision qu'elle inspire.

Nous n'offenserons pas ici les oreilles

chaſtes, ni les yeux de l'innocence, en leur préſentant les ſcenes de la débauche & de la crapule; nous tairons les fantaiſies du libertinage, les ſaillies & les fougues de cent cinquante mille célibataires, voués à quarante mille proſtituées. Elles vont à ce nombre.

Un peintre qui a du génie, Mr. Retif de la Bretonne, en a tracé le tableau dans ſon *Payſan perverti*: les touches en ſont ſi vigoureuſes que le tableau en eſt révoltant; mais il n'eſt malheureuſement que trop vrai. Arrêtons-nous & gardons-nous d'épouvanter les imaginations ſenſibles, car les déſordres voilés de l'humanité ne ſont pas bons à mettre au grand jour.

Diſons ſeulement que le nombre des filles publiques ne favoriſant que trop le déſordre des paſſions, a donné aux jeunes gens un ton libre, qu'ils prennent avec les femmes les plus honnêtes; de ſorte que dans ce ſiecle ſi poli, on eſt groſſier en amour.

Nous ſommes ſi éloignés de la galanterie ingénieuſe de nos peres, que notre converſation avec les femmes que nous eſtimons le plus, eſt rarement délicate. Elle abonde en mauvaiſes plaiſanteries, en équivoques, en narrations ſcandaleuſes. Il ſeroit temps de corriger ce mauvais ton; c'eſt aux femmes qu'il appartient d'établir

la réforme, en ne permettant plus ces propos qu'elles ont été obligées de ſouffrir, ſous peine de paſſer pour *bégueules*.

Les paſſions honteuſes & publiques portent avec elles leur contre-poiſon, & ne ſont pas peut-être ſi difficiles à réprimer, que celles dont le déréglement paroît excuſable ; enſorte que je croirois qu'une *fille publique* eſt plus près de devenir honnête femme que la *femme galante*.

Mais le ſcandale des filles publiques eſt pouſſé trop loin dans la capitale. Il ne faudroit pas que le mépris des mœurs fût ſi viſible, ſi affiché : il faudroit reſpecter davantage la pudeur & l'honnêteté publique.

Comment un pere de famille, pauvre & honnête, ſe flattera-t-il de conſerver ſa fille innocente & intacte, dans l'âge des paſſions, lorſque celle-ci verra à ſa porte une proſtituée miſe élégamment, attaquer les hommes, faire parade du vice, briller au ſein de la débauche, & jouir ſous la protection des loix mêmes, de ſa licence effrénée. Le retour qu'elle fera ſur elle-même, lui dira qu'il n'y a aucun prix ſolide attaché à l'exercice de la vertu ; & elle ſe laſſera de ſe combattre elle-même : la raiſon ne pourra point lui faire appercevoir diſtinctement les avantages qui réſultent de la ſageſſe ; elle ne verra que l'exemple le plus

dangereux des séducteurs, sur-tout pour son sexe.

Aussi n'est-il gueres possible que l'imagination la plus hardie ajoute à la licence des mœurs actuelles: la corruption dans le dernier ordre des citoyens, ainsi que dans le premier, n'a presque plus de progrès à faire.

On compte à Paris trente mille *filles publiques*, c'est-à-dire *vulgivagues*, & dix mille environ moins indécentes, qui sont *entretenues*, & qui d'année en année passent en différentes mains. On les appelloit autrefois *femmes amoureuses*, *filles folles de leurs corps*. Les filles publiques ne sont point *amoureuses*; & si elles sont folles de leurs corps, ceux qui les fréquentent sont beaucoup plus insensés.

La police va chercher des *espionnes* dans ce corps infâme. Ses agens mettent ces malheureuses à contribution, ajoutent leurs désordres aux désordres de la chose, exercent un empire sourdement tyrannique sur cette portion avilie, qui pense qu'il n'y a plus de loix pour elle: ils se montrent enfin quelquefois plus horriblement corrompus que la plus vile prostituée, car celle-ci acquiert le droit de les traiter avec mépris, tant ils remportent le prix de la bassesse! Oui, il y a des êtres au-dessous de ces femmes de mauvaise vie, & ces êtres sont *des hommes de police*.

Une ordonnance de Police fait défense aux marchands de louer à ces femmes, à prix d'argent, à la *semaine* ou à la *journée*, *des robes*, *des pelisses*, *des mantelets & autres ajustemens*; ce qui prouve d'un côté l'extrême misere, & de l'autre l'usure effroyable que ces marchands ne rougissoient pas d'exercer sur ces créatures, qui n'ont ni meubles ni vêtemens, & qui sentent la nécessité de se parer, afin d'être payées à un plus haut prix; car une *pelisse* se rend plus exigeante qu'un *casaquin*.

Toutes les semaines on en fait des enlévemens nocturnes, avec une facilité qui, trop excessive, ne sauroit manquer de déplaire au spéculateur politique, malgré le mépris qu'inspire l'espece que l'on traite ainsi: le spéculateur songera à la violation de l'asyle domestique, dans les heures de la nuit, à la foiblesse du sexe, aux mauvais traitemens qu'il essuie, & aux inconvéniens qui en peuvent résulter; ces créatures étant quelquefois enceintes; car le libertinage ne les dispense pas toujours d'être meres.

On les conduit dans la prison de la rue St. Martin, & le dernier vendredi du mois, *elles passent à la police*; c'est-à-dire qu'elles reçoivent à genoux la sentence qui les condamne à être enfermées à la Salpétriere. Elles n'ont ni procureurs, ni avocats, ni

défenſeurs. On les juge fort arbitrairement.

Le lendemain on les fait monter dans un long chariot, qui n'eſt pas couvert. Elles ſont toutes debout & preſſées. L'une pleure, l'autre gémit; celle-ci ſe cache le viſage; les plus effrontées ſoutiennent les regards de la populace qui les apoſtrophe; elles ripoſtent indécemment & bravent les huées qui s'élevent ſur leur paſſage. Ce char ſcandaleux traverſe une partie de la ville en plein jour; & les propos que cette marche occaſionne ſont encore une atteinte à l'honnêteté publique.

Les plus *huppées* & les *Matrones*, avec un peu d'argent, obtiennent la permiſſion d'aller dans un chariot couvert.

Arrivées à l'Hôpital, on les viſite & on ſépare celles qui ſont infectées, pour les envoyer à Bicêtre y trouver la cure ou la mort; nouveau tableau qui s'offre à ma plume; mais que je recule encore, frémiſſant de le tracer, & non guéri de l'impreſſion horrible qu'il a laiſſé dans tous mes ſens.

O toi, qui loin des villes, reſpires en paix l'air des monts, heureux habitant des Alpes! tu ne vois autour de toi que des beautés innocentes, pures & intactes, comme la neige qui couronne les ſommets reſplendiſſans de ces montagnes, qui ceignent l'horiſon; dans ce ſéjour des vertus,

auſſi éloigné par tes mœurs du ſiege brillant de la corruption, que tu en es loin par tes goûts ſimples & paiſibles, apprends à connoître & à mieux goûter les chaſtes embraſſemens d'une tendre épouſe & les careſſes d'une ſœur aimée. Tu ſais combien la pureté de l'ame & la modeſtie vraie & touchante, prêtent de charmes & d'intérêt à la beauté; quelle diſtance infinie ſe trouve entre le ſourire maniéré & le regard d'une Pariſienne, & le front animé & pudique de ces vierges brillantes de fraîcheur & de ſanté, pour qui la débauche eſt encore un mot ſans idées. Ah! trop heureux républicains, conſervez tous dans vos paiſibles retraites, cette pureté de mœurs, gage de la félicité & des vertus domeſtiques; pleurez ſur le jeune imprudent, qui épris d'un vain faſte, amoureux d'un luxe puéril, trompé par une liberté licencieuſe, va ſe précipiter dans les groſſieres voluptés de la capitale; retenez-le, enchaînez-le, & de peur que des mots honteux ne viennent à frapper les chaſtes oreilles des jeunes beautés qu'il abandonne, & qui les feroient rougir ſans qu'elles en compriſſent toute l'étendue, dites-lui en langue non vulgaire. *Siſte miſer! Ibi luxus & avaritia matrimonio diſcordi junguntur; ibi ingenuitas morum corrumpitur & venditur auro; ibi horribilis cacomonades Veneris tem-*

plum & voluptatum ſedes occupat ; ibi amoris ſagittæ mortiferæ & venenatæ ; ibi exercentur artes damnoſæ ſeu ſaltem vanæ & prorſùs inutiles ; ibi moventur lites & jurgia ; ibi juſtitia ipſa gladium pro miſeris tenet ; ibi miſeros agricolas excoriant & procurator & publicanus, nec miſſura cutem, niſi plena cruoris, hirudo ; ibi faſtus & opes dominantur ; ibi virtus laudatur & alget, dum vitia coronantur. Undè proverbium frequens & ſolemne : omne malum ab urbe.

On peut évaluer à *cinquante millions* par an, l'argent que l'on prodigue aux *filles publiques*, en les comprenant toutes ſous cette dénomination. L'article des aumônes ne va gueres qu'à *trois millions* ; diſproportion qui donne à réfléchir. Cet argent va aux marchandes de modes, aux traiteurs, aux aubergiſtes, aux hôtels garnis, &c. Et ce qui inſpire un profond effroi, c'eſt que ſi la proſtitution venoit à ceſſer tout-à-coup, vingt mille filles périroient de miſere, les travaux de ce ſexe malheureux ne pouvant pas ſuffire ici à ſon entretien ni à ſa nourriture. Auſſi ce débordement eſt-il comme inſéparable d'une ville populeuſe ; & une infinité de métiers ne ſubſiſtent que par la circulation rapide des eſpeces qu'entretient le libertinage. L'avare lui-même tire ſon or de ſon coffre, pour en acheter de jeunes attraits, que le beſoin lui ſoumet ;

& une paſſion plus forte a dompté ſa paſſion chérie. Il regrette ſon or, il pleure; mais l'or a coulé.

COURTISANNES.

On appelle de ce nom celles qui, toujours couvertes de diamans, mettent leurs faveurs à la plus haute enchere, ſans avoir quelquefois plus de beauté que l'indigente, qui ſe vend à bas prix. Mais le caprice, le ſort, le manége, un peu d'art ou d'eſprit mettent une énorme diſtance entre des femmes qui n'ont que le même but.

Depuis l'altiere Laïs qui vole à Longchamps dans un brillant équipage (que ſans ſa préſence licencieuſe, on attribueroit à une jeune Ducheſſe), juſqu'à la *racrocheuſe* qui ſe morfond le ſoir au coin d'une borne, quelle hiérarchie dans le même métier! Que de diſtinctions, de nuances, de noms divers, & ce, pour exprimer néanmoins une ſeule & même choſe! Cent mille livres par an, ou une piece d'argent ou de monnoie pour un quart d'heure, cauſent ces dénominations, qui ne marquent que les échelles du vice ou de la profonde indigence.

On peut placer les courtiſannes entre

les femmes décemment entretenues & les filles publiques. Un auteur les a très-bien définies. « On les prendroit, dit-il, pour » les femelles des Courtisans ; elles ont » effectivement tous les mêmes vices, » emploient les mêmes ruses & les mêmes » moyens, font un métier aussi désagréa- » ble, ont autant de fatigues, sont aussi » insatiables ; en un mot, leur ressemblent » beaucoup plus que les femelles de cer- » taines especes ne ressemblent à leurs » mâles ».

LE PAYSAN PERVERTI.

Par M. Retif de la Bretonne.

J'AI renvoyé pour ce que je ne pouvois pas dire, à ce Roman hardiment dessiné qui a paru il y a quelques années. La force du pinceau y fait un portrait animé des désordres du vice & des dangers affreux auxquels l'inexpérience & la vertu sont exposées dans une capitale dissolue. Cet ouvrage doit être salutaire malgré ses peintures trop nues & trop excessives ; parce qu'il n'est pas un pere en Province, qui, d'après cette lecture, ne fixe constamment son fils auprès de lui : & c'est un très-grand

mal que cette manie récente d'envoyer tous les enfans à Paris, où ils viennent se perdre & se corrompre.

Les villes du second & du troisieme ordre se dépeuplent insensiblement, & le gouffre immense de la Capitale dévore non-seulement l'or des parens, mais encore l'honnêteté & la vertu native de leurs fils, qui paient cher leur imprudente curiosité.

Le silence absolu des littérateurs sur ce roman plein de vie & d'expression, & dont si peu d'entr'eux sont capables d'avoir conçu le plan & formé l'exécution, a bien droit de nous étonner, & nous engage à déposer ici nos plaintes sur l'injustice ou l'insensibilité de la plupart des gens de lettres qui n'admirent que de petites beautés froides & conventionnelles, & qui ne savent plus reconnoître ou avouer les traits les plus frappans & les plus vigoureux d'une imagination forte & pittoresque.

Est-ce que le regne de l'imagination seroit totalement éteint parmi nous, & qu'on ne sauroit plus s'enfoncer dans ces compositions vastes, morales & attachantes, qui caractérisent les ouvrages de l'Abbé Prévost & de son heureux rival, Mr. Retif de la Bretonne? On se consume aujourd'hui sur des hémistiches, *nugæ canoræ*: on pese des mots, on écrit des puérilités académiques: voilà donc ce qui remplace le nerf, la

force, l'étendue des idées & la multiplicité des tableaux ! Que nous devenons secs & étroits !

Il reste à une plume douée de cette énergie, un tableau neuf à tracer. Une mere malheureuse, qui se trouve pressée entre la famine & le déshonneur, qui ne peut échapper à la mort qu'en livrant sa fille, qui combat long-temps, qui triomphe & qui expire au milieu des hommes cruels, calculateurs de ses souffrances, & qui attendoient d'elle ce sacrifice horrible & forcé. Elle meurt avec la conscience de la vertu, il est vrai ; mais sa mort est sans fruit. Le lendemain de son trépas, sa fille tombe dans les embuches du vice, ou plutôt elle cede au malheur & à l'inexpérience.

Si quelque homme opulent me lit, s'il est du nombre de ceux qui avancent l'or pour corrompre, il aura trouvé sans doute des meres faciles & criminelles, & à un tel point que je n'ose ici l'écrire ; mais il saura en même temps qu'un pareil tableau ne mériteroit pas d'être rélégué dans la classe des fictions imaginaires.

BAL DE L'OPÉRA.

LE bal de l'Opéra entretient cette licence, la conſacre par une ſorte de convention générale. Il invite les caracteres les plus réſervés à ſe livrer au goût univerſellement avoué. Il eſt réputé très-beau, quand on y eſt écraſé; plus il y a de cohue & plus on ſe félicite le lendemain d'y avoir aſſiſté.

Quand la preſſe eſt conſidérable, les femmes ſe jettent dans le flux & le reflux; & leurs corps délicats ſupportent très-bien d'être comprimés en tous ſens au milieu de la foule, qui tantôt eſt immobile, & tantôt flotte & roule.

Il faut avoir bien peu d'eſprit, dit-on, pour n'en avoir pas ſous le maſque; ce qu'on y entend eſt cependant beaucoup moins ſpirituel que ce qui ſe dit dans nos cercles. On n'y parle point des perſonnes ni des événemens; & tous les propos deviennent vagues, futiles, excepté ceux de galanterie. Si le gouvernement permettoit pour un ſeul bal un *franc parler abſolu*, cela ſeroit très-piquant.

Les filles entretenues, les Ducheſſes, les Bourgeoiſes ſont cachées ſous le même

domino, & on les diſtingue ; on diſtingue beaucoup moins les hommes ; ce qui prouve que les femmes ont en tout genre des nuances plus fines & plus caractériſées.

Il régnoit autrefois dans les bals une groſſe gaieté ; il n'y en a plus ; on s'obſerve ſous le maſque autant que dans la ſociété.

J'ai vu à Paris un bal où cinquante *** avoient ſous leurs dominos ſix coups à tirer. Il eſt vrai qu'on ne le ſut que le lendemain, mais il faut avouer que c'étoit un ſingulier bal que celui-là.

C'eſt au bal, vers le matin, que l'on peut dire qu'à Paris ſur-tout, l'on rencontre des laideurs aimables.

Je ſuis fâché qu'on y perde inſenſiblement cette tournure attentive & polie, que l'on doit aux femmes dans toutes les circonſtances, & ſur-tout dans une aſſemblée publique.

Les Calembours y circulent. Qu'eſt-ce qu'un Calembour, me demandera un étranger ? c'eſt ce qu'un ſot trouve bien plus facilement qu'un homme d'eſprit.

Quand un Carme, un Cordelier, un Bénédictin s'échappant du cloître, a pu aſſiſter une fois au bal de l'opéra, ſans être vu ni reconnu, il s'eſtime le plus heureux des hommes ; il ne ſait pas que l'ordre lévitique y abonde, & que les petits collets qui

courent tout le jour en habit violet, ſont blaſés ſur ce divertiſſement.

La ſeule choſe que l'on exécute à Paris gravement, & comme s'il s'agiſſoit de l'affaire la plus importante, c'eſt *un quadrille*. J'ai été ſtupéfait de la dignité qu'on y mettoit.

On ſait que l'on envoie une poupée pour ſervir de modele chez l'étranger, mais ſait-on que dans une lettre on envoie le plan d'un ballet, d'une contre-danſe variée par mille figures, ou d'un quadrille nouveau, pour le faire exécuter avec juſteſſe & préciſion à cinq cents lieues de diſtance?

Le bal de l'opéra a donné lieu à un événement qui tiendra ſa place dans l'hiſtoire, en ce qu'il aura ſervi à prouver que, malgré les changemens des ſiecles, les anciens uſages reviennent rapidement ſur leurs pas, lorſque quelques circonſtances frappantes rappellent le génie national.

On donne ſix livres par tête, pour entendre une ſimphonie bruyante & monotone; mais on ſe ſert de ſpectacle les uns aux autres. Quand on n'a rien à demander aux femmes, on s'y ennuie; mais on y va pour dire le lendemain, j'allai hier au bal, & j'ai manqué d'y étouffer.

LES DEMOISELLES.

RIEN de plus faux dans le tableau de nos mœurs, que *notre Comédie*, où l'on fait l'amour à des *Demoiſelles*. Notre théâtre ment en ce point. Que l'étranger ne s'y trompe pas : on ne fait point l'amour aux *Demoiſelles* ; elles ſont enfermées dans des Couvens, juſqu'au jour de leurs noces. Il eſt moralement impoſſible de leur faire une déclaration. On ne les voit jamais ſeules ; & il eſt contre les mœurs d'employer tout ce qui reſſembleroit à la ſéduction. Les filles de la haute Bourgeoiſie ſont auſſi dans des Couvens ; celles du ſecond étage ne quittent point leur mere ; & les filles en général n'ont aucune eſpece de liberté & de communication familiere, avant le mariage.

Il n'y a donc que les filles du petit Bourgeois, du ſimple marchand & du peuple, qui aient toute liberté d'aller & de venir ; & conſéquemment de faire l'amour à leur guiſe. Les autres reçoivent leurs époux de la main de leurs parens. Le contrat n'eſt jamais qu'un marché, & on ne les conſulte point. On appelle *griſettes*, les filles qui peuplent les boutiques de marchandes de

modes, de lingeres, & de couturieres.

Pluſieurs d'entr'elles tiennent le milieu entre les filles entretenues & les filles d'opéra. Elles ſont plus réſervées & plus décentes ; elles ſont ſuſceptibles d'attachement : on les entretient à peu de frais, & on les entretient ſans ſcandale. Elles ne ſortent que les Dimanches & fêtes ; & c'eſt pour ces jours-là qu'elles cherchent un *ami*, qui dédommage de l'ennui de la ſemaine ; car elle eſt bien longue, quand il faut tenir une aiguille du matin au ſoir. Celles qui ſont ſages amaſſent de quoi ſe marier, ou épouſent leur ancien amant. Les autres vieilliſſent l'aiguille à la main, ou ſe mettent en maiſon.

Or, un Auteur Comique devroit être fort attentif ſur toutes ces convenances, & ſavoir qu'une déclaration d'amour ne ſe fait jamais à une Demoiſelle, que lorſqu'on y eſt autoriſé par le vœu des parens ; & le mariage alors eſt ordinairement arrêté. Ainſi nos Auteurs modernes, en faiſant de toutes les *amoureuſes* de théâtre, des filles de qualité, n'ont peint que les amours des *griſettes*.

Ils doivent dorénavant n'admettre que de jeunes veuves, s'ils ne veulent pas aller directement contre les uſages. Mais auſſi, pourquoi dans toutes les comédies, des *filles de qualité*, ainſi que des *Comtes* &

Marquis, tandis qu'un étage plus bas, la scene devient plus variée, plus plaisante, plus animée ? Mais comme il y a le jargon conventionnel de la tragédie, de même on a créé un autre jargon pour la comédie : & ni les Rois ni les gens de qualité ne reconnoissent là leur idiome. C'en est un que l'Auteur s'est fait avec une étude infinie, & pour manquer péniblement toutes ses pièces.

GALANTERIE.

Elle remplace l'amour qui régnoit encore à Paris, il n'y a pas plus d'un siecle. Du temps de Louis XIV, on mettoit dans ses goûts de la décence & de la délicatesse.

Les folles passions sont rares aujourd'hui ; mais aussi n'ont-elles pas ce caractere farouche, qui faisoit succéder la vengeance à la tendresse, & les crimes aux plaisirs les plus-doux. On ne se bat plus pour les femmes ; leur conduite a rendu ces combats ridicules.

Ce que l'imagination ou exaltée ou trompée, avoit ajouté de trop à l'amour, on l'a émondé : & à considérer le changement d'un œil philosophique, l'amour que nous

avons adopté, convient à la foibleſſe de notre caractere, & au peu de beſoin que nous avons de ſentir notre ame s'élever & prendre un certain eſſor. Nous nous paſſons de force & de grandeur dans tout le reſte : pourquoi en mettrions-nous dans l'amour ?

On ne voit plus un amant délaiſſé, chercher dans le poiſon un remede à ſes maux : il y en a de plus doux ; & l'inconſtance (que je ne prétends pas juſtifier) vaut cependant mieux que les mouvemens frénétiques, qui tenoient plus à l'orgueil perſonnel, qu'à la vraie tendreſſe.

Il ſeroit dangereux, dit-on, que l'amour dévorât toutes nos autres paſſions. La patrie & la ſociété y perdroient. Ne voir, n'adorer qu'un ſeul objet, lui tout ſacrifier, c'eſt perdre ſa liberté, c'eſt livrer à une ſorte de délire & d'extravagance toutes les facultés de notre ame. Voilà la Logique reçue.

L'eſtime vraie & ſentie, (ajoute-t-on) quand elle eſt perpétuée, ſuppoſe bien plus de vertus dans l'objet aimé : & une femme qui ſent avec délicateſſe, eſt plus jalouſe d'inſpirer un tel ſentiment, que d'attirer les hommages uniquement attribués à ſes charmes, parce que ces hommages s'évaporent & ne ſont pas dûs à ſon ame. C'eſt ainſi que l'on prétend juſtifier nos mœurs :

mais la Patrie, dont on parle, y a tout perdu.

L'amour, proprement dit, n'eſt donc plus à Paris, ſi nous oſons l'avouer, qu'un libertinage mitigé, qui ne ſoumet que nos ſens, ſans tyranniſer la raiſon ni le devoir. Auſſi éloigné de la débauche que de la tendreſſe, décent dans ſes vivacités, quand il peut l'être, & délicat dans ſon inconſtance, il n'exige point de ſacrifice qui nous coûteroit trop cher. Loin de nous armer les uns contre les autres, il ne s'approprie point les momens qui ſont conſacrés au devoir; il reſpecte les nœuds de l'amitié: quelquefois même il les reſſerre: enfin il fait paſſer l'honneur avant tout, & proſcrit également toute foibleſſe & toute lâcheté.

Le Légiſlateur pourroit effacer aujourd'hui de ſon code, les loix contre la violence. Nos Lucreces n'ont plus de Tarquins à redouter. Le ſéducteur ne l'eſt que pour celle qui veut bien être ſéduite, & la véritable vertu peut ſe conſerver intacte, au milieu de tant d'exemples contraires. Mais fera-t-on honneur à mon ſiecle, de l'abſence d'un tel vice? Je ne le crois pas, parce qu'il ſuppoſe l'anéantiſſement de pluſieurs vertus. Le viol prouvoit, ainſi que le ſacrilege, que les femmes & les autels étoient religieuſement adorés.

L'amour

L'amour ne ſera donc point appellé parmi nous, le bourreau des cœurs: toujours content, toujours folâtre, il s'envole avant l'ennui: il attaque avec tant de légéreté, que ſes atteintes ne bleſſent que les cœurs qui conſentent à être bleſſés.

Je dis qu'en ôtant à cette paſſion ce qu'elle avoit de féroce & de redoutable, on a diminué quelques crimes & beaucoup de grands talens. A en juger par l'hiſtoire, les forfaits ſanglans étoient comme inſéparables des affections profondes, jalouſes & vindicatives, qui tyranniſoient nos ayeux: ainſi tout eſt compenſé.

Les grandes paſſions, diſent les Apologiſtes du ſiecle, ſont incompatibles avec le bonheur: il n'appartient qu'à elles, il eſt vrai; mais le bonheur eſt ſi rare, qu'il vaut mieux prendre en légere monnoie, la ſomme des plaiſirs. N'ayant plus de grandes choſes à faire, nous n'avons plus beſoin de fortes paſſions.

DES FEMMES.

La remarque de Jean-Jacques Rouſſeau n'eſt que trop vraie, que les femmes à Paris, accoutumées à ſe répandre dans tous les lieux publics, à ſe mêler avec les hom-

mes ; ont pris leur fierté, leur audace, leur regard & preſque leur démarche.

Ajoutons que les femmes, depuis quelques années, jouent publiquement le rôle d'entremetteuſes d'affaires. Elles écrivent vingt lettres par jour, renouvellent les ſollicitations, aſſiegent les Miniſtres, fatiguent les Commis. Elles ont leurs bureaux, leurs regiſtres ; & à force d'agiter la roue de fortune, elles y placent leurs amans, leurs favoris, leurs maris, & enfin ceux qui les paient.

On voit beaucoup de femmes qui diſent d'après Ninon : *je me ſuis fait homme.* Auſſi une inſultante galanterie ne rend plus aux belles qu'un culte ironique & offenſant.

Jamais autrefois, en parlant du ſexe, on ne diſoit *les femmes* ; on auroit proféré une expreſſion groſſiere.

Jean-Jacques Rouſſeau a dit des choſes ſi dures aux femmes de Paris, que je n'oſe même le combattre. Il avoue que l'on peut & que l'on doit y chercher une amie. Je penſe en effet qu'il s'y trouve beaucoup de femmes ſenſées, véritablement ſenſibles aux nobles procédés, & capables de la plus grande conſtance en amitié. Mais en amour... Oh ! je n'ai pas le droit, comme Jean-Jacques, de leur dire de terribles vérités. Lui ſeul a ſu leur plaire, en ne les flattant pas.

Milord Chesterfield, après avoir encensé de son mieux notre Nation, a fini par dire à l'oreille de son fils, que les femmes parmi nous sont de grands enfans, qu'il faut amuser avec deux hochets, la vanité & la galanterie.

Nous avons des mines charmantes, des yeux vifs & malins, des physionomies gracieuses & fines, des têtes spirituelles; mais on compte les belles têtes, & elles sont excessivement rares.

Pourquoi les femmes aiment-elles la Capitale? parce qu'elles y sont environnées d'un plus grand nombre d'adorateurs. Parlez leur de la campagne, elles ne déguisent pas l'aversion qu'elles ressentent pour ce séjour solitaire, où elles se sentent bien moins puissantes.

Quelque impérieuse que puisse être une femme Parisienne, elle reconnoîtra toujours l'ascendant de l'homme sur elle, si celui-ci sait être ferme & prudent. C'est le mari qui fait la femme. Mais comme les trois quarts des hommes sont sans caractere, sans force, sans dignité, il y a une foule de femmes dissipées, dépensieres, galantes, & insolemment altieres.

C'est le principal défaut de nos femmes; que l'orgueil, le rang & l'opulence ont enivrées de trop bonne heure. Rien ne choque plus que ce ton étrange; parce

que la femme, quelle qu'elle ſoit, ne peut jamais imprimer à ſon regard l'inſolence ou l'injure, ſans perdre de ſes graces, de ſa dignité & de ſon empire réel. La Nature a voulu qu'elle ne pût jamais s'élever au-deſſus d'un homme, par ſon geſte ou par ſon accent, ſous peine à l'inſtant même de paroître odieuſe & ridicule. Rien ne la diſpenſe de cette ſubordination éternelle, fût-elle ſur le trône du monde. Elle peut commander, faire agir toutes les paſſions deſpotiques, & même orgueilleuſes : mais il ne lui eſt pas permis d'être inſolente envers un homme : c'eſt-à-dire, d'oſer mépriſer ſon maître.

Les femmes qui ne comprennent gueres une idée politique, pour peu qu'elle ſoit vaſte & un peu compliquée, ont des notions admirables ſur l'ordre & l'économie domeſtique. Elles ſont précieuſes chez un peuple qui vient de naître, & en même-temps chez celui qui eſt tout-à-fait corrompu. Elles réparent à Paris, dans l'intérieur des maiſons, le mal que la légiſlation fait au dehors.

Chez les républicains, les femmes ne ſont que des ménageres, mais les femmes y ſont pleines de lumieres, de ſens & d'expérience. Lorſque la Nation n'exiſte point encore, ou bien lorſqu'elle n'exiſte plus, c'eſt alors qu'il faut les conſulter ;

car, étrangeres aux liens du patriotisme, elles tiennent merveilleusement les doux liens de la sociabilité.

Voilà leur véritable empire à Paris. Elles sont riantes, douces & aimables, tant qu'elles représentent. Dans l'intérieur domestique, elles font payer à ce qui les environne, la contrainte qu'elles s'imposent dans le monde. Elles ont affaire aux maris les plus débonnaires de ce globe: elles se piquent de perfectionner leurs vertus patientes, & de les subjuguer de toute maniere.

Il est néanmoins une classe de femmes très-respectables; c'est celle du second ordre de la bourgeoisie. Attachées à leurs maris & à leurs enfans, soigneuses, économes, attentives à leurs maisons, elles offrent le modele de la sagesse & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amasser, sont peu brillantes, encore moins instruites. On ne les apperçoit pas, & cependant elles sont à Paris l'honneur de leur sexe.

La coutume de Paris a trop accordé aux femmes, ce qui les rend impérieuses & exigeantes. Un mari est ruiné, s'il perd sa femme. Elle aura été malade pendant dix années; elle lui aura coûté infiniment: il faut qu'il restitue tout à son décès.

De-là, la triſteſſe avec laquelle on ſerre des nœuds, qui ailleurs ſont ſi doux.

A un certain âge, la femme qui ne ſe fait pas bel eſprit, ſe conſtitue dévote. Elle en prend la contenance, aſſiſte à tous les ſermons, court toutes les bénédictions, viſite ſon Directeur, & s'imagine enſuite qu'il n'y a qu'elle au monde qui faſſe de bonnes actions. Elle ſe le perſuade ſi bien, qu'elle damne tous ceux qu'elle rencontre, & ſur-tout ceux qui impriment.

Nos femmes ont perdu le caractere le plus touchant de leur ſexe, la timidité, la ſimplicité, la pudeur naïve; elles ont remplacé cette perte immenſe par les agrémens de l'eſprit, les graces du langage & des manieres; elles ſont plus courues, moins reſpectées: on les aime ſans croire à leur amour; elles ont des amans & des amis. Ceux-là diſparoiſſent, & ceux-ci ont le malheur de les ennuyer. Elles ſe trouvent ſeules ſur le retour de l'âge, après avoir paſſé au milieu de tant d'hommes, dont elles ont plutôt captivé le cœur que l'eſtime.

Elles ont fait trop de chemin, pour pouvoir revenir à leur ſexe; il faut qu'elles ſe faſſent hommes tout-à-fait, au riſque de perdre encore davantage. Mais du moins elles ne feront plus des êtres mixtes, & notre hommage alors ſera plus ſérieux.

COCARDE.

CES mêmes femmes qui préſidoient aux tournois, qui enrichiſſoient de leurs mains les cottes-d'armes de leurs amans, qui leur préſentoient leurs armures, qui les envoyoient au combat, s'acquittent aujourd'hui envers la gloire, en donnant une *cocarde*. C'eſt que l'amour pour la patrie eſt d'un poids tout auſſi léger que le préſent.

Les femmes aiment-elles les hommes célebres? Comment les aiment-elles? Savent-elles réellement les apprécier? Queſtions faciles à réſoudre dans le dernier ſiecle, & qui de nos jours ont leurs difficultés.

SÉPARATIONS.

LE divorce n'eſt pas permis, & les plaintes en ſéparation ſont éternelles. Les voûtes du temple de la juſtice retentiſſent des gémiſſemens qu'y portent des époux fatigués l'un de l'autre. Le mariage offre une foule d'hommes, que ces liens ſacrés meurtriſſent & déchirent. Ils frémiſſent contre l'indiſſolubilité d'un nœud que tous les efforts ne ſauroient rompre.

Notre législation, en prescrivant un terme indéfini, n'a point su composer avec nos passions ni avec notre nature. Cette loi extrême s'est manifestée sur-tout dans les pays où l'éducation, dépouillant le cœur de son énergie particuliere, lui a désappris à sentir une passion forte & unique.

La loi a été obligée d'accorder les *séparations*, beaucoup plus révoltantes que le *divorce*: car la séparation isole deux êtres, & les laisse dans une espece de néant.

Le divorce, dans les pays où il est permis, est infiniment plus rare que la séparation. Faut-il s'étonner, si ne pouvant briser cette loi inflexible, & liée mal-à-propos à la religion la plus austere, l'homme est parvenu, pour ainsi dire, à la ridiculiser, en la violant tant de fois & si ouvertement.

Les séparations volontaires sont fort communes à Paris. On demanderoit vainement aux loix la rupture d'un nœud devenu insupportable. On le délie de soi-même; & ni les loix civiles ni les lois ecclésiastiques ne vous interrogent sur cette désunion, pourvu qu'aucun des contractans ne se plaigne. Voilà comme les loix irréfragables perdent tout-à-coup leur force & leur vertu.

CONTRASTE.

LES femmes dans la Capitale jouiſſent non-ſeulement de la plus grande liberté poſſible, mais encore du plus incroyable crédit. Par des manœuvres ſecretes & particulieres, elles ſont l'ame inviſible de toutes les affaires, elles réuſſiſſent ſans preſque ſortir de chez elles : elles déterminent la voix publique dans des circonſtances où elle ſembloit d'abord demeurer indéciſe.

Qu'il y ait une rixe entre mari & femme, le mari commence par avoir tort, & au bout de trois jours, il eſt peint des plus affreuſes couleurs. La ligue offenſive & défenſive ſe manifeſte de tous côtés : en vain les Avocats, les loix, le jugement ſont pour le pauvre époux ; tout cela eſt caſſé à un autre Tribunal. Les femmes ſoutiennent leur parti, malgré les démonſtrations les plus authentiques ; & après avoir ameuté les eſprits, elles finiſſent par les entraîner.

Mais malheur à celle qui n'eſt pas mariée ; rien ne lui eſt permis : on lui fait un crime de tout. Les meres ſont d'autant plus vigilantes, qu'elles connoiſſent tous les tours que les paſſions peuvent inſpirer. Ainſi le rôle de fille eſt le plus cruel rôle

du monde. On la dreſſe à tous les rians atours de la mignardiſe & de la coquetterie ; on ne lui imprime que l'amour des arts, qui ſervent & embelliſſent la volupté ; on ne lui impoſe d'autre devoir, que la ſcience de plaire : & l'on veut que, renonçant au but de tant d'inſtructions, elle ſoit froide, ſourde à tous les propos qui circulent autour d'elle, & qu'elle demeure même inſenſible au plaiſir, qui naît de l'impreſſion de ſes charmes.

Il faut donc qu'elle diſſimule avec un cœur neuf, & qui ne ſembloit pas né pour ſoutenir le rôle d'une feinte perpétuelle. Elle ne peut jamais dire un mot de ce qu'elle ſent ſi bien ; le monde devient injuſte & abſurde à ſon égard. Qu'elle ſoit mélancolique, elle eſt tourmentée, dit-on, du déſir & du beſoin d'avoir un amant. Eſt-elle gaie, folâtre ? Cet enjouement touche à peu de réſerve. Elle ne peut ni rire ni ſoupirer : on veut qu'elle ſoit fille & qu'elle ne le ſoit pas.

Et voilà pourquoi les filles s'ennuient avec les femmes, & les femmes avec les filles. Auſſi ne peuvent-elles pas cauſer enſemble ; & s'il y a une très-étroite union entre une femme & une fille, l'innocence de celle-ci touche à ſon terme.

LES VAPEURS.

La molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle.

CE vers de Voltaire eſt d'un Phyſicien. En effet, la molleſſe du corps indique l'inaction de l'ame. Toutes les parties de notre corps tombent dans un relâchement, qui enleve aux fibres l'élaſticité néceſſaire, pour que les ſécrétions ſe faſſent avec régularité.

De-là, les *vapeurs* qui naiſſent de ce défaut d'occupation, qui a détérioré les facultés de l'ame. L'imagination eſt d'autant plus active, qu'elle regne ſur des organes délicats qui, inceſſamment flattés, ont perdu leur reſſort, & ſe ſont affaiſſés dans une langueur qui ſoumet les nerfs aux plus terribles convulſions; parce que détendus par trop de jouiſſances, ils ſe replient & agiſſent ſur eux-mêmes.

C'eſt l'imagination qui ouvre le champ de la douleur; parce que cette puiſſance, quand elle n'a pas un objet qui la captive, a le don de métamorphoſer en maux, tout ce qui l'environne. L'oiſiveté favoriſe les paſſions trop ſenſuelles; & celles-ci ſont ſi-tôt épuiſées, que le principe de ſenſi-

blité qui survit, ne sait plus où se prendre & s'attacher.

Ce principe fatigue, devient un tourment ; il n'y a plus de volupté pour l'être misérable, qui se sent exister & qui voudroit des plaisirs à l'infini ; tandis que ses organes sont oblitérés, & que les nerfs ne peuvent plus transmettre les sensations, dont ils sont les véhicules.

Terrible état ! c'est le supplice de toutes les ames efféminées, que l'inaction a précipitées dans des voluptés dangereuses ; & qui, pour se dérober aux travaux imposés par la Nature, ont embrassé tous les phantômes de l'opinion.

Nos Docteurs accoutumés à tâter le pouls à nos jolies femmes, ne connoissent plus que les vapeurs & les maux de nerfs. Quand un *fort* de la halle est malade, ils disent qu'il a des vapeurs, & ils le mettent au bouillon de poulet & à l'eau de tilleul.

Une jolie femme qui a des vapeurs, ne fait plus autre chose que de se traîner de sa baignoire à sa toilette, & de sa toilette à son ottomane : suivre dans un char commode une file ennuyeuse d'autres chars, cela s'appelle *se promener* ; & elle ne prend point d'autre exercice. Celui-ci est même réputé trop violent, & elle n'en use que deux fois le mois.

Ainſi les riches ſont punis du déplorable emploi de leur fortune. En voyant d'un œil ſec la miſere d'autrui, ils n'en ſont pas plus heureux ; & ne ſachant point tirer un parti réel & avantageux de leur opulence, ils ſont maudits, ſans faire un pas de plus vers le bonheur.

DE L'IDOLE DE PARIS,

LE JOLI (*a*).

J'ENTREPRENDS de prouver que le *joli* dans tous les genres, eſt la perfection du beau & même du ſublime ; que l'avantage d'être aimable l'emporte ſur tous les autres ; & que le peuple qui peut ſe dire la plus jolie nation, doit paſſer ſans contredit, pour le premier peuple de la terre. J'écris pour les hommes-femmes de Paris.

On a eu juſqu'ici une fauſſe opinion de ce qui méritoit l'hommage univerſel des hommes. La nature a beſoin d'être corrigée & embellie par l'art. Si on la mutile, c'eſt comme on ſait, pour la rendre plus

(*a*) Ce chapitre ironique a déjà été imprimé, mais c'eſt ici ſa véritable place.

gracieuſe. L'agrément eſt le dernier trait que l'on puiſſe donner aux belles choſes. Finit-on un édifice ; un tableau, un inſtrument, on lui prête des ornemens qui ſeuls le font valoir. Il en eſt de même des mœurs ; on ne commence à jouir, que lorſqu'on commence à rafiner.

Lorſqu'une nation eſt encore barbare, elle peut facilement rencontrer le ſublime. C'eſt ainſi que l'œil avide de l'Arabe découvre l'ombre d'un arbuſte, au milieu des déſerts brûlans où il s'égare. On fait alors de grandes choſes ; mais c'eſt ſans le ſavoir : on n'agit que par inſtinct. Qu'eſt-ce en effet que le ſublime ? ſinon une exagération perpétuelle, un coloſſe que l'ignorance conſtruit & admire. Le génie, dans ſes bonds impétueux, extravague, en nous étonnant. Les peuples même les plus ſauvages ont créé ſans effort ce ſublime tant admiré : la rudeſſe des paſſions ſuffit pour l'enfanter.

C'eſt une nature brute, qui n'a pas beſoin de culture. Alors, on peint les tableaux communs du lever & du coucher du ſoleil. On s'extaſie à la vue d'un ciel étoilé : on ſe promene à pas lents ſur les bords de la mer, & l'on admire ces flots mugiſſans qui battent majeſtueuſement ſes rives.

On idolâtre le phantôme de la liberté ;

& l'on a la ſottiſe de combattre & de mourir pour elle. On rejette un riant eſclavage qui n'en mérite pas le nom, & qui doit vous créer une foule de plaiſirs enchanteurs: état délicieux, où des chaines d'or & de ſoie ne vous captivent, que pour vous faire parcourir un cercle d'amuſemens variés! où l'on vous ôte une force dangereuſe, pour vous laiſſer une foibleſſe fortunée. On refuſe dans ces temps groſſiers d'élever des Rois ſur ſa tête, & l'on ſe prive ſtupidement de l'aſpect d'une Cour brillante, qui réunit & les galanteries les plus ingénieuſes & les chef-d'œuvres heureux des arts & du goût. On vit ſans Peintres, ſans Statuaires, ſans Muſiciens, ſans Coiffeurs, ſans Cuiſiniers, ſans Confiſeurs. Il regne dans les mœurs un courage giganteſque, une vertu ſévere & pédante: tout eſt grand & ennuyeux. Les maiſons ſont vaſtes comme des Cloîtres; tous les divertiſſemens publics & particuliers portent avec eux l'empreinte d'un caractere mâle. Les femmes ſont ſéqueſtrées de la ſociété, & n'allument le feu de l'amour, que dans le cœur de leurs époux. Elles ne ſe diſputent point les hommes; elles ſe bornent à donner des citoyens, à les élever, à gouverner un ménage. L'autorité paternelle, l'autorité maritale (noms ſi judicieuſement devenus ridicules parmi

nous) jouiſſent de tous leurs triſtes droits Les mariages ſont féconds, & une maniere de vivre uniforme & ſérieuſe, eſt le caractere dominant de ce peuple, qui ne differe gueres des ours.

Mais, dès qu'un rayon vient l'éclairer; dès qu'il ſort de cette gravité impoſante & taciturne, il commence d'abord à entrevoir le *beau*, il taille, il façonne, il ſe crée des regles: le goût & la délicateſſe viennent & enfantent le *joli*, mille fois plus ſéduiſant. On ne voit plus ſur les tables le dos énorme d'un bœuf, d'un ſanglier ou d'un cerf. On ne voit plus des héros groſſiers dévorer des moutons, des Princeſſes filer ou faire la leſſive. On s'honore d'une noble oiſiveté; & des mets délicats remplis de ſucs quinteſſenciés, ſe ſuccedent pour réveiller un appétit ſans ceſſe éteint & renouvellé.

Les guerriers (ſi toutefois ils mangent) effleurent l'aîle d'un faiſan ou celle d'une perdrix; quelques-uns d'entr'eux ne vivent même que de chocolat ou de ſucreries. On ne vide plus des outres, on goûte des liqueurs fines, poiſon délectable & chéri. Les hommes au poignet de fer, à l'eſtomac d'autruche, aux muſcles nerveux, ne ſe montrent qu'à la foire.

C'eſt l'heureux ſiecle où l'on répand plus d'aiſance dans le commerce de la vie, où

l'on brillante tous les objets, où l'on imagine chaque jour de nouveaux divertiſſemens pour chaſſer l'immortel ennui.

On voit naître enfin la *bonne compagnie*, terme parfait de la ſucceſſion graduelle des choſes; & la coiffure devient l'affaire importante & capitale.

L'amour n'eſt plus auſſi cette flamme conſumante, qui faiſoit pleurer les Achilles, qui pouſſoit les Paladins à travers les monts & forêts; c'eſt une affaire de vanité: & telle femme s'imagine l'emporter en mérite ſur les autres femmes, à proportion de ſes amans. Elles ont le cœur aſſez bon pour ſe croire obligées de faire un grand nombre d'heureux. Tout change; mais c'eſt pour le mieux. Fils! vous ne dépendrez plus ſervilement d'un pere, qui penſoit bonnement que la Nature lui avoit donné quelqu'empire ſur vous. Femme! vous vous mocquerez de votre époux; plus de liens gênans; chaque individu eſt libre, & n'eſt ſoumis qu'au joug politique...

O comme tout devient facile & naturel! Ce qui enflammoit l'imagination de nos ayeux mélancoliques, eſt à peine un ſujet de plaiſanterie. Ces idées ſublimes, qui avoient égaré des têtes ardentes, qui leur avoient inſpiré ce fanatiſme opiniâtre, qui tient à de fortes penſées, & qui fait peut-être les grands hommes, ne paroiſſent plus

que ſur un ſtérile papier où elles ſont jugées, non ſur leur degré d'élévation & de forçe, mais ſur l'expreſſion qui les habille & les décore. Mr. de la Harpe vous dira que Milton, Dante, Schakeſpear, &c., ſont des écrivains *monſtrueux* : il eſt vrai que Mr. l'Académicien eſt éloigné de cette *monſtruoſité*.

Ce *beau* même qui, comme une ſtatue inanimée & polie, n'avoit parlé qu'à l'ame, ne ſemble qu'une image intellectuelle, faite pour les rêveries des Philoſophes. Mais le *joli* eſt venu à ſon tour. Le *joli* a touché tous les ſens ; le *joli* eſt toujours charmant, juſques dans ſes caprices. Il prête en effet des attraits à la volupté ; il eſt l'orateur des cercles ; il attache la curioſité ; il orne les talens de tous leurs avantages : toujours léger & différent de lui-même, il voit dans toutes ſes attitudes, le goût préſider à ſa ſtructure délicate.

Il falloit toute l'étendue de nos lumieres, pour donner une forme à cet enchanteur, qui revêt des couleurs les plus riantes les objets de la Nature, qu'il imite ou plutôt qu'il ſurpaſſe.

Qu'eſt-ce que la beauté ? Un rapport ; une juſte proportion, une harmonie très-ſouvent froide & dénuée de graces. Le *joli* n'a pas beſoin d'être examiné ; il inſpire l'ivreſſe, dès qu'il eſt apperçu : un ſoupir

involontaire rend hommage à ſa perfection. Voyez ces petits chef-d'œuvres gracieux, ces miniatures exquiſes, ces merveilles fragiles; elles en ſont plus précieuſes, l'œil s'y fixe avec complaiſance; l'œil admire, & l'imagination, tout active qu'elle eſt, ſe trouve ſatisfaite, & ne conçoit rien au-delà.

Tranſportons en idée dans nos villes, un de ces hommes qui peuploient jadis les forêts de la Germanie, & qui reparoiſſent encore ſur notre globe, ſous les noms de Tartares, de Hongrois, &c.: vous appercevrez une haute ſtature, une large & forte poitrine, un menton qui nourrit une barbe rude & épaiſſe, des bras charnus, une jambe fortement tendue, qui à chaque pas fait jouer un faiſceau de muſcles élaſtiques & ſouples. Cet homme eſt auſſi agile que robuſte. Il ſupporte la faim, la ſoif; il couche ſur la terre; il brave l'ennemi, les ſaiſons & la mort. Plaçons à ſes côtés cet *élégant*, que les graces ont ſemblé careſſer, en le formant; il exhale au loin une odeur d'ambre; ſon ſourire eſt doux, ſes yeux ſont vifs. A peine ſon menton porte l'empreinte de la virilité; ſa jambe eſt fine & légere; ſes mains ſemblent créées non pour les travaux de Mars, mais pour piller les tréſors de l'amour. La ſaillie étincelle, en ſortant de ſa bouche de roſe; il

voltige comme l'abeille ; il ne paroît formé que pour repoſer comme elle, dans le calice des fleurs ; il gronde le zéphyr, pour peu qu'il dérange l'édifice de ſa chevelure. Impatient, à peine s'arrête-t-il ſur une idée ; ſon imagination eſt auſſi prompte, auſſi changeante que ſon être eſt ſémillant.

Eh bien ! prononcez, gentils François : lequel des deux mérite la préférence ? Avouez que le premier vous fera peur, autant que l'autre vous cauſera de plaiſir à voir ou à entendre.

Paſſons aux arts. On s'eſt donné, je crois, le mot pour admirer ces productions dramatiques, où les perſonnages ſont agités de mouvemens convulſifs, où les paſſions ſont peintes ſous leurs vraies couleurs : cela peut-être fort bon pour tempérer l'ennui majeſtueux qui regne dans nos grandes ſalles de ſpectacle. Mais lorſqu'à table on veut appeller la gaieté, encore plus néceſſaire au bien-être que les vins les plus délicieux, récitera-t-on alors, comme faiſoient les anciens, les morceaux tragiques de cet épouvantable Schakeſpear ou de ce triſte Sophocle ? O que le temps eſt bien mieux employé ! Le rimeur plaiſant, le chanſonnier aimable l'emportent même ſur les maîtres du Parnaſſe. Un couplet de chanſon, un vaudeville, un madrigal, un

petit conte, tiennent tous les esprits attentifs ; bons ou mauvais ou rit toujours, parce que le *joli* est le pere de la joie, & qu'il mérite la couronne, lorsque l'homme, rendu à lui-même & dépouillé de sa robe, ose avouer ses goûts, ses caprices, & paroître ce qu'il est.

Légers Anacréons de nos jours, qui valez ou qui croyez valoir le vieux chantre de Bathyle, accourez, aimables frivolistes, & faites disparoître le sublime Homere, le divin Platon & tous ceux qui leur ressemblent !

Oui, le *joli* est le dieu aimable, unique, qui met en mouvement les facultés intérieures & leur donne un essor, une vivacité qu'elles ne reçoivent pas toujours de la vue des plus beaux objets. Le grand, le sublime ne sont point rares ; ils abondent dans la Nature ; nos yeux en sont fatigués. Le sublime est au sein de cette immense forêt, dans ce désert sans bornes, dans les augustes ténebres de ce temple solitaire ; il se déploie sur la voûte radieuse du firmament ; il vole sur les aîles des tempêtes ; il s'éleve avec ce volcan, dont la flamme rouge & sombre embrase la nue ; il accompagne la majesté de ces vastes débordemens ; il regne sur cet océan qui joint les deux mondes ; il descend dans ces cavernes profondes où la terre montre ses entrailles ou-

vertes & déchirées. Mais le *joli*, le *joli*, qu'il eſt rare! Il ſe cache avec un ſoin égal à ſa gentilleſſe; il faut le découvrir; c'eſt-à-dire ſavoir le reconnoître. Où ſe trouvent les yeux fins & exercés, qui ſont dans la confidence de ſes graces? C'eſt une fleur paſſagere qu'un rayon va brûler, qu'un ſouffle va détruire; c'eſt à la main de l'homme à la cueillir, ſans flétrir ſon doux velouté; c'eſt à elle ſeule qu'il appartient de compoſer le bouquet, fait pour le ſein de la beauté.

C'eſt peu: l'homme unit ſon induſtrie à l'ouvrage de la Nature; & ſoudain, le goût de l'un ſurpaſſe l'orgueilleuſe création de l'autre. C'eſt alors qu'on voit naître ces parterres deſſinés, ces bocages ſoumis à l'ingénieux ciſeau, ces élégantes broderies, ces petits plats, ces eſtampes, ces arietes & ces vers étincellans, qui mouſſent comme les perles liquides du Champagne.

Heureuſe nation, qui avez de jolis appartements, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies femmes, de jolies productions littéraires; qui priſez avec fureur ces charmantes bagatelles, puiſſiez-vous proſpérer long-temps dans vos jolies idées; perfectionner encore ce joli perſifflage qui vous concilie l'amour de l'Europe; & toujours merveilleuſement coiffés, ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légere exiſtence!

LES CONVOIS.

REMBRUNISSONS nos pinceaux, il en eſt temps. Tout change, tout paſſe avec une effrayante rapidité ; le ſon des cloches funebres me l'annonce. Cette population ira bientôt ſe fondre dans les cercueils ; ils ſont tout ouverts ; ils attendent leur proie. Le magaſin eſt plein ; on ſait que le nombre des victimes ne diminuera jamais ; on a l'expérience journaliere que la mort frappe des coups prompts & inattendus ; mais il n'y a point de ville où le ſpectacle du trépas faſſe moins d'impreſſion. On eſt accoutumé aux enterremens, & qui veut être pleuré après ſa mort, ne doit pas mourir à Paris. L'on y regarde paſſer un convoi avec une extrême indifférence.

Les Prêtres & les foſſoyeurs comptent ſur des trépas périodiques ; ils connoiſſent les mois de l'année où la groſſe ſonnerie retentira plus fréquemment dans les airs, & ſavent quand les cierges du poids de deux livres ſortiront de la boutique de l'épicier. Les jurés-crieurs reviennent exprès de la campagne, & développent d'avance la lugubre tenture. Les foſſes ſont creuſées & béantes.

Le *Layetier*, fabricateur de notre dernier vêtement, (*robe d'été, robe d'hiver*, a dit La Fontaine) a reçu ordre de l'Eglise d'apporter un plus grand nombre de bieres. Le Curé & les fabriques calculent chacun de leur côté, l'argent que produira la mortalité.

Dans les sociétés, rien de si vrai à la lettre que ce petit dialogue d'une fable ancienne, insérée depuis dans la comédie du Cercle. Monsieur un tel est mort — je coupe en cœur — cela est fâcheux assurément; — vous jouez trefle madame — c'étoit un honnête homme; de quoi est-il mort? — carreau — il s'est avisé de mourir subitement: — & la partie continue sans que la moindre altération se manifeste sur les visages; on a froncé les sourcils par air; mais le cœur est demeuré froid. La même indifférence attend ces ames indifférentes.

On devroit louer, comme les anciens, des pleureurs aux enterremens, puisque nous ne versons plus une seule larme à la mort de nos parens & de nos amis. Un homme apprend que sa femme vient de se noyer, il frappe du pied, & dit: *cela est bien désagréable!*

Dans l'espace de cent années, il faut que deux millions cinq cent mille individus déposent leurs ossemens & leurs chairs alkalisées

lisées sur un point de six mille toises de circonférence ; & dans cet espace, trente cimetieres suffisent pour recevoir ce grand nombre de cadavres. Chaque paroisse réclame ses morts avec un soin jaloux, & il faut des dispenses pour aller pourrir un peu plus loin.

Certes, il n'y a point de champ de bataille où la mort fasse entendre d'une voix plus terrible & plus éclatante, ces mots de la guerre : *Soldats, serrez les rangs.* Les rangs sont éclaircis à chaque instant par des coups aussi rapides & aussi invisibles que ceux du boulet ; mais la fréquence des trépas répand une sorte d'insensibilité, qui des esprits passe sur les fronts.

Un convoi n'est pas une cérémonie triste ; les riches ont un grand luminaire, toute l'argenterie de l'Eglise, une tenture qui ceint les colonnes du temple, un poêle richement brodé ; un *de profundis* en faux-bourdon, quatre-vingts Prêtres en surplis blancs portent des cierges allumés, tandis que toutes les cloches en branle retentissent au loin dans les airs : on chante posément les vêpres ; un maître de cérémonies guide & place l'assemblée ; un beau goupillon passe dans toutes les mains, on se range sur une même ligne ; on salue & on est salué avec presque autant de grace que dans un salon.

Pour le pauvre, on le congédie avec quelques verſets des *laudes* ou des *matines*, à la pâle lueur de quatre cierges entamés, qui portent ſur des chandeliers de cuivre; on galoppe l'indiſpenſable *de profundis*, & ceux qui portent le cercueil & la croix de bois, courent d'un pas impatient & précipité, le jetter dans la foſſe. Un petit goupillon dont les barbes ſont rares & uſées, trempe dans un ſale bénitier où l'on a verſé l'eau bénite d'une main encore avare; le plus ſouvent il eſt à ſec, & la main du fils ou de l'ami (s'il lui en reſte un) ne peut arroſer que de ſes pleurs l'endroit où ſont dépoſées des cendres chéries. Le Prêtre eſt déjà loin quand le fils ôte de ſes yeux le mouchoir humide; il ſe trouve ſeul ſur la tombe de ſon pere; & juſqu'au bedeau boiteux, tout a déſerté le cimetiere, en murmurant contre la pauvreté du défunt & de celui qui l'enterre.

Les billets d'enterremens reſſemblent à des invitations: *vous êtes prié d'aſſiſter*, &c. on trouve au bas: *de la part de Madame ſa veuve: de la part de Mr. ſon gendre.* On devroit y marquer l'âge du décédé; mais il n'y a rien de ſi incivil à Paris, que de s'informer de l'âge des morts & de celui des vivans.

On paie toujours d'avance à l'Egliſe le convoi, le ſervice & l'enterrement. On

vous présente un *tarif* tout imprimé : vous choisissez combien vous voulez de Prêtres, de cierges, de flambeaux, de chandeliers. Voulez-vous la petite ou la grande sonnerie ? vous payerez tant ; *trois volées* pour la petite, *neuf* pour la grande : *vous en aurez*

Monsieur le mort laissez-nous faire,
Il ne s'agit que du salaire.

Tout cela se calcule : tant pour la présence de M. le Curé, &c.

Celui de St. Eustache est beaucoup plus cher que celui de St. Pierre-aux-bœufs, attendu qu'il est plus gros Seigneur. Il n'enterre que les personnes de distinction : cinquante francs pour l'ouverture d'une fosse ; *tant* pour les chantres qui glapiront quand on descendra le corps ; *tant* pour la garniture & le parement du maître-autel ; *tant* pour le petit chœur ou le grand chœur ; *tant* pour le confesseur ou son simulacre ; *tant* pour ses gants blancs.

On ne viendra chercher le défunt que lorsque vous aurez délivré votre argent : il ne vous seroit pas permis d'acheter une biere chez un Layetier ; l'Eglise en tient magasin, & doit seule vous la vendre ; c'est un accaparement ; elle gagne sur votre bière près de la moitié du prix intrinseque.

A peine un homme a-t-il rendu le dernier soupir qu'on l'arrache, encore chaud,

de ſon lit ; on ne cherche plus qu'à ſe débarraſſer de ſon corps. La loi terrible & fatale des vingt-quatre heures, regne impérieuſement dans cette derniere cataſtrophe de la vie humaine, comme dans les fictions théatrales qu'adore la nation. Elle ne ſe départira jamais de ces deux mauvaiſes & cruelles regles.

On fuit ; on abandonne le corps à un *vieillard*. Ce *vieillard* eſt un Prêtre indigent & ſubalterne, qui garde un mort la nuit, & à qui l'on donne *vingt ſols & une bouteille de vin*. Il lit quelquefois à côté du cadavre, au lieu de l'office des morts, *Tibulle* ou la *Pucelle* : familiariſé avec le trépas, il veille indifféremment ſous ſon étole, la beauté qui n'eſt plus & le vieillard qui a terminé ſa carriere, le cierge funéraire ne l'attriſte pas : tandis que le bénitier eſt au pied du lit, il tire ſa bouteille cachée ſous un coin du linceul, & il abrege, en la vidant, les longues heures de la nuit.

Avant les vingt-quatre heures, le corps ſera dépouillé, enveloppé d'un drap, cloué dans la biere & porté dans le trou.

Le lendemain, on ne diſtinguera plus ſon cercueil ; quatre ou cinq nouveaux peſeront ſur le ſien : c'eſt ce qu'on peut voir, puiſqu'ils ſont le plus ſouvent à découvert ; & l'œil (s'il en a le courage) a la permiſ-

sion de les compter. Le fossoyeur ne jettera de la terre dessus que quand cette piramide de tombeaux aura la proportion requise ; ils ne seront en terre, proprement dit que quand il y en aura un nombre suffisant, & que le gouffre avide sera rempli.

On s'est élevé contre cette précipitation inhumaine ; mais les avertissemens, ceux mêmes des naturalistes ne font rien sur les usages enracinés : plus ils sont mauvais, plus ils sont tenaces.

D'UN PAUVRE.

Mais peut-être n'y a-t-il pas aussi de ville, où les mourans soient plus disposés à quitter la vie. Les deux extrêmes de la société policée ne sont pas heureux, l'un par l'ennui & l'autre par la misere. L'un a fatigué ses sens & ne retrouve plus le ressort nécessaire pour ses jouissances. L'autre achete trop cher la courte & pénible satisfaction de ses besoins. Il est las de la vie dont le premier est dégoûté. A ce sujet, je veux vous donner la narration suivante.

Dans le Fauxbourg Saint-Marcel, lieu où par excellence dominent la misere, le mauvais air, conséquemment le mauvais

pain, l'huile empoisonnée; une fievre pourpreuse, *brochant sur le tout*, moissonnoit les pauvres par centaines. Ils n'avoient pas le temps de se faire traîner à l'Hôtel-Dieu. Les Confesseurs ne sortoient pas d'une maison; & l'extrême-onction descendoit du grenier au septieme étage (1).

Les bras tomboient aux fossoyeurs. Le cercueil banal, depuis quinze jours, rouloit de porte en porte, & ne s'étoit pas trouvé vide un seul instant. On avoit demandé un renfort pour exhorter les mourans; car la communauté des Prêtres de la Paroisse ne pouvoit plus y suffire. Vint un Capucin vénérable: il entre dans une espece d'écurie basse, où souffroit une victime de la contagion. Il y voit un vieillard moribond, étendu sur des haillons dégoûtans. Il étoit seul: une botte de paille lui servoit de couverture & d'oreiller; pas un meuble, pas une chaise; il avoit tout vendu dans les premiers jours de sa maladie, pour quelques gouttes de bouillon. Aux murs noirs & dépouillés pendoient seulement une hache & deux scies: c'é-

(1) Parce que le grenier en formoit le huitieme. J'ai fait cette note pour les étrangers, qui n'auroient pas conçu comment l'on pouvoit descendre au septieme étage.

toit-là toute sa fortune, avec ses bras, quand il pouvoit les mouvoir : mais alors il n'avoit pas la force de les soulever ; *Prenez courage, mon ami*, lui dit le Confesseur ; *c'est une grande grace que Dieu vous fait aujourd'hui ; vous allez incessamment sortir de ce monde, où vous n'avez eu que des peines..... Que des peines*, reprit le moribond, d'une voix éteinte. *Vous vous trompez ; j'ai vécu assez content, & ne me suis jamais plaint de mon sort. Je n'ai connu ni la haine ni l'envie : mon sommeil étoit tranquille. Je fatiguois le jour : mais je reposois la nuit. Les outils que vous voyez, me procuroient un pain, que je mangeois avec délices ; & je n'ai jamais été jaloux des tables que j'ai pu entrevoir. J'ai vu le riche plus sujet aux maladies qu'un autre. J'étois pauvre, mais je me suis assez bien porté jusqu'à ce jour. Si je reprends la santé, ce que je ne crois pas, j'irai au chantier, & je continuerai à bénir la main de Dieu qui, jusqu'à présent, a pris soin de moi.* Le consolateur étonné, ne savoit trop comment s'y prendre avec un tel malade. Il ne pouvoit concilier le grabat avec le langage du mourant. Il se remit néanmoins, & lui dit : *mon fils, puisque cette vie ne vous a pas été fâcheuse, vous ne devez pas moins vous résoudre à la quitter ; car il faut se soumettre à la volonté de Dieu.... Sans doute* (reprit

le moribond, d'un ton de voix ferme & d'un œil assuré) *tout le monde doit y passer à son tour. J'ai su vivre, je saurai mourir : je rends graces à Dieu de m'avoir donné la vie, & de me faire passer par la mort, pour arriver à lui. Je sens le moment... le voici.... adieu, mon pere.*

Voilà le sage, je crois ; & cet homme pendant qu'il vivoit, fut peut-être méprisé du riche, qui ne sait point faire usage de la vie, & qui se désole en lâche, lorsqu'il s'agit de mourir.

AUX RICHES.

USEZ, usez donc du moment qui vous reste, pour faire le bien ; tout va vous fuir bientôt de vos mains. Soyez charitables, pour ne point sentir l'inévitable remords qui vous attend, si vous endurcissez votre cœur. Entendez-vous les cris des nécessiteux ? ils vous redemandent la portion que vous retenez sur leur subsistance, tandis que les excès vous tuent. Venez, approchez. Quel spectacle déplorable ! & si les maux vont toujours en croissant, quel sera donc le sort de cette ville ?

Ici, une malheureuse mere, impuissante à nourrir son fils à la mamelle, voit son

ſein épuiſé tromper la bouche affamée de l'enfant chéri, dont la débile exiſtence peſe à celle qui lui a donné le jour, & qui ne peut retarder que de quelques inſtans la mort prête à l'enlever. Là l'homme, vieilli à cinquante ans ſous le faix des travaux publics, n'a d'autre perſpective que la conſolation d'être reçu dans un Hôpital, pour y mourir. O vous! qui nagez dans l'opulence, qui foulez ce même peuple ſous les pieds de vos chevaux, tandis que votre regard encore plus cruel plonge ſur lui avec dédain & orgueil; ne croyez pas que ces maux ſoient ſans remedes: ne vous perſuadez pas que le malheur ſoit l'inévitable partage de la plus nombreuſe portion d'hommes. Voyez dans le bien commencé, le bien qui reſte à faire; & ne penſez pas que les moyens manquent pour ſecourir l'humanité ſouffrante.

Il eſt peu d'hommes qui, en donnant aux pauvres, n'ait réfléchi qu'il n'alloit pas aſſez loin, & que ſon ſuperflu appartenoit de droit & en entier aux indigens. Mais on étouffe cette voix ſecrete, qui eſt autant le cri de la juſtice, que celui de la pitié. On s'étourdit, on étend ſon néceſſaire au-delà de ſes vraies dimenſions: on le ſent, on cherche à ſe le cacher; mais on s'avoue à ſoi-même, qu'on n'a qu'une charité meſquine & imparfaite. Le trait de la vérité échappe

à notre propre & secret aveu ; tant la conscience est un sentiment profond, durable, armé contre nous-mêmes ! On l'affoiblit, mais on ne l'éteint jamais.

Je laisse ceux qui me liront, sur cette réflexion, persuadé que s'ils la négligent, elle s'élevera un jour terrible contr'eux ; & au moment où ils voudroient avoir accompli le bien, qu'il sera trop tard de vouloir faire. Je les préviens qu'il n'y aura plus, alors que l'idée consolante d'avoir été humains, secourables, qui applanira pour eux ce passage si redoutable, pour quiconque n'a pas obéi à cette voix intime, notre premier & incorruptible juge.

SUICIDE.

FERAI-JE ici le tableau du sombre désespoir ? Dirai-je pourquoi on se tue à Paris, depuis environ vingt-cinq ans. On a voulu mettre sur le compte de la philosophie moderne, ce qui n'est au fond, je l'oserai dire, que l'ouvrage du gouvernement. La difficulté de vivre, & d'un autre côté, le jeu & les loteries trop autorisées, voilà ce qui occasionne les nombreux suicides, dont on n'entendoit presque pas parler autrefois. Les impôts ne diminuent

point ; les droits d'entrées ſont toujours épouvantables. On a gêné le commerce, ou plutôt il n'exiſte pas, tant il eſt ſurchargé d'entraves. Les Douanes le fatiguent & le repouſſent ; on a deſſéché ſucceſſivement toutes les branches nourricieres ; on a tout fait paſſer dans la main du Roi ; argent, charges, privileges, &c. Les agens de la finance moderne, calculateurs impitoyables, ſemblables aux Vampires qui vont encore ſucer les morts, donnent le dernier coup de cabeſtan ſur un peuple déja mis au preſſoir. A la longue, tant de fardeaux accumulés, le font ſuccomber. Les éternelles lois prohibitives enchaînent l'induſtrie.

Ceux qui ſe tuent, ne ſachant plus comment exiſter, ne ſont rien moins que des Philoſophes : ce ſont des indigens, las, excédés de la vie ; parce que la ſubſiſtance eſt devenue pénible & difficile.

Quand rendra-t-on à la conſommation des denrées un cours plus facile ? Quand le miniſtere, ſemblable à l'enfant qui fait un bouquet de la fleur de l'arbre, ſans s'embarraſſer du fruit, ceſſera-t-il de taxer des denrées, c'eſt-à-dire d'aller contre ſes propres intérêts ? Car ſi le peuple n'eſt pas nourri avec une certaine abondance, comment pourra-t-on compter ſur la force, ſur la ſanté, ſur l'attachement des citoyens ?

Les Parisiens seront énervés, & la plupart se refuseront à reproduire leurs semblables (1).

La Police a soin de dérober au public la connoissance des suicides. Quand quelqu'un s'est homicidé, un Commissaire vient sans robe, dresse un procès-verbal sans le moindre éclat, & oblige le Curé de la paroisse à enterrer le mort sans bruit. On ne traîne plus sur la claie, ceux que des lois ineptes poursuivoient après leur trépas. C'étoit d'ailleurs un spectacle horrible & dégoûtant, qui pouvoit avoir de dangereuses suites, dans une ville peuplée de femmes enceintes.

Le nombre des suicides peut monter, année commune, à cent cinquante personnes. La ville de Londres n'en fournit pas autant, quoique beaucoup plus peuplée; & de plus, la consomption est chez les Anglois une véritable maladie, qui n'existe point à Paris. Cette comparaison nous dispense de toute autre réflexion.

A Londres, c'est donc le riche qui se tue; parce que la *consomption* attaque l'Anglois opulent, & que l'Anglois opulent est le plus capricieux des hommes, conséquemment le plus ennuyé. A Paris, les suici-

(1) De-là le Proverbe : *Enfans de Paris, mauvaise nourriture.*

des se trouvent dans les classes inférieures, & ce crime se commet le plus souvent dans des greniers ou dans des chambres garnies.

Plusieurs suicides ont adopté la coutume d'écrire préalablement une lettre au Lieutenant de Police, afin d'éviter toute difficulté après leur décès. On récompense cette attention, en ordonnant leur sépulture. Aucun papier public n'annonce ce genre de mort; & dans mille ans d'ici, ceux qui écriront l'histoire d'après ces papiers, pourront révoquer en doute ce que j'avance ici; mais il n'est que trop vrai, que le suicide est plus commun aujourd'hui à Paris, que dans toute autre ville du monde connu.

FILETS DE SAINT-CLOUD.

Les corps des malheureux qui se noient, n'ont pas tous l'avantage d'avoir le vaste & superbe Océan pour tombeau, ainsi qu'ils s'en étoient flattés. Ils s'arrêtent (excepté pendant le temps des glaces) *aux filets de Saint-Cloud*; & celui qui a cru pouvoir s'échapper de ce monde sans laisser aucune trace, est reconnu; ses restes viennent attester à la *morne* son crime, son infortune & son erreur.

Dans une fête publique que l'on donna, il y a trente-deux ans environ, sur le bord de la Seine, gonflée par les grosses eaux, le désordre & l'intempérance ayant fait tomber dans la riviere plusieurs personnes, le nombre s'en trouva si considérable, qu'on leva *les filets de Saint-Cloud*, afin que rien n'attestât la multitude des victimes.

On trouve souvent dans ces filets les plus singuliers débris que le hasard entasse pêle-mêle, & que la Seine a chariés de la Capitale. On dit que cela ne laisse pas que de former un revenu pour ceux qui en ont l'administration & le bénéfice.

CAPITALISTES.

Le peuple n'a plus d'argent, voilà le grand mal. On lui sous-tire ce qui lui en reste, par le jeu infernal d'une loterie meurtriere, & par des emprunts d'une séduction dangereuse qui se renouvellent incessamment. La poche des Capitalistes & de leurs adhérens recele au moins la somme de six cents millions. C'est avec cette masse qu'ils joûtent éternellement contre les citoyens du Royaume. Leurs porte-feuilles ont fait ligue, & cette somme ne rentre jamais dans la circulation.

Stagnante pour ainſi dire, elle appelle encore les richeſſes, fait la loi, écraſe, abîme tout concurrent ; eſt étrangere à l'agriculture, à l'induſtrie, au commerce, même aux arts. Conſacrée à l'agiotage, elle eſt funeſte, & par le vuide qu'elle cauſe, & par le travail obſcur & perpétuel dont elle foule la Nation. Il faut que dans cinq ou ſix années tout l'argent paſſe tout entier, par une opération violente & forcée dans la main de ces Capitaliſtes, qui s'entr'aident pour dévorer tout ce qui n'eſt pas eux.

Et néanmoins on taxe les arts, on met un impôt ſur l'induſtrie, on fait payer le commerce ; l'on demande de l'argent à un homme qui travaille. Puiſque l'on n'entend que ce mot de *l'argent*, de *l'argent*, encore de *l'argent* ; qu'on laiſſe donc les moyens d'amaſſer de *l'argent*. Que tous ſoient appellés à morceler, à couper, à dépecer la maſſe énorme des métaux monnoyés, qui réſident dans un petit nombre de mains. Favoriſez tout ce qui peut creuſer les canaux par où ce métal ſi attendu doit ſe répandre, au lieu de faire des loix, des ſtatuts, des réglemens, des prohibitions éternelles. Quand tout ſe fait avec de l'argent, n'attendez pas que des vertus purement patriotiques germent ſur le ſol de la miſere & de l'indigence.

L'HOTEL DES FERMES.

Je ne passe point devant l'Hôtel des Fermes, sans pousser un profond soupir : je me dis, là s'engouffre l'argent arraché avec violence de toutes les parties du royaume ; pour qu'après ce long & pénible travail, il rentre altéré dans les coffres du Roi. Quel marché ruineux ! quel contrat funeste & illusoire a signé le Souverain ! il a consenti à la misere publique, pour être moins riche lui-même. Je voudrois pouvoir renverser cette immense & infernale machine, qui saisit à la gorge chaque citoyen, pompe son sang, sans qu'il puisse résister, & le dispense à deux ou trois cents particuliers, qui possedent la masse entiere des richesses. Chaque plume de Commis me paroît un tube meurtrier qui écrase le commerce, l'activité & l'industrie. La Ferme est l'épouvantail, qui comprime tous les desseins hardis & généreux. On ne songe plus dans cette anarchie, qu'à se jeter du parti des voleurs ; & l'horrible finance se soutient par ses déprédations mêmes. Là enfin, on tient école publique de pillages rafinés ; là, on offre des plans plus oppressifs les uns que les autres.

La finance eſt le ver ſolitaire, qui énerve le corps politique. Ce ver abſorbe les principaux ſucs, fait naître de fauſſes faims, & tue enfin le ſein qui le renferme.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on a voulu abſoudre la finance, parce qu'elle gagne moins aujourd'hui qu'autrefois; mais il faut bien que ſes gains ſoient encore immenſes, puiſqu'elle bataille ſi vigoureuſement pour le maintien de ſes opérations. Puiſſent les aſſemblées provinciales, le plus bel établiſſement de ce ſiecle, le plus propre à amener le bien le plus grand & le plus déſiré, miner ce corps financier, auteur de tant de maux & de déſordres! C'eſt quand il ſera tombé, que l'on s'étonnera qu'il ait pu ſubſiſter ſi longtemps au déſavantage du Souverain & de la Nation. L'homme qui a préparé ce grand bienfait, peut être ſûr que ſon nom ne périra point, & qu'il obtiendra ſa place parmi ceux que l'on prononce avec reconnoiſſance & reſpect. Il eſt inconteſtable que voilà ce qu'il a fait de mieux: le reſte....; il auroit peut-être dû ou anéantir la finance d'un ſeul coup, ou mieux la ménager, juſqu'à un moment déciſif.... Il auroit peut-être dû....; mais ceci n'eſt pas de mon ſujet. C'eſt à lui d'achever ſes opérations, & à moi d'achever mon livre.

LES ÉGOISTES.

JE les rencontre en foule, ces êtres vils & mépriſables, qui concentrent toutes leurs penſées dans leur cercle étroit & borné; & qui immoleroient volontiers tout ce qui les environne au point où ils réſident. Ils ont tout à la fois, une ame inſenſible, qui ſe peint ſur leurs phyſionomies avides, & une raiſon bornée, qui ſe décele dans leurs moindres diſcours. Ils ont détruit les rapports qui font la force des ſociétés; ils ont interrompu la circulation des ſervices mutuels. Si chacun ſuivoit malheureuſement le ſyſtême qu'ils ont adopté, il n'y auroit plus que l'ombre de concorde; on ne verroit plus que des individus armés les uns contre les autres.

Et comment, après cela, auront-ils le front d'exiger, n'aimant perſonne, que quelqu'un les aime; qu'avilis par la cupidité, quelqu'un les eſtime; qu'ayant opprimé l'Etat, ſans lui rien rendre, leurs noms ſoient à côté des hommes qui en ſont la gloire & l'honneur. Ils oſeront regarder d'un œil dédaigneux l'Ecrivain incorruptible, qui loin d'envier leurs coupables richeſſes, les a en horreur. Qu'ils trem-

blent ! Il tient le burin immortel, qui les gravera au front, du ſceau de leur infamie.

Mépriſables Egoïſtes, je m'adreſſerai ici à l'un de vous : — que deviendra, au milieu de vos principes, l'amitié, la bonté, la charité ; tout ce qui ôte à l'homme une partie de ſes miſeres & de ſa foibleſſe ? Ingrat ! ſi tu n'es pas totalement endurci & mort au bien, ouvre les yeux, regarde autour de toi ; conſidere ce que tu dois à tes concitoyens. On a ſongé que tu viendrois ſur la terre, bien avant ta naiſſance : on t'a préparé des jouiſſances, dont tu n'es pas digne aujourd'hui, puiſque tu veux jouir ſeul. Ces maiſons bâties, ces rues alignées, ces chemins, ces arbres antiques & chevelus ; ces arts conſolateurs, ces vaiſſeaux qui couvrent les mers, ces agriculteurs qui ont défriché les terres ; ces loix ſages, cette police, qui fondent ta tranquillité, qui t'aſſurent la propriété du tréſor que tu couves des yeux ; tout porte l'empreinte d'un génie bienfaiſant, qui a étendu ſes vues dans l'avenir, qui ne s'eſt point borné à des commodités perſonnelles & paſſageres, qui a embraſſé dans une prévoyance généreuſe les êtres qui dormoient encore dans la nuit du néant : & lorſqu'avançant dans l'âge, & participant à des ſiecles de travaux accumulés & de

combinaiſons infinies, tu jouis des agrémens de la ſociété perfectionnée ; lâche ! tu croirois être quitte envers elle, en te déclarant un perſonnage opulent & iſolé ; tu rapporterois tout à toi ſans honte & ſans pudeur ; tu croirois pouvoir diſpoſer de ton or à ta volonté, pour ſatisfaire tes vains caprices & tes folles fantaiſies : tu ne feras rien d'utile, rien de grand..... ! Tu me fais horreur : ta froideur annonce une corruption profonde & le dernier degré d'inſenſibilité. Ah ! puiſque ton cœur eſt mort, & ne peut ſentir la joie de l'homme qui a été utile à ſes ſemblables, contemple du moins les hommages qu'on lui rend, quand il a payé la dette premiere & ſacrée, quand il a laiſſé ſur la terre quelques traces d'une ame généreuſe & bienfaiſante. S'il t'eſt interdit de goûter les ſatisfactions intérieures, qui dilatent l'ame de cet homme juſte & bon, ſois témoin de l'eſtime, de l'admiration, du reſpect qui accompagne ſes pas, & vois qu'il eſt d'autres avantages que ceux que l'or procure ; car il ne s'ennoblit réellement, qu'en ſervant au bonheur des humains.

Il y a enſuite les Egoïſtes littéraires, c'eſt-à-dire, ces Auteurs qui ne parlent que de leurs ouvrages, de leurs querelles, qui vous forcent violemment à les admi-

rer, qui ſont dans une adoration perpétuelle de leurs talens. Inſupportables dans la ſociété, on ne peut les écouter que pour ſuivre curieuſement toutes les ruſes mal-adroites de l'amour-propre ; & pour voir juſqu'à quel point il rabaiſſe quelquefois un homme d'eſprit au niveau d'un ſot.

Les Coryphées de l'Egoïſme littéraire ſont Ciceron chez les anciens, Buſſy-Rabutin dans le ſiecle dernier ; & de nos jours . . . . . Je laiſſe les noms en blanc, afin que chacun y écrive celui des Auteurs qui nous faſtidient de leur mérite réel ou prétendu.

CE QU'ON NE VOIT POINT.

Il n'y a rien de ſi rare qu'un teſtament généreux : les plus riches meurent, & ce qui prouve la dureté exceſſive de leurs cœurs, c'eſt qu'ils meurent ſans faire de legs à qui que ce ſoit, à leurs amis, à ceux qu'ils appelloient des noms les plus tendres : ils ſont égoïſtes même dans le tombeau : infideles à l'art qu'ils ont aimé & cultivé, ils ne font rien pour lui. Quoi de

TAYLOR INST. OXFORD

plus aisé néanmoins que de prendre une plume, pour disperser un peu de ses biens, lorsqu'on n'en pourra plus jouir ! Les fondations magnifiques étoient plus communes autrefois. Ce devroit être un devoir que de ne pas quitter la vie, sans laisser quelques traces de bienfaisance.

On n'a point encore vu un millionnaire à Paris, que je sache, laisser un legs à un homme pauvre & utile, que lui désignoit la voix publique. Les arts, les sciences ont besoin de soutien, d'appui, ainsi que ceux qui les cultivent. Le riche, insensible dans les bras de la mort, comme pendant sa vie, repousse toute idée de donation ; il cherche les jouissances de la vanité ; jamais celles du légitime orgueil de la célébrité ; & ce qui seroit plus pur encore, ce sentiment consolateur qui accompagne la générosité, & en devient la récompense.

Rien n'accuse plus l'humanité, que le vuide, la sécheresse, l'insensibilité, l'oubli des tendres affections, qui caractérisent les testamens : il en faut dix mille, pour en citer un qui soit digne d'un être fait pour être regretté ; de grands hommes même n'ont pas su faire ce dernier acte, le plus important à tracer, puisqu'il est le dernier ouvrage de notre volonté & de nos vertus. Est-ce foiblesse, inattention

ou indifférence, pour ce qui doit nous ſurvivre? Comment ne compoſe-t-on pas à loiſir cette œuvre où l'ame paroît à nud?

USURIER.

TEL uſurier voilé fait gagner le tiers de ſon capital, chaque année, ſans induſtrie & ſans riſques. La foule de ces agioteurs effrontés ne diſſimulent gueres les voies criminelles qu'ils emploient; ils en font même une eſpece de trophée quand ils ſe raſſemblent entr'eux.

On ſoupe ſouvent en bonne compagnie, à côté d'un uſurier de cette ſorte; mais qui n'en porte pas le nom, parce qu'il a des agens ſubalternes, qui expoſent leur front à la honte & au mépris. Pour le prêteur en chef, on ne le voit jamais; auſſi conſerve-t-il l'eſtime publique, quoiqu'on ſoupçonne qu'il fait valoir ſon argent de cette maniere.

L'affaire du Comte de Morangiés, (ſi fameuſe par les plaidoyers de Linguet & ſur-tout par ſon iſſue) véridiquement détaillée, mettroit peut-être dans un jour éclatant, de quelles ſources illuſtres découle ſouvent l'uſure qui ravage la capitale.

Les Parisiens, dit le proverbe, *mangent le pain blanc avant le pain bis.* Les jeunes gens, maîtres de trop bonne heure de leur fortune, prennent leurs fantaisies pour des besoins, & ils ne se réveillent de cette folie que dans l'âge où l'on est incapable de réparer le vide.

C'est à eux sur-tout que les usuriers s'attachent; je ne parle pas ici de cette foule de mercénaires qui prêtent à la petite semaine; ceux-ci sont souvent moins âpres, moins barbares; d'ailleurs ils sont pauvres. Mais je parle de ces riches qui s'étudient encore à dépouiller ceux qui entrent dans le monde, qui mettent à profit leurs foiblesses & leur inexpérience; & qui jouissent de leurs larcins, *par des contracts passés devant notaires.* Comment les qualifier? On dit néanmoins Mr. un tel vient d'acheter une terre; on ne dit pas que le même qui l'a fait saisir par-dessous main, est celui qui se l'approprie pour une somme modique.

Ces usuriers-là ne prêtent pas sur gages; ils sont cent fois plus dangereux; ils escamotent les biens & appanages des familles les plus distinguées: & l'opprobre n'accompagne point leurs pas!

Il ne faut point ranger dans la classe des usuriers, les *escompteurs* à six, à sept & même à huit pour cent par an: ils font un métier

métier honnête & utile. L'argent eſt une marchandiſe; l'intérêt en peut hauſſer dans certaines circonſtances; le meilleur papier n'eſt pas à l'abri des accidens ou des retards: l'eſcompte peut donc être proportionné à ces différens riſques; & quand des loix bizarres ont voulu régler l'intérêt de l'argent, ces loix ont été faites par des hommes deſpotiques, qui vouloient emprunter à bas prix. Rien ne gêne plus la circulation, n'enchaîne plus l'activité & l'induſtrie, que ces petites loix eccléſiaſtiques. Loix aveugles qui contrediſent les grandes loix politiques, leſquelles font la ſplendeur & la richeſſe des nations. C'eſt ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne fait pour en enfanter d'autres ſur ces matieres peu débrouillées parmi nous.

MONT DE PIÉTÉ.

MAIS l'on vient enfin d'établir un *Mont de Piété*, qu'ailleurs on nomme *Lombard*; & l'adminiſtration, par ce ſage établiſſement, ſi long-temps deſiré, a porté un coup mortel à la barbare & âpre furie des voraces uſuriers, toujours acharnés à dépouiller les néceſſiteux. Les agioteurs maſ-

qués, qui cachoient leurs opérations vexatoires, se sont vus forcés dans leurs invisibles retranchemens. Il faut qu'ils renoncent à un commerce illégitime, dont la trop puissante amorce étouffoit toute spéculation généreuse, toute entreprise magnanime, car l'on ne savoit plus que tourmenter l'argent, pour achever la ruine de celui qui en étoit affamé.

Rien ne prouve mieux le besoin que la capitale avoit de ce *Lombard*, que l'affluence intarissable des demandeurs. L'on raconte des choses si singulieres, si incroyables, que je n'ose les exposer ici, avant d'avoir pris des informations plus particulieres, qui m'autorisent à les garantir. On parle de *quarante tonnes remplies de montres d'or*, pour exprimer sans doute la quantité prodigieuse qu'on y en a porté. Ce que je sais, c'est que j'ai vu sur les lieux, soixante à quatre-vingts personnes qui, attendant leur tour, venoient faire chacune un emprunt qui n'excédoit pas *six livres*. L'un portoit ses chemises; celui-ci un meuble; celui-là un débris d'armoire; l'autre ses boucles de souliers, un vieux tableau, un mauvais habit, &c. On dit que cette foule se renouvelle presque tous les jours, & cela donne une idée non équivoque de la disette extrême où sont plongés le plus grand nombre des habitans.

Que donneroit-on à un Auteur pauvre & ayant du génie, qui porteroit un manuscrit? Par exemple *l'esprit des loix* ou *l'Emile* non imprimés: qu'en diroit l'huissier priseur? A quel taux mettroit-il l'ouvrage?

L'opulence emprunte de même que la pauvreté. Telle femme sort d'un équipage, enveloppée dans son capot, & y dépose pour vingt-cinq mille francs de diamans, pour jouer le soir. Telle autre détache son jupon, & y demande de quoi avoir du pain.

Le Mont de Piété a fait tomber les diamans, parce que c'est la premiere chose qu'on y a mise en gage; & insensiblement on a vu les personnes les plus riches ne plus figurer avec ce brillant superflu. Il y a eu ensuite dans cette privation des motifs très-respectables, & qui nous sont connus. Plus d'un service important a été rendu sur ces objets d'un luxe, dont il est facile de se passer. Les femmes ont donné cet exemple: le sentiment d'avoir fait une bonne action peut dédommager amplement leur ame sensible de cette frêle & petite jouissance. On assure que le tiers des effets ne sont pas retirés; nouvelle preuve de l'étrange disette de l'espece monnoyée. Les ventes qui se font, offrent beaucoup d'objets de luxe à un vil prix; ce qui peut

faire un peu de tort aux petits marchands ; mais d'ailleurs il n'eſt pas mauvais que ces objets-là, qui avoient une valeur demeſurée, perdent aujourd'hui de leur taux inſenſé.

Il s'eſt déjà gliſſé, dit-on, des abus dans cette adminiſtration : on rudoie un peu trop le pauvre peuple : on priſe les objets offerts par l'indigent à un trop vil prix ; ce qui rend le ſecours preſqu'inutile. Il faudroit que le ſentiment de la charité dominât entiérement, & l'emportât ſur de futiles & vaines conſidérations. Il ne ſeroit pas difficile de faire de cet établiſſement le *temple de la miſéricorde*, généreuſe, active & compâtiſſante. Le bien eſt commencé ; pourquoi ne s'acheveroit-il pas de maniere à ſatisfaire ſur-tout les plus infortunés ?

MONOPOLE.

UN homme s'empare d'une eſpece de denrées en entier : alors il fait la loi tyranniquement. Voilà où le commerce devient dangereux, oppreſſif. C'étoit originairement un échange équitable ; il n'y a plus de proportion, elle eſt rompue ; une partie des contractans eſt écraſée ; ce n'eſt plus

un *commerce*; c'eſt un *monopole*; je ſuis violenté. Cet homme tyrannique me vend la choſe plus qu'elle ne vaut, parce qu'il la poſſede ſeul : il doit être puni par les loix.

Mais ſi cette marchandiſe eſt de premiere néceſſité; ſi c'eſt du pain, du vin, des légumes, de l'huile, &c. il eſt mon véritable aſſaſſin. Que l'on entaſſe les ſophiſmes; que les Economiſtes viennent me prouver que le bled eſt à lui, & qu'il eſt libre d'y mettre un prix arbitraire; ce vendeur ſera toujours un barbare; il me voit ſouffrir, & il augmente le marché ſuivant; il fait la famine & il en rit.

Il ſera puni, me dira-t-on; il ſe trompera tôt ou tard dans ſes calculs; mais ſes ſpéculations erronnées auront été bien plus dangereuſes pour moi que pour lui, car s'il perd ſon argent, moi j'aurai perdu la vie.

Non, tant que les hommes ſeront avides, intéreſſés, inſenſibles, il ne faut pas que les denrées de premiere néceſſité ſoient abandonnées aux noirs projets de l'avarice. Il eſt ridicule & honteux de livrer à l'étranger pour trente ſols de plus ſur un ſeptier, le bled que j'ai vu croître ſous mes yeux; le citoyen doit être nourri, & de préférence, des productions de ſon ſol.

Les monopoles, tantôt sur les œufs, tantôt sur les légumes, tantôt sur les fruits, tantôt sur les épices, ne sont que trop fréquents dans la capitale, & l'on pourroit accuser les suppots de la Police de complicité; car elle n'a pas toujours été assez vigilante à réprimer ces indignes abus, qui affament la partie indigente du peuple, & lui font détester l'existence.

Quelquefois les hommes en place ne rougissent pas de prêter & d'avancer leur argent pour ces opérations abominables. Sous le voile qui les couvre, & qu'ils croient impénétrable, ils jouissent des fruits infâmes de leur avarice. Ce crime devenu commun, a flétri des noms jusqu'alors respectés; c'est un nouveau forfait de l'opulence, & presque inconnu avant ce siecle. J'ai vu arrher & accaparer les choux, les poires & même les laitues.

Voici quatre vers sur les monopoleurs, par M. *Dorat*:

Ils engloutissent tout par un trafic honteux,
Souvent même leurs mains, par de lâches adresses,
Détournent de Cérès les solides richesses,
Et la fertilité disparoît devant eux.

LE REGRAT.

LE *Regrat* eſt encore ce qui tue la partie indigente des habitans de la Capitale. Cette malheureuſe portion achete les denrées beaucoup plus cher, & n'a que le rebut des autres citoyens. N'ayant pas le moyen de faire quelques modiques avances pour ces proviſions annuelles, elle paie le double de ce que valent les choſes. Tout augmente d'un tiers au moins, pour cette claſſe infortunée qui eſt obligée d'avoir recours à de petits marchands, qui revendent en détail ce qu'ils ont déjà acheté en détail.

Ainſi le Cordonnier, le Maçon, le Tailleur, le Porte-faix, le Journalier, &c. paient le vin, le bois, le beurre, le charbon, les œufs, &c. à un bien plus haut prix que le Duc d'Orléans & le Prince de Condé. Ce n'eſt point là aſſurément le chef-d'œuvre de la ſociété. On ne ſonge point à diminuer ces abus, qui empêchent le peuple d'être nourri. L'homme qui a trois millions de revenu, a les comeſtibles à bien meilleur marché. Le vin qu'il boit eſt excellent, & ne lui coûte pas plus cher que le vin que l'homme du peuple

eſt obligé d'acheter au cabaret. Car il faut apprendre à l'étranger qu'à chaque repas l'homme du peuple achete ſa chétive ration de vin, n'ayant le plus ſouvent ni cave, ni caraffon, ni argent pour en avoir une petite proviſion. *Au plus pauvre la beſace* : plus on eſt indigent, plus l'indigence vous mine & vous ronge.

Le ſel, par exemple, que l'on vend par regrat au peuple *treize ſols la livre* (1), eſt non-ſeulement falſifié dans ſon origine, mais de plus rempli de mille ordures, qui en compoſent près de la moitié. La ferme oblige, pour ainſi dire, ces *regratiers* à empoiſonner les malheureux conſommateurs, en leur vendant à eux-memes, ce ſel treize ſols : ils n'ont d'autre expédient que de le gâter pour y trouver leur compte. Un abus auſſi intolérable eſt public.

La ferme eſt donc coupable d'empoiſonnement : car ce ſel analyſé offre des matieres étrangeres ; & cette falſification dangereuſe eſt l'œuvre de la cupidité financiere. Comment l'ame ne ſe ſouleveroit-elle pas d'horreur contre ces impitoyables

(1) Treize ſols une livre de ſel ! tandis que la Nature le donne à notre Royaume preſque pour rien.

ennemis des citoyens, qu'on rencontre à chaque pas, pervertiſſant tout, gâtant tout, & voulant encore ſe dérober à la flétriſſure qu'ils méritent ?

Le vin que l'on vend dans les cabarets, en détail, eſt de même falſifié ; & l'on n'a pas encore vu pendre un Marchand de vin, pour avoir tué de cette maniere ſes compatriotes.

Il n'eſt malheureuſement que trop aiſé de falſifier des boiſſons telles que le vin, le cidre, l'eau-de-vie. Le Marchand enfermé dans ſon cellier, compoſe ſecrétement ces mixtions, y coule la litarge, ou par avarice ou par ignorance. Ces procédés frauduleux, & toujours criminels, ne ſont pas aſſez rigoureuſement réprimés par la police, qui s'endort ou s'oublie ſur un article auſſi important.

Enfin, les farines gâtées ont été diſtribuées quelquefois de force, aux Boulangers des Fauxbourgs, parce que l'adminiſtration, qui avoit fait magaſin de farines, quand elles furent endommagées par pluſieurs accidens, ne voulut pas perdre ſes avances, & força le peuple à manger ce bled pourri (1). O ſoleil, tu éclaires de ſemblables forfaits !

(1) Ceci s'eſt paſſé ſous le regne précédent.

Le commerce des bleds eſt donc bien dangereux dans la main des hommes puiſſans : ils en font payer aux autres les erreurs ou les revers. *Si je deviens Marchand, qui fera le métier de Roi* ? diſoit un Souverain à qui on propoſoit un accaparement.

FALSIFICATIONS.

On devroit bien éclairer de plus près toutes les opérations des Meuniers, Boulangers, Marchands de vin, Epiciers, Regratiers, &c., parce qu'il s'y mêle perpétuellement des fraudes qui, pour la plupart, nuiſent à la ſanté des citoyens. L'invigilance de la Police à cet égard, mérite qu'on lui en faſſe des reproches ; mais ſouvent auſſi, les préſens que ces falſificateurs font aux ſubalternes prépoſés, leur aſſurent une impunité dangereuſe. Quoi de plus important néanmoins à ſurveiller avec vigueur, que ce qui contribue à la ſanté publique ?

On pourſuit avec vigilance les voleurs de mouchoirs, & l'on ne pourſuivroit pas de même celui qui m'empoiſonne ? Quelle contradiction !

MENDIANS.

Et comment voulez-vous, à la suite de tant d'abus trop accrédités, que cette ville, qu'on appelle superbe, ne pullule pas de mendians ? L'œil de l'étranger est toujours désagréablement frappé de leur nombre, & il ne revient point de sa surprise. Autant de mendians, autant de taches dans la législation d'un peuple. Il ne faut pas pour cela les étouffer, comme on a fait, dans ce qu'on nomme *dépôts*. C'est une cruauté abominable & gratuite.

On n'a pas assez cherché les moyens de remédier à cet épouvantable désordre ; ce qui déshonorera infailliblement nos Magistrats, s'ils ne s'occupent de cet objet. On leur a proposé plusieurs plans également bons, & ils n'ont qu'à choisir.

Il paroît que chez les anciens il y avoit des pauvres, mais point d'indigens. On voit que les esclaves avoient leurs habits, leurs tables, leurs amis : il n'est point dit, dans aucun Auteur, qu'on rencontrât dans les villes, de ces objets sales & dégoûtans, qui déterminent violemment la pitié, ou repoussent la main charitable. La mal-propreté, rongée de vermine, ne couroit pas

les rues, avec des gémiſſemens qui déchirent l'oreille, & des plaies qui épouvantent les yeux.

Ces abus ſont incorporés avec la légiſlation, plus occupée à conſerver les grandes fortunes que les petites. Les grands propriétaires, quoi qu'en diſent les ſyſtêmes nouveaux, ſont funeſtes. Ils peuplent la terre de forêts, puis de biches & de daims. Ils s'épuiſent en jardins fleuriſtes, & l'oppreſſion des riches va toujours écraſant la partie la plus malheureuſe.

On a traité les pauvres en 1779, & dans les années ſuivantes, avec une atrocité & barbarie, qui feront une tache ineffaçable à un ſiecle qu'on appelle humain & éclairé. On eût dit qu'on en vouloit détruire la race entiere, tant on mit en oubli les préceptes de la charité. Ils moururent preſque tous dans les *dépôts*, eſpece de priſon où l'indigence eſt punie comme le crime.

On vit des enlévemens, qui ſe faiſoient de nuit par des ordres ſecrets. Des vieillards, des enfans, des femmes perdirent tout-à-coup leur liberté, & furent jetés dans des priſons infectes, ſans qu'on fût leur impoſer un travail conſolateur. Ils expirerent en invoquant en vain les loix protectrices, & la miſéricorde des hommes en place.

Le prétexte étoit que l'indigence eſt voiſine du crime, que les ſéditions commencent par cette foule d'hommes qui n'ont rien à perdre : & comme on alloit faire le commerce des bleds, on craignit le déſeſpoir de cette foule de néceſſiteux, parce qu'on ſentoit bien que le pain devoit augmenter. On dit, étouffons-les d'avance, & ils furent étouffés ; on n'imagina pas d'autres moyens.

Ces horreurs ont ceſſé en grande partie. On ne ſauroit en accuſer que des ſubalternes avides, qui outre-paſſent leur pouvoir, & qui frappent ſur le pauvre ſans défenſe, croyant bien remplir leur emploi par les moyens les plus extrêmes & les plus ſéveres.

En général, ceux qui travaillent de leurs bras, ne ſont pas aſſez payés, vu la difficulté de vivre dans la Capitale ; ce qui jette dans la mendicité des hommes las de tourmenter leur exiſtence, preſque infructueuſement.

Le voyageur, dont le premier coup-d'œil juge beaucoup mieux que le nôtre, corrompu par l'habitude, nous répétera que le peuple de Paris eſt le peuple de la terre qui travaille le plus, qui eſt le plus mal nourri, & qui paroît le plus triſte. L'Eſpagnol ſe procure à bon marché la nourriture & le vêtement : enveloppé dans

ſon manteau & couché au pied d'un arbre, il dort & végete paiſiblement. L'Italien s'abandonne à un doux repos, qu'interrompt un léger travail, & ouvre ſon ame aux délices journalieres de la muſique. L'Anglois bien nourri, fort & robuſte, heureux & libre dans les tavernes, reçoit tous les fruits de ſon active induſtrie, & en jouit perſonnellement. L'Allemand boit, fume, & s'engraiſſe ſans ſoucis. Le Suédois hume l'eau-de-vie de grains. Le Ruſſe, ſans prévoyance fâcheuſe, trouve une ſorte d'abondance dans l'eſclavage. Mais le Pariſien pauvre, courbé ſous le poids éternel des fatigues & des travaux, élevant, bâtiſſant, forgeant, plongé dans les carrieres, perché ſur les toits, voiturant des fardeaux énormes, abandonné à la merci de tous les hommes puiſſans, & écraſé comme un inſecte, dès qu'il veut élever la voix, ne gagne qu'avec peine & à la ſueur de ſon front, une chétive ſubſiſtance, qui ne fait que prolonger ſes jours, ſans lui aſſurer un ſort paiſible pour ſa vieilleſſe.

MENDIANS VALIDES.

MAIS, s'il eſt pluſieurs mendians que la miſere force à tendre la main, & qui, affaiſſés ſous le poids du malheur, ont dans le geſte l'abattement de la vraie douleur, & dans les yeux le feu ſombre du déſeſpoir, il eſt auſſi un grand nombre de gueux hypocrites, qui par des gémiſſemens impoſteurs & des infirmités factices, ſurprennent votre libéralité, & trompent votre compaſſion.

D'une voix artificielle, plaintive & monotone, ils articulent, en traînant, le nom de Dieu, & vous pourſuivent dans les rues avec ce nom ſacré; mais ces miſérables ne craignent ni ſa juſtice, ni ſa préſence. Ils mentent à chaque paſſant: entretenus par les aumônes, ils font ſemblant d'être ſouffrans, mutilés, pour ſe dérober au travail qu'ils déteſtent.

On a vu jadis des poltrons ſe couper le pouce, pour ſe diſpenſer d'aller à la guerre. Eux, ils ſe couvrent de plaies hideuſes, pour attendrir le peuple. Mais quand la nuit vient, ſuivez ces vagabonds dans un cabaret reculé de quelque fauxbourg, lieu du rendez-vous, vous ver-

rez tous ces eſtropiés, droits & diſpos, ſe raſſembler pour leurs bruyantes orgies. Le boiteux a jeté ſa bequille, l'aveugle ſon emplâtre, le boſſu ſa boſſe de crin, le manchot prend un violon, le muet donne le ſignal de l'intempérance effrénée, ils boivent, ils chantent, ils hurlent, ils s'enivrent; la licence la plus débordée regne dans ces aſſemblées. Ils ſe vantent des impôts prélevés ſur la ſenſibilité publique, de la violence qu'ils font aux ames compatiſſantes & crédules. Ils ſe communiquent leurs ſecrets; ils répetent leurs rôles lamentables avec des éclats de rire licencieux. La communauté de femmes eſt en uſage, comme à Lacédémone, parmi ces miſérables qui, dans une égalité ſcandaleuſe, ne reconnoiſſent aucun principe, & ont dépouillé ces ſentimens de pudeur qui ſemblent innés dans tous les hommes policés.

Ils ſe félicitent de ſubſiſter ſans rien faire, de partager tous les plaiſirs de la ſociété, ſans en connoître les charges. Les enfans qui proviennent de ces commerces infames & illicites, ſont adoptés par les premiers d'entr'eux, qui ont beſoin d'un objet innocent, pour exciter la pitié du public. Ils dreſſent leur voix enfantine à l'accent de la mendicité; & à meſure que l'enfant grandit, il transforme en mé-

tier la funeſte éducation qu'on lui a donnée.

Lorſqu'ils manquent d'enfans, ces miſérables enlevent ceux d'autrui : alors ils contournent & diſloquent leurs membres, pour leur donner ce qu'ils appellent des *jambes & des bras de Dieu.*

Cet infame & criminel métier enrichiſſoit autrefois plus qu'il n'enrichit aujourd'hui, vu la ſévérité de la Police ſur cet article. On a vu des mendians donner trente & quarante mille francs en mariage à leurs filles, & vivre chez eux très-commodément, après avoir *râlé* une journée entiere pour attirer des aumônes abondantes.

Mais comment oſe-t-on punir la mendicité, lorſqu'on voit celle des ordres religieux, revêtue d'une apparence légale, & pour ainſi dire, conſacrée ? ces Ordres ſont riches, & ne mendient, dit-on, que par humilité ; mais l'exemple n'eſt-il pas dangereux : & comment peut-on établir une différence entre des fainéans vêtus d'un froc, & des fainéans de profeſſion, qui ſubſiſtent de la charité publique ?

Toutes ces filles, qui le ſoir vous offrent leurs appas pour une légere rétribution, peuvent être conſidérées comme de jeunes mendiantes ; car elles ſont encore plus affamées que libertines. Elles vous demandent votre argent plutôt que vos careſſes.

NÉCESSITEUX.

Il n'eſt preſque pas poſſible dans la ſituation actuelle de notre gouvernement, qu'il ne ſe trouve un grand nombre de coupables, parce qu'il y a une foule de *néceſſiteux* qui n'ont qu'une exiſtence précaire, & que la premiere loi eſt qu'il faut vivre. L'horrible inégalité des fortunes, qui va toujours en augmentant, un petit nombre ayant tout & la multitude rien; les peres de famille dépouillés de leur argent par la voie trop ſéduiſante des loteries & rentes viageres, & ne laiſſant preſque plus à leurs enfans que des contrats en parchemin, annullés à leurs décès; le fardeau de la miſere, la dureté inſolente du riche, qui marchande la ſueur & la vie du manouvrier; les entraves miſes à l'induſtrie, les impôts multipliés, le déplacement & l'incertitude des états, le défaut de circulation, le hauſſement prodigieux des denrées, tout précipite l'infortuné dans un nouveau déſordre.

Arrivent les loix pénales, entourées de Bourreaux; mais on corrige rarement le mal qu'on n'a point ſu prévoir. Les potences, les échaffauds, les roues, les ga-

leres, inutiles vengeances ! les mêmes délits recommencent, parce que la source n'en a pas été fermée ; il en eſt de même de ces plaies qui verſent toujours un ſang corrompu, parce qu'on n'attaque pas la maſſe infectée.

Les riches ne ſont pas devenus plus humains. L'injuſte diſtribution de la propriété a été maintenue par les loix mêmes & par les ſupplices. Les coupables ont eu la tentation qui naiſſoit de leur ſituation : leurs beſoins n'ont point changé. Ils auroient été fideles obſervateurs des loix, ſi les loix les euſſent protégé en quelque choſe. Mais leurs mains étant vides, la loi les repouſſoit. La faim d'un côté, de l'autre, des peines atroces les tenoient en ſuſpens. Jugez de l'impérieuſe & cruelle néceſſité, puiſqu'ils ont haſardé leurs vies. Je ne parle point ici de ces crimes atroces & réfléchis qu'enfantent la vengeance & la trahiſon, mais de ces crimes hardis qui exigent le partage des biens. C'eſt la ſociété qui a commencé le mal, parce qu'elle n'a pas aſſez travaillé ſur la ſubſiſtance commune, que tous ont droit d'attendre, & le malheureux qui monte ſur l'échaffaud, me paroît toujours accuſer un riche.

L'HÔTEL-DIEU.

J'IRAI *à l'hôpital*, s'écrie le pauvre Parisien; *mon pere y eſt mort, j'y mourrai auſſi*; & le voilà moitié conſolé. Quelle abnégation! quelle profonde inſenſibilité!

Cruelle charité que celle de nos hôpitaux! Fatal ſecours, appas trompeur & funeſte! Mort cent fois plus triſte & plus affreuſe que celle que l'indigent recevroit ſous ſes toits, abandonné à lui-même & à la Nature. La maiſon de Dieu! & on oſe l'appeller ainſi. Le mépris de l'humanité ſemble ajouter aux maux qu'on y ſouffre. Le médecin, le chirurgien ſont payés, d'accord: les remedes ne coûtent rien, je le ſais: mais on couchera le malade à côté d'un moribond & d'un cadavre; on lui mettra le ſpectacle de la mort ſous les yeux, lorſque les angoiſſes de la terreur pénétreront déjà ſon ame épouvantée: .... la maiſon de Dieu! on le plongera dans un air rempli de miaſmes putrides; on le ſoumettra à un deſpotiſme qui n'écoutera ni le cri de ſa douleur, ni ſes repréſentations, ni ſes plaintes; on ne lui donnera perſonne pour le conſoler, pour l'affermir; on ſera indifférent à l'enle-

ver comme mort ou comme convaleſcent ; la pitié même ſera aveugle & meurtriere ; car elle n'aura plus ce qui la caractériſe, la compaſſion profonde, l'attention ſecourable, les larmes de la ſenſibilité : .... la maiſon de Dieu ! Tout eſt dur & farouche dans ces lieux où tout ſouffre. Les maladies les plus contraires ſeront ſous la même couverture, & une ſimple indiſpoſition ſe convertira en un mal cruel.

Qui ne fuiroit ces hoſpices ſanglans & dénaturés ? Qui oſera mettre le pied dans cette maiſon, où le lit de la miſéricorde eſt cent fois plus affreux que le grabat nud de l'indigent ; & tandis que ces horreurs révoltantes affligent les regards de l'étranger, & oppreſſent les cœurs irrités, on apprend avec une ſurpriſe mêlée d'effroi & d'indignation, que les hommes auxquels cette adminiſtration importante eſt confiée, n'ont rien fait encore pour éviter du moins la honte des reproches ; que le grand ſcandale ſubſiſte ; que, tandis que tous les biens du clergé appartiennent de droit aux pauvres, diſent les ſaints canons, le clergé n'a point ſecouru puiſſamment l'humanité ſouffrante, que ſon zele a paru tiede ſur le devoir le plus ſacré que ſes obligations lui impoſoient.

Que ſeroit-ce, ſi le vol ſacrilege des biens deſtinés au ſoulagement des miſéra-

bles, ſi ces richeſſes détournées faiſoient ſortir la cruauté des établiſſemens mêmes fondés par la bienfaiſance ? Eſt-il ſous le ciel un crime qu mérităt plus l'exécration de tous les hommes ? Et cependant la voix publique accuſe hautement ces régiſſeurs, dont le nom ne devroit être cité qu'avec attendriſſement & reſpect.

L'hôtel-Dieu a été fondé en 660 par Saint-Landry & le Comte Archambaud, pour y recevoir les malades de l'un & de l'autre ſexe, ſans exception de perſonnes. Le Juif, le Turc, le Proteſtant, l'Idolâtre, le Chrétien y entrent également. Il y a douze cents lits, & le nombre des malades ſe monte à cinq ou ſix mille. Comptez pour l'hôpital général dix à douze mille perſonnes, pour Bicêtre quatre à cinq mille; vous aurez le dénombrement des infortunés qui ne ſavent où poſer leur tête. Car dans nos gouvernemens modernes, on reçoit l'exiſtence ſans obtenir le point où doit repoſer cette même exiſtence.

Il eſt preſque impoſſible de ſavoir quels ſont les revenus de l'hôtel-Dieu. Ils ſont immenſes; & ce qui le feroit croire, c'eſt l'attention que l'on a d'en dérober la connoiſſance au public. Les abus paroîtroient beaucoup plus révoltans à côté de cette opulence. Rapprochez la *maiſon de charité* de Lyon & l'*hôpital de Verſailles* de l'hôtel-

Dieu de Paris ; d'un côté, vous apperce-vrez un ordre admirable, une régie digne d'éloges & qui attendrit le contemplateur ; de l'autre, vous verrez tous les vices qui affligent l'ame, qui la soulevent & qui ne lui permettent pas de passer sur cet objet sans exhaler sa profonde indignation.

On espéroit que le dernier incendie tourneroit à l'avantage des malades ; qu'on bâtiroit sur un nouvel emplacement un édifice plus spacieux, plus sain ; mais on a laissé subsister tous les anciens abus.

L'hôtel-Dieu de Paris a tout ce qu'il faut pour être pestilentiel, à cause de son atmosphere humide & peu aérée ; les plaies s'y gangrenent plus facilement, & le scorbut & la gale n'y font pas moins de ravages, pour peu que les malades y séjournent.

Les maladies les plus simples dans leur principe, acquiérent des complications graves par une suite inévitable de la contagion de l'air ; c'est par la même raison que les plaies simples à la tête & aux jambes sont mortelles dans cet hôpital.

Rien ne confirme mieux ce que j'avance, que le dénombrement des misérables qui périssent tous les ans à l'hôtel-Dieu de Paris & à Bicêtre : il meurt le cinquieme des malades ; calcul effrayant, & qu'on envisage avec la plus parfaite indifférence.

Il eſt prouvé par l'expérience & par les obſervations des Phyſiciens, qu'un hôpital qui contient plus de cent lits, eſt une vraie peſte ; on peut ajouter que toutes les fois que l'on traitera deux malades dans la même chambre, on les expoſera évidemment à ſe nuire beaucoup, & que par conſéquent l'on agira contre les lois de l'humanité.

Puiſſe-t-il ſe rencontrer des hommes aſſez courageux pour remédier à ce qui dégrade aux yeux de l'étranger, cette partie de l'adminiſtration publique ! Puiſſent-ils braver les adverſaires qui frémiſſent du moindre changement : puiſſe enfin le génie du bien l'emporter ſur le génie du mal, toujours fort, toujours opiniâtre, & faiſant la plus vigoureuſe défenſe contre tous les plans généreux qui intéreſſent l'humanité !

On croit pouvoir aſſurer ici que le revenu de l'hôtel-Dieu eſt tel, qu'il ſuffiroit pour nourrir preſque la dixieme partie de la capitale ; & le patrimoine ſacré des pauvres ſe trouve livré aux vices d'une adminiſtration inſuffiſante, puiſqu'elle ſe trompe depuis ſi long-temps, & dans le choix des moyens & dans l'exécution.

CLAMART.

CLAMART.

LES corps que l'Hôtel-Dieu vomit journellement, ſont portés à Clamart : c'eſt un vaſte cimetiere, dont le gouffre eſt toujours ouvert. Ces corps n'ont point de biere; ils ſont couſus dans une ſerpiliere. On ſe dépêche de les enlever de leur lit; & plus d'un malade, réputé mort, s'eſt réveillé ſous la main hâtive qui l'enfermoit dans ce groſſier linceul; d'autres ont crié qu'ils étoient vivans, dans le chariot même qui les conduiſoit à la ſépulture.

Ce chariot eſt traîné par douze hommes; un Prêtre ſale & crotté, une cloche, une croix, voilà tout l'appareil qui attend le pauvre; mais alors tout eſt égal.

Ce chariot lugubre part tous les jours de l'Hôtel-Dieu à quatre heures du matin; il roule dans le ſilence de la nuit. La cloche qui le précede, éveille à ſon paſſage ceux qui dorment : il faut ſe trouver ſur la route pour bien ſentir tout ce qu'inſpire le bruit de ce chariot, & toute l'impreſſion qu'il répand dans l'ame.

On l'a vu dans certains temps de mortalité, paſſer juſqu'à quatre fois en vingt-quatre heures : il peut contenir juſqu'à cin-

quante corps. On met les enfans entre les jambes des adultes. On verſe ces cadavres dans une foſſe large & profonde ; on y jette enſuite de la chaux vive ; & ce creuſet qui ne ſe ferme point, dit à l'œil épouvanté, qu'il dévoreroit ſans peine tous les habitans que renferme Paris.

L'arrêt du Parlement, du 7 Juin 1765, qui ſupprime tous les cimetieres dans l'enclos de la Ville de Paris, eſt demeuré ſans effet.

La populace ne manque pas le jour de la fête des Morts, d'aller viſiter ce vaſte cimetiere, où elle preſſent devoir ſe rendre bientôt à la ſuite de ſes peres. Elle prie & s'agenouille, puis ſe releve pour aller boire. Il n'y a là ni piramides, ni tombeaux, ni inſcriptions, ni mauſolées : la place eſt nue. Cette terre graſſe de funérailles, eſt le champ où les jeunes Chirurgiens vont la nuit, franchiſſant les murs, enlever des cadavres, pour les ſoumettre à leur ſcalpel inexpérimenté ; ainſi, après le trépas du pauvre, on lui vole encore ſon corps ; & l'empire étrange que l'on exerce ſur lui, ne ceſſe enfin que quand il a perdu les derniers traits de la reſſemblance humaine.

LES ENFANS TROUVÉS.

L'HÔPITAL des enfans trouvés eſt un autre gouffre, qui ne rend pas la dixieme partie de l'eſpece humaine qu'on lui confie. Dans la Province de Normandie, on a calculé, d'après l'expérience de dix ans, qu'il mouroit cent quatre enfans ſur cent huit : voyez la gazette des Deux-Ponts, du neuf Avril 1771 ; le réſultat s'eſt trouvé à-peu-près pareil dans pluſieurs Provinces du Royaume.

Sept à huit mille enfans légitimes ou illégitimes arrivent tous les ans à l'Hôpital de Paris, & leur nombre augmente chaque année. Il y a donc ſept mille peres malheureux, qui renoncent au ſentiment le plus cher au cœur de l'homme. Ce cruel abandon que combat la nature, annonce une foule de néceſſiteux ; & ce fut de tout temps l'indigence qui cauſa la plupart des déſordres trop généralement attribués à l'ignorance & à la barbarie des hommes.

Dans les pays où le peuple jouit d'une certaine aiſance, les citoyens même des dernieres claſſes ſont fideles à la loi de la nature ; la miſere ne fit & ne fera jamais que de mauvais citoyens.

A ne considérer que les causes ordinaires qui précipitent les enfans dans ce malheureux gouffre, mille raisons pressantes excusent une grande partie de ceux qui ont eu le malheur de se trouver réduits à cette cruelle nécessité. Les calamités nationales ont épuisé peu-à-peu les forces & les ressources du corps politique ; mais il est une foule d'autres causes secondes, qu'il sera très-aisé de démêler, pour peu qu'on veuille réfléchir à la constitution politique de la capitale.

La difficulté de vivre s'y fait sentir de plus en plus. Quelque envie qu'aient tous les individus de se procurer de quoi subsister honnêtement, il ne leur est pas également possible d'y parvenir. Et comment songer à la subsistance des enfans, quand celle qui accouche est elle-même dans la misere, & ne voit de son lit que des murailles dépouillées ?

Le quart de Paris ne sait pas bien sûrement la veille, si ses travaux lui fourniront de quoi subsister le lendemain. Faut-il être étonné qu'on se porte au mal moral, quand on ne connoît que le mal physique ?

En tout temps, à toutes les heures du jour & de la nuit, sans question & sans formalités, on reçoit tous les enfans nouveaux-nés qu'on présente à cet Hôpital.

Ce ſage établiſſement a prévenu & empêché mille crimes ſecrets : l'infanticide eſt auſſi rare qu'il étoit commun autrefois ; ce qui prouve que la légiſlation change totalement les mœurs d'un peuple.

Une fille qui a une foibleſſe, la dérobe à tous les regards ; elle n'en porte point la peine. Je crois qu'on a mis le libertinage un peu plus à ſon aiſe ; d'accord : mais, outre qu'il eſt des inconvéniens inſéparables de toute grande ſociété, & qu'il ſeroit inutile de vouloir anéantir, on a paré à une multitude de malheurs, de ſcandales & de forfaits.

On avoit propoſé de faire de tous ces enfans trouvés autant de ſoldats. Projet barbare ! Parce qu'on a nourri un enfant, a-t-on le droit de le dévouer à la guerre ? Ce ſeroit une charité bien inhumaine, que celle qui l'éleveroit pour lui redemander ſon ſang, & lui ôter la liberté malgré lui. Nul ne doit naître ſoldat, que tous les citoyens ne le ſoient indiſtinctement.

La tendreſſe maternelle s'éteignoit devant le fatal point d'honneur, lorſque le généreux Saint Vincent de Paule (qui mériteroit un éloge de la main du panégyriſte de Deſcartes & de Marc-Aurele) offrit un aſile à ces innocentes victimes, qui doivent le jour à la foibleſſe, à la ſéduction ou au libertinage.

J'ai dit que le nombre des enfans trouvés montoit à sept mille par année ; mais il faut observer qu'un grand nombre de ces enfans viennent de la Province. Là, quand une fille devient mere, elle fait partir secrétement l'enfant qu'elle craint de conserver, & que dans toute autre circonstance elle eût idolâtré.

Ce malheureux enfant, qui perdroit celle qui lui a donné le jour, exilé par le préjugé, au moment de sa naissance, est recueilli de lieue en lieue, par des mains mercénaires. Hélas ! c'est peut-être un *Corneille*, un *Fontenelle*, un le *Sueur* qui, dans ce transport, va succomber à l'intempérie des saisons, aux fatigues du voyage ; l'oserai-je dire, au défaut de la nourriture ; & ce qu'il y a d'incroyable, c'est que ce même enfant, venu de Normandie ou de Picardie, à travers mille dangers, y retournera le soir même de son arrivée à Paris ; parce que le sort lui aura donné à la *crêche* une nourrice Normande ou Picarde.

C'est un homme qui apporte sur son dos les enfans nouveaux-nés, dans une boîte matelassée, qui peut en contenir trois. Ils sont debout dans leur maillot, respirant l'air par en haut. L'homme ne s'arrête que pour prendre ses repas & leur faire sucer un peu de lait. Quand il ouvre sa boîte, il

en trouve ſouvent un de mort ; il acheve le voyage avec les deux autres, impatient de ſe débarraſſer du dépôt. Quand il l'a dépoſé à l'Hôpital, il repart ſur le champ pour recommencer le même emploi, qui eſt ſon *gagne-pain.*

Preſque tous les enfans qu'on tranſporte de Lorraine par Vitry, périſſent dans cette ville. Metz a vu dans une ſeule année, neuf cents enfans expoſés. Quelle matiere à réflexion !

Il ſeroit temps de chercher un remede à ce mal. Ou il faudroit ceſſer de méſeſtimer la fille honnête & courageuſe, qui nourriroit de ſon lait ſon enfant, & racheteroit ainſi ſa faute par tous les ſoins maternels ; ou il faudroit épargner à ces enfans ce tranſport pénible, qui en moiſſonne le tiers, tandis qu'un autre tiers périt avant l'âge de cinq ans.

En Pruſſe toutes les filles nourriſſent leurs enfans, & publiquement. Il ſeroit puni, celui qui les offenſeroit de paroles, dans cette auguſte fonction de la Nature. On s'accoutume à ne voir plus en elles que des meres ; voilà ce qu'a fait un Roi philoſophe ; voilà comme il a donné des idées ſaines à ſa nation.

On avoit propoſé de ſubſtituer au lait de femme, celui de chevre & de vache : le Nord ſe trouve très-bien de ce ſiſtême.

Pourquoi ne profiterions-nous pas de l'idée que nous avons donnée aux nations étrangeres ? Elles savent mettre en pratique ce que nous imaginons infructueusement.

LOTERIE ROYALE DE FRANCE.

AUTRE source de grands maux, & nouvellement ouverte. C'est un fléau qui ne se renouvelle pas moins deux fois par mois. Cette loterie fatale dans tous les sens possibles, est une véritable contagion, qui nous est arrivée d'Italie. Elle fut condamnée d'abord à Rome, sous peine de bannissement : pourquoi faut-il qu'elle se soit répandue dans presque toutes les grandes villes de l'Europe ? Paris avoit assez de maux intestins à combattre sans celui-là.

Les Entrepreneurs savent très-bien que leur gain est immense & infaillible ; que le nombre des perdans doit surpasser de beaucoup ceux qui gagnent, que presque toutes les chances sont à leur avantage ; qu'il n'y a aucune proportion entre la mise & le lot ; & ils font jouer au pauvre peuple, deux fois par mois, le jeu le plus insensé & le plus dévorant. Le stupide vulgaire se flatte d'attraper un *quaterne* ou un *quine*.

Les suites funestes de cette cruelle lo-

terie ſont incalculables. L'illuſion fait porter au cent douze Bureaux, l'argent réſervé à des devoirs eſſentiels. Les domeſtiques, incités par un appas dangereux, trompent & volent leurs maîtres. Les parens aveuglés par leur tendreſſe, croient doubler leur fortune, & la perdent entiérement. Les Commis, les Caiſſiers haſardent leur dépôt, & ſe donnent enſuite la mort par déſeſpoir. Pluſieurs maiſons ſont tombées par ce jeu ruineux. Une certaine ivreſſe s'empare de tous les infortunés, & ils perdent le dernier ſoutien de leur vie défaillante. On eſt pleinement inſtruit de toutes ces ſcenes tragiques, déſaſtreuſes & preſque journalieres ; & malgré toute l'évidence du danger, & toute la force du ſentiment, qui fait voir cette loterie comme vexatoire, on en laiſſe ſubſiſter les funeſtes opérations, tant on a ſoif d'argent ; tant on fait peu de cas des mœurs & de la tranquillité des familles !

Ces conquêtes odieuſes de l'état ſur les citoyens & des citoyens ſur leurs freres, ſont-elles dignes de la mere-patrie ; & la ſociété devroit-elle immoler ainſi ſes enfans, leur tendre des pieges, & appeler d'inévitables déſordres, en agitant périodiquement toutes ces roues de fortune ?

On parle de décorer la ville, de bâtir

des édifices ; *l'aiſance & les mœurs en ſont le plus bel ornement*, diſoit Zénon. La divinité ne manque ni de temples, ni d'autels ; mais ce qui doit ſur-tout réjouir ſes regards, c'eſt la ſubſiſtance aiſée & journaliere d'un peuple heureux & content. La prudence en politique eſt l'œil des autres vertus.

Extrait, *ambe*, *terne*, *quaterne*, *quine*, mots ci-devant inconnus au peuple, quels déſaſtres ne lui avez-vous pas déjà cauſés ! Quel argent ne lui avez-vous pas enlevé furtivement ! Hélas ! il ignore que cette loterie eſt toute à l'avantage des Banquiers, & il paſſe ſa vie *à combiner des numéros*. La crainte & l'eſpérance le rendent ſuperſtitieux & hébété, & ne ſachant pas même *calculer*, il reſte dans la plus groſſiere illuſion. Son ignorance à cet égard devroit être ſa ſauve-garde.

Le Roi de Pruſſe, ſage légiſlateur, a banni les loteries de Berlin & de ſes Etats : ce grand exemple donné par une tête forte & habile à gouverner, dit plus que tous les raiſonnemens ; & ſa longue expérience dépoſe contre ces jeux, qui deſſechent les forces vitales d'un empire, en ôtant au peuple une partie de ſa ſubſiſtance.

LE CHAPITRE ÉQUIVOQUE.

COMMENT préſerver Paris de la faim qui menace perpétuellement les deux tiers de ſes habitans inſenſiblement ruinés par les ſéductions les plus perfides & les plus multipliées ? parlons à une ville dépravée, & dans une ville corrompue. Depuis que la ſociété a admis & conſacré par ſes loix mêmes, une prodigieuſe inégalité de fortunes, le grand forfait a été commis, & depuis chacun a, & a dû avoir ſa maniere d'exiſter. C'eſt un combat perpétuel, où tout fait effort ſur la maſſe des richeſſes, pour en détacher quelque partie. Il ne s'agit plus ici de loix Platoniques ; il faut conſidérer aujourd'hui le renverſement de la ſociété naturelle, les effets monſtrueux du luxe, & la dépravation générale qu'il a entraînée. L'Etat eſt un corps malade, gangrené ; il ne s'agit pas de lui impoſer les devoirs d'un corps ſain & vigoureux, mais de le traiter conformément à ſes plaies preſqu'incurables.

Le luxe ſeul peut guérir les plaies du luxe : c'eſt un poiſon devenu néceſſaire à l'enſemble. La premiere loi eſt de vivre. Le ſpectacle le plus hideux eſt le viſage

de la misere oisive, & qui attend la mort, les bras croisés, en poussant quelques gémissemens inarticulés: & comme la Capitale est un amas confus & incohérent d'hommes, qui n'ont ni terres à cultiver, ni manufactures à diriger, ni charges à remplir; qui sont écrasés du fardeau journalier de l'indigence, & qui ne peuvent vivre que d'une industrie prompte & particuliere, il faut, puisque le mal est fait, & qu'on a toléré tant de sortes d'abus, il faut donner des moyens de subsistance à cette foule d'hommes qui pourroient faire pis.

L'Etat autorise publiquement une loterie, qui n'est qu'un jeu de hasard, toujours favorable au Banquier, & dont le gain est pour lui seul. Et pourquoi interdire les mêmes jeux aux particuliers, tandisqu'on les ruine d'une maniere toujours infructueuse pour chacun d'eux? C'est l'Etat qui joue, mais qui joue à coup sûr. Qu'il restitue donc aux particuliers les avantages & les bénéfices: il vaut mieux qu'un homme soit joueur, que d'être un usurier, un escroc, un voleur. Dès que l'oisiveté regne dans une grande ville, le seul moyen de parer à sa destruction inévitable, est de faire enforte que les moyens de subsistance ne soient refusés à personne; car la loi voulant être raisonnable, deviendroit aveugle & inhumaine.

Le jeu eſt un commerce momentané, rapide, ſuſceptible d'un nombre infini de chances, propres à diviſer merveilleuſement les trop groſſes fortunes. Il forme une circulation d'argent, & cette circulation abreuve, vivifie, & de plus, favoriſe les conſommations. Ceux qui ne jouent pas, ſe reſſentent du bénéfice de ceux qui gagnent. Dans l'ivreſſe du gain, l'argent coule, échappe, & ſe répand ſur tous les pas de l'heureux joueur. L'avarice devient généreuſe, & tous les fronts ſont déployés par le mouvement actif de l'eſpérance & de la joie.

Une circulation très-rapide eſt imprimée à l'argent; tous les marchands s'en reſſentent, & de proche en proche, tous les plus petits canaux du corps politique reçoivent des germes de fécondité.

J'aimerai toujours mieux voir dans Paris des maiſons de jeu, que des maiſons de proſtitution. Les premieres peuvent cauſer quelque bien, les ſecondes ne peuvent qu'être funeſtes en tout ſens. Le ſyſtême de Laws fut un jeu public. Jamais on ne vit tant d'activité en France; le mouvement du commerce étoit rapide, les affaires étoient multipliées & tous les états jouiſſoient. Ce jeu moins déſordonné, moins violent, contenu dans les limites qui appartiennent à chaque objet eût été très-utile.

Ne nous abuſons donc pas aujourd'hui, & voyons les choſes telles qu'elles ſont. Depuis que l'or eſt l'eſprit vital des Empires, & que les Rois eux-mêmes ne regnent que par l'or, on ne compte plus que ſes heureux poſſeſſeurs. Dans les rangs les plus élevés, tout comme ailleurs, on ſe baiſſe pour ramaſſer l'or, & ſans lui, tout eſt vaine décoration.

Les dignités ſtériles ne ſont plus des dignités. La ſcience du Blaſon eſt reléguée dans les dictionnaires, & nous demandons, comme l'Anglois, non plus, *quel homme eſt-ce*? mais, *combien a-t-il*? L'égalité des individus, qui le croiroit! ſemble devoir renaître des fermentations mêmes du luxe: en attendant qu'il nous tue, il nous ſuſpend égaux ſur les bords de l'abîme. Plus de maîtres dans nos cités, que ceux qu'on ſe donne, plus d'eſclaves que ceux qui n'ont point d'or: qui a de l'or, peut regarder tout homme en face; qui a payé l'impôt au Souverain eſt abſolument quitte envers lui.

On ſe l'arrache, on ſe le partage cet or ſi néceſſaire; & dans ce combat, le vainqueur d'aujourd'hui ſera demain vaincu. Qui ne ſent que dans un tel choc politique, & ſujet à tant de balancements, les différentes places que chacun occupe, n'admettent point de différences légitimes

aux yeux de la raiſon ; qu'il n'y a d'autre diſtinction réelle & permanente, que l'or ; qu'il faut donc le lancer en tout ſens, afin qu'il paſſe de main en main, & que chacun ait le droit d'en obtenir des parcelles? Ne ſent-on pas que conſacrer d'un côté les monſtrueux héritages, & empêcher de l'autre que tel homme n'hérite d'un autre à une table de jeu, c'eſt la contradiction la plus abſurde, la plus dangereuſe, même au gouvernement actuel, qui s'étant fait banquier, a diſtrait ſciemment le bien qui pouvoit réſulter de ce jeu effroyable, où tous les déſavantages ſont néceſſairement pour ceux qui *pontent*.

Si ce remede paroît oppoſé à des réflexions plus ſages, je ne l'indique que comme un remede momentané, & qui donne le temps au Légiſlateur de recourir à des moyens plus conformes à la vertu. C'eſt Colbert qui a commencé le mal, & je ſuis pleinement juſtifié par ſes inſtitutions & celles de ſes imitateurs. Colbert à la tête du commerce & des manufactures, leur a ſacrifié l'agriculture. Il a porté dans le ſein des villes cette foule d'hommes qui fertiliſoient les campagnes ; il a créé la claſſe innombrable des rentiers. On avoit des ouvrages d'un travail précieux, & l'on manquoit de pain. On lit, avec étonnement, que durant les troubles de Fran-

ce, qui précéderent le regne de Henri IV; le Royaume produiſoit des ſubſiſtances deux fois au-delà de la conſommation des habitans, & que pendant les opérations brillantes de Louis XIV, au milieu des miracles de la peinture & de la ſculpture, la Nation ſouffroit de la diſette; diſette qui depuis s'eſt fréquemment renouvellée: ce qui prouve un vice dans le miniſtere de ce Colbert ſi vanté, qui a procuré à Louis XIV de nouveaux moyens de prodigalité, qui a fondu le peuple dans le ſervice de la Cour, qui a augmenté la puiſſance royale au-delà de ſes bornes naturelles.

Et ce qu'il faut remarquer, c'eſt que, malgré Colbert, le manufacturier & le marchand n'ont jamais pu jouir d'un degré d'eſtime égal à leurs travaux. Pourquoi celui qui achete ſe croiroit-il au-deſſus de celui qui vend? Les beſoins ne ſont-ils pas réciproques; & de quelle choſe dans le monde l'argent n'eſt-il pas le ſigne? On ſoudoie le trône, on paie les autels. Le Monarque & le Pontife ont des revenus qu'ils touchent de leurs mains en monnoie. Les récompenſes les plus illuſtres ont dans tous les Etats modernes, l'argent pour baſe. Je vois les grands Seigneurs auſſi âpres à l'obtenir, que ceux qui en ſont totalement privés. Tous les grands Co-

médiens de ce monde, depuis ceux qui jouent sur les trétaux, jusqu'à ceux qui représentent dans les Cours, sont payés, & d'avance : conformité assez remarquable. Le commerce, dit-on, est fondé sur le gain, voilà ce qui l'avilit. Mais tout respire le gain. Celui qui se trouve au lever du Roi, fait une espece de trafic de son temps, de ses courses, de ses assiduités, de ses courbettes. Il ne voyage cependant que de Paris à Versailles. Le Négociant visite tous les ports de l'Europe ; il est utile à tous les hommes. Tel a rapporté de ses voyages une multitude de connoissances ; & tel Gentilhomme qui ne veut vendre que son sang, marchande des années entieres un régiment qui lui échappe ; & le voilà pauvre, lui & ses descendans, pour deux cents années.

Ai-je plaisanté, ai-je raisonné ? c'est ce que je vous laisse à deviner, Lecteur.

MES REGRETS,

ET BIEN SUPERFLUS!

En voyant tout ce qui déshonore à ce point, un peuple riche & policé, quel Ecrivain n'a point regretté de ne pas trou-

ver dans cette ville une *tribune aux harangues*, où l'on parleroit au public assemblé. On y tonneroit contre de cruels abus, qui ne cessent en tout pays, que quand on les a dénoncés à l'animadversion publique. Les plus beaux morceaux d'éloquence qui nous restent de l'antiquité, sont émanés de la tribune ; & aujourd'hui que les lumieres politiques deviennent plus saines, on y proposeroit ce qui pourroit être utile au public.

Qui oseroit y monter sans se sentir échauffé des nobles flammes du patriotisme ? Aujourd'hui, dans les gouvernemens les plus libres, les peuples ne connoissent les débats des administrateurs & les vices de l'administration, que par les papiers publics ; moyen toujours précieux, mais bien inférieur à la parole, qui tonne au milieu d'une immense assemblée.

SOUHAIT.

CETTE population qui s'accroît, s'accroîtra encore, car depuis que les routes sont ouvertes, tout vient, tout fond des provinces sur la Capitale ; des colonies de jeunes gens y accourent, abandonnent les toits paternels, soit pour y faire fortune,

ſoit pour y vivre avec plus de liberté ; & de là, ce nombre infini de gens cherche de l'emploi & de l'occupation. La maſſe d'argent s'y précipite, & d'autant plus qu'il ne reflue pas vers les provinces, & que les provinces y verſent inceſſamment le leur. Mais cette maſſe ſe concentre en peu de mains.

Ces conſidérations ont fait déſirer à pluſieurs que Paris devînt Port, comme il l'a été autrefois, à ce qu'il ſemble. Il eſt ſur que le commerce maritime conviendroit très-bien à la Capitale d'un Royaume auſſi peuplé que la France, ſur-tout, ſi l'on conſidere que preſque tout l'argent eſt dans Paris. Ce commerce ne nuiroit en rien aux autres villes du Royaume ; parce que les relations nouvelles, ouvertes avec l'Amérique, pourroient occuper le double & le triple des vaiſſeaux qui courent les mers : parce que le propre du commerce eſt de vivifier toutes les parties qu'il arroſe, parce qu'avec le temps & quelques efforts, l'on peut enlever à l'Angleterre & à la Hollande une partie de cet empire, preſque excluſif, qu'elles s'attribuent.

Quelle incroyable activité, & quel ſurcroît d'induſtrie naîtroient de ce nouveau point de vue ! Ils agrandiroient & ennobliroient les ſpéculations de nos Financiers, transformés en agioteurs, faute de plus

grands moyens. Ils fourniroient une multitude de reſſources à tant d'hommes qui languiſſent avec du courage & du talent.

Le projet de faire aborder les vaiſſeaux marchands au pied du ſuperbe Palais des Thuileries, n'eſt pas jugé impraticable. On prétend même que pour vaincre toutes les difficultés, la dépenſe totale n'excéderoit pas quarante-ſix millions. J'ai vu un plan qui me ſemble devoir être vainqueur de tous les obſtacles, & qui rendroit la riviere navigable en tout temps.

Eh ! quoi ; eſt-ce au peuple qui a joint la Méditerranée à l'Océan ; eſt-ce au pays qui a enfanté Riquet & Laurent, à redouter une entrepriſe beaucoup plus facile ? Et quand il fallut ordonner aux eaux du canal de Languedoc de paſſer ſur un pont, & de traverſer une riviere, de couler à travers une montagne, percée à ſa crête, de monter, de deſcendre une montagne ſans s'égarer ; c'étoient d'autres travaux, d'autres difficultés à dompter ; difficultés regardées comme inſurmontables. On en vint à bout néanmoins, ſur plus de quarante lieues d'étendue ; & la ſcience des machines n'étoit point alors perfectionnée au point où elle l'eſt aujourd'hui.

Quelle entrepriſe plus utile & plus néceſſaire ! On a dépenſé bien davantage pour des boſquets peuplés de marbres

ſtériles, & qui n'atteſtent que l'orgueil des Rois & non leur magnificence. Mes vœux hâtent le moment où cette ville aura un débouché pour ſes nombreux enfans, obligés le plus ſouvent de s'expatrier, ou de ramper dans des occupations qui dégradent l'ame. Je lui vois alors un gage de ſubſiſtance aſſurée, un gage de félicité; & je ne tremblerai plus ſur ſes futurs deſtins; elle aura un rang égal aux capitales du monde. Mais je ne la conſidérerai vraiment comme floriſſante, que quand elle ſe ſera fait jour au ſein des mers, pour appeler en ligne directe l'abondance dans ſes murs: ſans ce moyen, le revers le plus inattendu peut tout-à-coup la deſſécher, la flétrir, & donner la mort à ſes citoyens.

PARIS-PORT.

TANDIS qu'on a dépenſé trois ou quatre millions pour des guerres folles, inutiles, inconſéquentes, comment n'a-t-on pas réaliſé le projet de faire venir les vaiſſeaux à Paris? rendre *Paris-port*, comme il l'a été autrefois; rétablir l'ancien commerce maritime de cette grande ville; y faire aborder les vaiſſeaux, qui viendroient y mouil-

ler des quatre parties du monde ; ne seroit-ce pas donner tout-à-coup au commerce de la France, la plus vigoureuse de toutes les impulsions ? L'opulence de la Capitale, sa population, l'activité de ses habitans, tout garantiroit les fonds, les matelots & le succès.

Le projet est praticable ; il ne faudroit que creuser le lit de la riviere, pour qu'elle fût navigable ; & les frais devroient-ils être épargnés pour cette magnifique & importante opération ?

Alors peut-être, sans la Marine-Royale (cette coûteuse & inutile décoration,) les armateurs sortiroient en foule, & se rendroient redoutables, parce qu'ils marcheroient avec toutes les forces réunies d'une ville peuplée, industrieuse & riche. Le sort de la Capitale ne seroit plus incertain : des ressources promptes seroient assurées à tous les regnicoles. La France comporte par ses richesses territoriales, cinq à six villes maritimes du premier ordre, & nous en avons à peine trois.

Tout ce qui est dépensé à Paris, en luxe frivole, en jouissances futiles, prendroit naturellement son cours vers un commerce grand & généreux, qui éleveroit les ames & les esprits. L'agiotage disparoîtroit pour faire place au négoce : l'usure rougiroit quand elle appercevroit des moyens plus

grands, plus lucratifs & légitimes. Enfin, ſi les ſuccès ſont proportionnés à la maſſe de pouvoir qu'on met en action, de quels avantages ne pourroit-on pas ſe flatter!

La tête d'un pareil Royaume figureroit avec plus de ſplendeur, environnée de mille vaiſſeaux; & l'abondance qui ne vient à elle, qu'en épuiſant les environs, & fatiguant les hommes, les chevaux & les routes, viendroit flotter ſans peine & ſans efforts au pied de ſes magnifiques remparts. L'induſtrie aiguillonnée en tout ſens, ne ſeroit plus timide ni obſcure; elle s'agrandiroit avec le projet, & la réaction de tous les eſprits opéreroit quelque choſe de grand, c'eſt-à-dire de relatif à la puiſſance réelle du Royaume.

Cette nouvelle conquête vaudroit bien celle de quelques îles éloignées, ſur la poſſeſſion deſquelles s'égare la routine de la politique moderne.

Si l'on remonte dans l'hiſtoire, l'on verra que des peuples de la Suede, du Danemarck & de la Norvege, au nombre de quarante mille hommes, ayant à leur tête *Sigefroi*, vinrent en l'année 885, faire le ſiege de Paris avec ſept cents voiles, ſans compter les barques, en ſorte qu'au rapport d'*Abbon*, Religieux de l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, com-

temporain & témoin oculaire, qui a écrit l'hiſtoire de cette guerre en deux volumes en vers latins) la riviere étoit couverte de leurs bâtimens l'eſpace de deux lieues. Il ajoute qu'ils étoient déjà venus deux fois dans le même ſiecle.

Jules-Céſar rapporte, dans le troiſieme livre de ſes commentaires, que lors de la conquête des Gaules, il fit faire pendant un hiver ſix cents vaiſſeaux des bois qui étoient aux environs de Paris; qu'au printemps, il fit monter ſur ces vaiſſeaux ſon armée, avec armes, bagages, chevaux & proviſions, & qu'il deſcendit la Seine, paſſa à Dieppe, & de-là en Angleterre, dont il fit la conquête.

N'avons-nous pas vu, il y a quelques années, le premier Août 1766, le Capitaine Berthelot arriver au Pont-Royal, vis-à-vis des Thuileries, ſur ſon vaiſſeau de cent ſoixante tonneaux, de cinquante-cinq pieds de quille, & dont le grand mât avoit quatre-vingt pieds de hauteur? Lorſqu'il partit le 22 du même mois, chargé de marchandiſes, l'eau de la Seine étoit à-peu-près à la même hauteur, c'eſt-à-dire, à vingt-cinq pieds. Ce vaiſſeau eſt arrivé de Rouen à Paris, en ſept jours; de Rouen à Poiſſi, en quatre jours, & une autrefois du Havre à Paris, en dix jours.

L'Académie

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, annonça dans sa séance publique, tenue le premier Août 1759, qu'elle propoſoit pour ſujet du prix de l'année ſuivante, cette queſtion : *la Seine n'a-t-elle pas été autrefois navigable pour des vaiſſeaux plus conſidérables que ceux qu'elle porte; & n'y auroit-il pas des moyens de lui rendre ou de lui procurer cet avantage?* En 1760 le prix fut remis, l'Académie n'ayant pas été ſatisfaite des mémoires qui lui furent envoyés. En 1761 les nouveaux ne lui ayant pas paru meilleurs, elle ſe décida à changer la matiere du prix.

Le projet n'a jamais été jugé impraticable par les Ingénieurs, & le devis eſtimatif des ouvrages, ſigné par pluſieurs Architectes, a été mis ſous les yeux du Miniſtere.

On a de l'argent pour des guerres deſtructives & incertaines, pour les vieux rebus du radotage miniſtériel; on n'en a point pour féconder une ville immenſe, & ſoulager les provinces du tribut énorme & onéreux qu'elle en exige.

LES PRISONS.

RETOMBONS de ces ſublimes projets à ce qui exiſte. Abandonnons nos beaux rêves, pour contempler notre indigence & notre pauvreté réelles. Voyons notre extrême indifférence pour tout ce qui intéreſſe de ſi près l'humanité. Des images conſolantes ont erré autour de moi : les cachots, les chaînes, le bruit des clefs diſſipent le ſonge.

La loi arrête l'innocent comme le coupable, lorſqu'il s'agit de conſtater un délit ; mais la priſon étant déjà une peine très-grave, elle doit être adoucie autant qu'il eſt poſſible qu'elle le ſoit. Or, pour s'aſſurer de ma perſonne, il ne faut pas pour cela attaquer ma ſanté, me priver des regards du ſoleil & de l'air, me jeter dans une demeure infecte, me faire languir au milieu d'une troupe de brigands, dont la ſeule vue eſt un ſupplice.

Si le ſoupçon exige que je ſois totalement privé de ma liberté, que je ne ſois point à la merci de l'avarice d'un Géolier ; qu'en m'arrachant à mes foyers, on ne me confonde point avec ceux qu'on va conduire au gibet ; car je puis être innocent.

La loi ne me devra aucun dédommagement, quand elle aura reconnu mon innocence, d'accord, parce qu'elle aura agi au nom de l'intérêt général, auquel tout eſt & doit être ſubordonné; mais que je n'emporte pas une affreuſe maladie de ma captivité, tandis qu'il eſt ſi facile de m'épargner ces horreurs, en m'accordant un peu d'air au milieu de ma ſolitude!

Les priſons ſont reſſerrées, mal-ſaines, infectes: on les a juſtement comparées à de hauts & larges puits, aux parois deſquels ſeroient adoſſées des maſures étroites & hideuſes. Si le priſonnier veut y être ſéparé, il payera *ſoixante francs par mois*, un petit emplacement de *dix pieds quarrés*: tout s'y vend le double; & l'on diroit qu'il y a au *guichet* une taxe particuliere pour rendre la miſere des priſonniers encore plus profonde.

D'énormes chiens font la garde & même la police avec les Géoliers. Rien n'eſt plus frappant que l'analogie qui les caractériſe. Ces éleves ſont dreſſés à ſaiſir un priſonnier au collet, & à le mener au cachot; ils obéiſſent au moindre ſigne.

Une petite porte épaiſſe s'ouvre trente fois par quart-d'heure; il faut que tout ce qui ſert à l'entretien & à la nourriture, paſſe par-là; il n'y a point d'autre entrée.

Les cachots ſont les réceptacles de toutes les horreurs & de toutes les miſeres humaines : les vices les plus monſtrueux y ſont naturaliſés, & le criminel oiſif s'enfonce-là dans de nouveaux crimes.

On nomme *pailleux* les miſérables qui reſpirent encore dans ces ſouterrains. L'humanité eſt réellement effrayante & hideuſe ſous ce déplorable point de vue : tirons le rideau.

Il y a à la porte de la priſon un *cercueil banal* pour les priſonniers & *pailleux*, qui décedent ; ils n'obtiennent point de biere de la charité publique ; on ne leur accorde qu'un linceul. Ce cercueil très-épais & très-ſolide reçoit chaque jour tous les morts, & indiſtinctement ; quelquefois il en contient deux, quand les trépaſſés ſont des adoleſcens. Le cercueil banal de la priſon du Châtelet ſert depuis plus de quatre-vingts ans. Les *pailleux* l'appellent *la croute de pâté*. O ſauvages errans dans les forêts de l'Amérique ſeptentrionale ! vous mangez vos ennemis ; vous faites un trophée ſanglant de leur chevelure : mais vous n'avez jamais du moins offert à la main tremblante de l'hiſtorien, les tableaux que j'aurois ici à tracer : ...., non, laiſſons les monſtrueuſes turpitudes de l'humanité, dégradée ſous les voiles épais qui la couvrent. Les gardiens féroces de ces criminels ne s'attendriſſent

jamais ; & ils ajoutent d'eux-mêmes à la dureté de leur miniſtere.

Un édit bienfaiſant & paternel va faire ceſſer une grande partie de ces abus, & le bien qui ſe fait, devient le gage du bien qui ſe fera. Qu'il ſe fait lentement !

SENTENCE DE MORT.

QUELLE voix ſiniſtre & rétentiſſante, empliſſant les rues & les carrefours, ſe fait entendre juſqu'au ſommet des maiſons, & crie qu'un homme plein de jeuneſſe va périr, égorgé de ſang froid par un autre homme, au nom de la ſociété ? Le Colporteur, en courant & hurlant, vend la ſentence encore humide ; on l'achete pour ſavoir le nom du coupable, & apprendre quel eſt ſon crime : on a bientôt oublié l'un & l'autre. C'eſt une condamnation ſubite qui vient épouvanter les eſprits au moment où l'on ne s'y attendoit pas.

La populace quitte les atteliers & les boutiques, & s'attroupe autour de l'échafaud, pour examiner de quelle maniere le patient accomplira le grand acte de mourir en public, au milieu des tourmens.

Le philoſophe qui, du fond de ſon

asile ; entend crier la sentence, gémit ; & se remettant à son bureau, le cœur gonflé, l'œil attendri, il écrit sur les loix pénales & sur ce qui nécessite le supplice ; il examine si le gouvernement & la loi n'ont rien à se reprocher, & tandis qu'il plaide la cause de l'humanité, dans son cabinet solitaire, & qu'il songe à remporter le prix de Berne, le bourreau frappe avec une large barre de fer, écrase le malheureux sous onze coups ; le replie sur une roue, non la face tournée vers le ciel, comme le dit l'arrêt, mais horriblement pendante. Les os brisés traversent les chairs. Les cheveux hérissés par la douleur, distillent une sueur sanglante. Le patient dans ce long supplice, demande tour-à-tour de l'eau & la mort. Le peuple regarde au cadran de l'Hôtel-de-ville, & compte les heures qui sonnent ; il frémit consterné, contemple & se tait.

Mais le lendemain un autre criminel fait relever l'échafaud, & le spectacle affreux de la veille n'a point empêché un nouveau forfait. La populace revient contempler le même spectacle ; le Bourreau lave ses mains sanglantes, & va se confondre dans la foule des citoyens.

L'assassin meurt, & l'homme qui a fait éprouver à une armée entiere les horreurs de la famine, qui a été plus terrible aux

ſoldats de la Patrie, que le fer & le feu de l'ennemi ; qui a fait diſparoître des voitures de farines, & peuplé les Hôpitaux ; cet homme vient bâtir un Palais devant l'effigie du Monarque qu'il a trompé & volé. Il devroit y entendre le murmure de l'Etat, les cris plaintifs des ſoldats qu'il a fait mourir d'inanition : il devroit ſe réveiller, agité par la frayeur, & voir des ſpectres menaçans errer autour de lui. Cependant il dort avec ſécurité ; des regiſtres ſignés par des hommes de loi, vendus à ſes rapines, ont légitimé ſes vols ; à l'aide de calculs faux, il paroît innocent ; ſon vil & infâme métier s'accrédite, pour ainſi dire, & lui donne un rang parmi cette race affamée d'or. Dans ſes momens de bonne humeur, il raconte juſqu'à ſes exploits meurtriers ; & comment, mettant le feu lui-même à des magaſins, il a revendu à l'Etat ce qui lui avoit été payé. Incendiaire & aſſaſſin en Allemagne, il en plaiſante à Paris.

Et le millionnaire qui médite, invente des plans *extendeurs* d'impoſitions ingénieuſes & calculées ſur la partie indigente du peuple ; lorſqu'il a bien dîné, il calcule ce qui doit lui revenir de tel forfait politique, au moment où il eſt travaillé d'une digeſtion laborieuſe.

Je ne lui pardonnerai jamais ; je le citerai inceſſamment au tribunal de l'humanité ; je pardonnerai plutôt au malheureux qui n'ayant qu'un piſtolet & du courage, m'attaquera au détour d'une rue, pour m'ôter le ſigne repréſentatif des alimens dont il a beſoin.

Oui, l'homme qui m'aſſaſſineroit, me paroîtroit moins odieux, que tous ces oppreſſeurs de la Patrie. Je lui pardonne d'avance, ſi ce malheur doit m'arriver : partie offenſée, je lui rends mon affection ; je le juſtifie même, & je garde le ſentiment de la haine pour l'être monſtrueux, qui égorge dans le ſein du luxe & des richeſſes ; & le ſentiment du mépris pour des loix qui n'ont pas la force d'arrêter ou de punir ces déteſtables attentats.

LE BOURREAU.

L'EXÉCUTEUR de la haute juſtice a pour gages *dix-huit mille livres* par an. Il n'en touchoit que ſeize mille, il y a ſix ans. Il avoit le droit de porter ſes mains immondes ſur les denrées publiques, pour en prendre une portion. On l'a dédommagé en argent.

Il n'y a eu qu'un homme de décapité à Paris, depuis quarante ans environ. Aussi le Bourreau est-il inexpérimenté dans cette fonction.

La derniere classe du peuple connoît parfaitement sa figure; c'est le grand acteur tragique, pour la populace grossiere, qui court en foule à ces affreux spectacles, par le sentiment de cette inexplicable curiosité, qui entraîne jusqu'à la foule polie, quand le crime ou le criminel sont distingués.

Les femmes se sont portées en foule au supplice de *Damiens*; elles ont été les dernieres à détourner leurs regards de cette horrible scene.

Le petit peuple s'entretient fréquemment de l'Exécuteur, dit qu'il a table ouverte pour les pauvres Chevaliers de Saint-Louis, & va chercher chez lui de la graisse de pendu; car il vend les cadavres aux Chirurgiens, ou les garde pour lui à son choix: le criminel ne peut pas se vendre de son vivant, ainsi qu'il fait à Londres.

Rien ne distingue cet homme des autres citoyens, même lorsqu'il exerce ses épouvantables fonctions; ce qui est très-mal vu. Il est frisé, poudré, galonné, en bas de soie blancs & escarpins, pour monter au fatal poteau; ce qui me paroît révol-

tant, puiſqu'il devroit porter, en ces mo-mens terribles, l'empreinte d'une loi de mort. Ne ſaura-t-on jamais parler à l'imagination, & puiſqu'il s'agit d'effrayer la multitude, ne connoîtra-t-on jamais l'empire des formes éloquentes ? L'extérieur de cet homme devroit l'annoncer.

Il eſt ſans contredit le dernier citoyen de la ville, & lui ſeul eſt frappé, par ſon emploi, d'un opprobre inhérent. Il a des valets qui exercent pour cent écus le métier qu'il fait pour ſix mille. Et il trouve des valets !

Il y auroit beaucoup de réflexions à faire ſur cet agent de notre légiſlation criminelle, pour ſavoir à qui il appartient ſpécialement ; mais cet examen nous jetteroit dans une diſſertation étrangere à la nature de cet ouvrage.

Il marie ſes filles, quand il en a, à des bourreaux de Province. Entr'eux, ils s'appellent (à l'inſtar des Evêques) *Monſieur de Paris*, *Monſieur de Chartres*, *Monſieur d'Orléans*, &c. & *Charlot* & *Berger* fourniſſent aux entretiens du peuple, une matiere inépuiſable. Tels ſavetiers ſavent l'hiſtoire des pendus & des bourreaux, ainſi qu'un homme de bonne ſociété ſait l'hiſtoire des Rois de l'Europe & de leurs Miniſtres.

PLACE DE GREVE.

LA ſont venus tous ceux qui ſe flattoient de l'impunité (& l'on ne ſauroit imaginer comment ils [illegible]uſoient à ce point extrême.) Un *Ca[illegible]che*, un *Ravaillac*, un *Nivet*, un *Damiens*, & plus ſcélérat qu'eux encore, un *Deſrues*. Il y montra ſa froide intrépidité, & le courage tranquille de l'hypocriſie. Je l'ai vu & entendu au Châtelet, car il ſe trouvoit alors dans la même priſon, avec l'Auteur de la *Philoſophie de la Nature*; & j'allois viſiter l'Ecrivain.

Deſrues n'avoit à la bouche que les noms ſacrés de Dieu & de Religion: & le génie du crime n'a gueres été plus loin; & par la méditation & la complication de ſes forfaits, il a offert un exemple effrayant de ce que pouvoit receler & imaginer l'abîme noir & impénétrable du cœur humain, quand la perverſité y regne.

Cette place eſt encore étroite, quoique nouvellement élargie. Les exécutions devroient ſe faire ailleurs; car on oblige une foule de rentiers, qui ont prêté leur argent au Roi, à voir tous les apprêts révoltans d'une exécution; & rien de ſi hi-

deux, de si indigne de la majesté des loix. Mais tout ce qui concerne la jurisprudence criminelle, est parmi nous dans un si déplorable cahos, qu'il y a bien d'autres réformes à faire, avant que de donner aux exécutions une couleur, qui les distingue d'un meurtre sanglant ou d'une vengeance atroce.

L'assassin au fond des bois a-t-il jamais couché un homme sur une croix de Saint-André, pour lui casser les os de onze coups; puis l'a-t-il ployé sur une roue de carosse, un confesseur à ses côtés, qui ne peut délier le patient, & qui l'exhorte à souffrir? Certes la justice est plus effrayante que le crime! L'assassin donne son coup de poignard, craint d'envisager sa victime; fuit avec le remords, tandis que la Justice compte, pendant vingt-quatre heures, les cris désespérés d'un malheureux qu'environne un peuple immense.

On reproche à la populace de courir en foule à ces odieux spectacles; mais, quand il y a une exécution remarquable, ou un criminel fameux, renommé, le beau monde y court comme la plus vile canaille.

Nos femmes dont l'ame est si sensible, le genre nerveux si délicat, qui s'évanouissent devant une araignée, ont assisté à l'exécution de Damiens, je le répete, &

n'ont détaché que les dernieres leurs regards du ſupplice le plus horrible & le plus dégoûtant que la Juſtice ait jamais imaginé, pour venger les Rois.

On reproche à la populace, (l'Auteur d'un ouvrage moderne ſur *la paſſion du jeu*,) que ce jour-là même *on joua à la greve ; qu'on y joua de l'argent*, en attendant l'huile bouillante, le plomb fondu, les tenailles rougies au feu, & les quatre chevaux qui devoient enfin écarteler l'aſſaſſin.

Le patient, tant la coutume a d'empire, ne harangue jamais le public ; ce qu'il fait ſi ſouvent en Angleterre : on ne lui en octroyeroit pas la permiſſion. Le général Lally paroiſſant vouloir parler au peuple, on lui mit un *bâillon*. Ainſi la forme du gouvernement ſe caractériſe par-tout, & ne permet à perſonne d'élever la voix, même à ſa derniere heure, & de haranguer un inſtant avant que d'expirer.

Les Colporteurs, qui crient les ſentences de mort, (la médaille de cuivre ſur l'eſtomac) font quelquefois retentir l'arrêt fatal juſqu'aux oreilles du ſupplicié, cruauté impardonnable ! ils appuient ſur-tout fortement ſur ces mots, *qui condamne un aſſaſſineur*. Cet horrible barbariſme eſt de leur invention. Mais il frappe plus vivement les organes du peuple, que le mot

assassin; & le peuple dit & dira toujours *assassineur*; cela lui semble plus énergique.

Il y a quelques années qu'un fils ayant fait assassiner son pere, fut rompu *à la place Dauphine*, avec son complice, exécuteur du crime. Le parricide qui avoit entraîné dans l'abîme un homme foible, par l'appât du plus mince intérêt, se montra sur l'échafaud, si dûr, si hautain, si peu répentant (tandis que son compagnon prioit & se résignoit), qu'au premier cri qu'il jetta sous le premier coup de barre, un battement universel partit de toutes les mains.

J'ai cru que ce trait (peut-être unique) devoit appartenir au tableau des mœurs du peuple de la Capitale.

On ne coupe plus de têtes; ce qui prouve que les *nobles* & les *grands* ne prévariquent point.

Chaque année offre une race nouvelle de voleurs & de scélérats, qui ont un caractere différent: l'an passé, c'étoient des empoisonneurs, connus sous le nom *d'endormeurs*, qui mêloient dans le tabac & dans les boissons un venin assoupissant, dangereux & mortel: cette année, ce sont des *voleurs d'Eglise*, des sacrileges qui, pendant les nuits, enfoncent, pillent les sacristies, emportent ciboires, calices, croix, chandeliers, &c. On a dé-

pouillé, tant sur la route de Flandres qu'aux environs de Paris, près de quarante égliſes.

On a vû, dit-on, de ces ſacrileges qui avoient volé un ciboire, en renvoyer les hoſties au Curé du lieu dans une lettre, après avoir employé une de ces mêmes hoſties, comme *pain à cacheter*.

On a révoqué en doute les éxécutions nocturnes, faites aux flambeaux. Il paroît conſtaté que rien n'eſt moins imaginaire. On ne conçoit pas comment la loi ſe plaît à un meurtre clandeſtin. L'interprétation la plus forcée n'a jamais pu lui donner cet horrible caractere. La peine de mort ne ſauroit être conſidérée que comme un exemple, & jamais comme une punition; or qu'eſt-ce que d'étrangler un homme dans les ténebres, à l'inſçu des citoyens qui dorment; ſi vous lui faites grace de la publicité, faites-lui grace de la vie. Ce n'eſt qu'au nom de la ſociété qu'il doit la perdre, & votre arrêt eſt un crime, ſi elle ignore tout à la fois le délit & le ſupplice.

SERVANTE MAL PENDUE.

Il y a dix-ſept ans environ, qu'une jeune payſanne, d'une figure très-agréable, s'étoit miſe en ſervice chez un homme qui avoit tous les vices qu'entraîne la corruption des grandes villes. Epris de ſes charmes, il tenta tous les moyens de la ſéduire. Elle étoit honnête; elle réſiſta. La ſageſſe de cette fille ne fit qu'irriter la paſſion du maître, qui ne pouvant la ſoumettre à ſes deſirs, imagina la vengeance la plus noire & la plus abominable. Il enferma furtivement dans la caſſette, où cette fille mettoit ſes hardes, pluſieurs effets à lui appartenans & marqués à ſon nom; puis il cria qu'il étoit volé; appella un Commiſſaire, & fit ſa dépoſition en juſtice: à l'ouverture de la caſſette, on reconnut les effets qu'il avoit réclamés.

La pauvre ſervante empriſonnée n'avoit que ſes pleurs pour défenſe; & pour toute réponſe aux interrogatoires, diſoit qu'elle étoit innocente. On ne ſauroit trop accuſer notre juriſprudence criminelle, quand on ſonge que les Juges n'eurent aucun ſoupçon de la ſcélérateſſe de l'accuſateur, & qu'ils ſuivirent la loi dans toute ſa ri-

gueur ; rigueur exceſſive & qui devroit diſparoître de notre code, pour faire place à un ſimple châtiment, qui laiſſeroit moins de vols impunis.

La fille innocente fut condamnée à être pendue. Elle le fut mal, parce que c'étoit le coup d'eſſai du fils de l'exécuteur des hautes œuvres. Un chirurgien avoit acheté le corps. Il fut porté chez lui. Voulant le ſoir même y porter le ſcalpel, il ſentit un reſte de chaleur ; l'acier tranchant lui tomba des mains, & il prit dans ſon lit, celle qu'il alloit diſſéquer.

Ses ſoins pour la rappeller à la vie ne furent pas inutiles ; il manda en même temps un eccléſiaſtique, dont il connoiſſoit la diſcrétion & l'expérience, tant pour le conſulter ſur cet étrange événement, que pour être témoin de ſa conduite.

Au moment que cette fille infortunée ouvrit les yeux, elle ſe crut dans l'autre monde ; & appercevant la figure du Prêtre, qui avoit une groſſe tête & une phyſionomie fortement prononcée, (car je l'ai connu, & c'eſt de lui que je tiens ce fait) elle joignit les mains avec tremblement, & s'écria : *Pere éternel, vous ſavez mon innocence, ayez pitié de moi* ; elle ne ceſſa d'invoquer cet eccléſiaſtique, croyant voir Dieu même. On fut long-temps à lui

persuader qu'elle n'étoit pas décédée, tant l'idée du supplice & de la mort avoit frappé son imagination. Rien n'étoit plus touchant & plus expressif que ce cri d'une ame innocente, qui s'élevoit vers celui qu'elle regardoit comme son juge suprême ; & au défaut de sa beauté attendrissante, ce spectacle unique étoit fait pour intéresser vivement l'homme sensible & l'homme observateur. Quel tableau pour un peintre ! Quel récit pour un philosophe ! Quelle instruction pour un homme de loi !

Le procès ne fut pas soumis à une nouvelle revision, ainsi qu'on l'a imprimé dans le *journal de Paris*. La servante guérie de son effroi, revenue à la vie, ayant reconnu un homme dans celui qu'elle adoroit, & qui lui fit reporter ses prieres vers le seul Etre adorable, quitta pendant la nuit la maison du Chirurgien doublement inquiet pour cette fille & pour lui. Elle alla se cacher dans un village éloigné, tremblante de rencontrer les juges, les satellites & l'affreux poteau, qui poursuivoient ses regards.

L'horrible calomniateur demeura impuni, parce que son crime, manifeste aux yeux de témoins particuliers, ne l'étoit pas de même aux yeux des magistrats & des loix.

Le peuple eut connoissance de la résur-

rection de cette fille ; il accabla d'injures le scélérat, auteur de cette infamie. Mais dans cette ville immense, ce forfait fut bientôt oublié, & le monstre respire peut-être encore, du moins il n'a pas porté devant les hommes la peine qu'il méritoit.

Un livre à faire seroit le *Recueil de tous les innocens condamnés*, pour voir les causes de l'erreur & l'éviter dans la suite. Ne se trouvera-t-il point enfin un Magistrat qui s'occupera de cet ouvrage important ?

BASTILLE.

PRISON d'Etat : c'est assez la qualifier. *C'est un château*, dit Sainte-Foix, *qui sans être fort, est le plus redoutable de l'Europe.*

Qui sait ce qui s'est fait à la Bastille, ce qu'elle renferme, ce qu'elle a renfermé ? Mais comment écrira-t-on l'histoire de Louis XIII, de Louis XIV & de Louis XV, si l'on ne sait pas l'histoire de la Bastille ? Ce qu'il y a de plus intéressant, de plus curieux, de plus singulier, s'est passé entre ses murailles. La partie la plus intéressante de notre histoire nous sera donc à jamais cachée : rien ne transpire de ce gouffre, non plus que de l'abîme muet des tombeaux.

Henri IV fit garder le trésor Royal à la Bastille, Louis XV y fit enfermer le Dictionnaire Encyclopédique.

Le Duc de Guise, maître de Paris, en 1588, le fut aussi de la Bastille & de l'Arsenal. Il en fit gouverneur Bussi-le-Clerc, Procureur au Parlement. Bussi-le-Clerc ayant investi le Parlement, qui refusoit de délier les François du serment de fidélité & d'obéissance, conduisit à la Bastille Présidens & Conseillers tous en robes & en bonnets quarrés; là il les fit jeûner au pain & à l'eau.

O murs épais de la Bastille, qui avez reçu sous les trois derniers regnes, les soupirs & les gémissemens de tant de victimes, si vous pouviez parler, que vos récits terribles & fideles démentiroient le langage timide & adulateur de l'histoire!

Auprès de la Bastille se trouve l'Arsenal, qui recèle le magasin à poudre; voisinage tout aussi terrible que la demeure.

La tour de Vincennes renferme encore des prisonniers d'Etat, qui paroissent devoir y finir leurs tristes jours. Qui a pu calculer au juste les *lettres de cachet* délivrées sous les trois derniers regnes?

On a une histoire de la Bastille en cinq volumes, qui offre quelques anecdotes particulieres & bizarres; mais rien de ce qu'on souhaiteroit tant d'apprendre; rien, en un

mot, qui puiſſe porter quelque jour ſur certains ſecrets d'Etat, couverts d'un voile impénétrable. Si l'on en croit l'hiſtorien, on y traitoit ſous un d'Argenſon, avec une rigueur inouie & une violence tyrannique, les priſonniers déja trop punis par la perte de leur liberté.

Le gouvernement aujourd'hui plus doux & plus humain qu'il ne l'a jamais été depuis la mort de Henri IV, s'eſt beaucoup relâché ſans doute de cette cruelle ſévérité; & l'on n'y inflige plus de ces punitions affreuſes & inutiles.

Quand un priſonnier décede à la Baſtille, on l'enterre à Saint Paul, la nuit à trois heures du matin. Au lieu de prêtres, des guichettiers portent le cercueil, & les membres de l'Etat major aſſiſtent à la ſépulture. Ainſi le corps n'échappe au terrible pouvoir que par la route du tombeau.

Dès qu'on parle de la Baſtille à Paris, on récite ſoudain l'hiſtoire du *maſque de fer*: chacun la fabrique à ſon gré & y mêle des réflexions non moins imaginaires.

Au reſte le peuple craint plus le Châtelet que la Baſtille: il ne redoute pas cette derniere priſon, parce qu'elle lui eſt comme étrangere, n'ayant aucune des facultés qui en ouvrent les portes. Par conſéquent il ne plaint gueres ceux qui y ſont détenus; & le plus ſouvent il ignore leurs noms. Il

ne témoigne aucune reconnoiſſance aux généreux défenſeurs de ſa cauſe : les Pariſiens aiment mieux acheter du pain pour vivre, que le plus beau diſcours où l'on prouveroit qu'ils ont droit à une vie aiſée. On y mettoit autrefois des écrivains pour bien peu de choſe ; on a reconnu que l'Auteur, le livre & ſes opinions en acquéroient plus de célébrité ; on a laiſſé l'opinion de la veille s'effacer par celle du lendemain ; & l'on a compris que lorſqu'on avoit la force phyſique, il falloit peu s'inquiéter des idées politiques & morales, verſatiles & changeantes par leur nature.

ANECDOTE.

A l'avénement de Louis XVI au trône, des miniſtres nouveaux & humains firent un acte de juſtice & de clémence en reviſant les regiſtres de la Baſtille, & en élargiſſant beaucoup de priſonniers.

Dans leur nombre étoit un vieillard qui, depuis quarante-ſept années gémiſſoit, détenu entre quatre épaiſſes & froides murailles. Durci par l'adverſité qui fortifie l'homme quand elle ne le tue pas, il avoit ſupporté l'ennui & les horreurs de la captivité avec une conſtance mâle & courageu-

ſe. Ses cheveux blancs & rares avoient acquis preſque la rigidité du fer ; & ſon corps, plongé ſi long-temps dans un cercueil de pierre, en avoit contracté pour ainſi dire la fermeté compacte.

La porte baſſe de ſon tombeau tourne ſur ſes gonds effrayans, s'ouvre, non à demi, comme de coutume, & une voix inconnue lui dit qu'il peut ſortir.

Il croit que c'eſt un rêve ; il héſite ; il ſe leve, s'achemine d'un pas tremblant, & s'étonne de l'eſpace qu'il parcourt. L'eſcalier de la priſon, la ſalle, la cour, tout lui paroît vaſte, immenſe, preſque ſans bornes. Il s'arrête comme égaré & perdu ; ſes yeux ont peine à ſupporter la clarté du grand jour ; il regarde le ciel comme un objet nouveau ; ſon œil eſt fixe ; il ne peut pas pleurer ; ſtupéfait de pouvoir changer de place, ſes jambes malgré lui demeurent auſſi immobiles que ſa langue. Il franchit enfin le redoutable guichet.

Quand il ſe ſentit rouler dans la voiture qui devoit le ramener à ſon ancienne habitation, il pouſſa des cris inarticulés ; il ne put en ſupporter le mouvement extraordinaire ; il fallut le faire deſcendre.

Conduit par un bras charitable, il demanda la rue où il logeoit ; il arrive ; ſa maiſon n'y eſt plus ; un édifice public la remplace. Il ne reconnoît ni le quartier,

ni la ville, ni les objets qu'il y avoit vus autrefois. Les demeures de ses voisins, empreintes dans sa mémoire, ont pris de nouvelles formes. Envain ses regards interrogerent toutes les figures, il n'en vit pas une seule dont il eût le moindre souvenir.

Effrayé, il s'arrête & pousse un profond soupir : cette ville a beau être peuplée d'êtres vivans ; c'est pour lui un peuple mort ; aucun ne le connoît ; il n'en connoît aucun ; il pleure & regrette son cachot.

Au nom de la Bastille qu'il invoque & qu'il réclame comme un asile ; à la vue de ses habillemens qui attestent un autre siecle, on l'environne. La curiosité, la pitié s'empressent autour de lui : les plus vieux l'interrogent & n'ont aucune idée des faits qu'il rappelle. On lui amene par hasard un vieux domestique, ancien portier, tremblant sur ses genoux, qui confiné dans sa loge depuis quinze ans, n'avoit plus que la force suffisante pour tirer le cordon de la porte : il ne reconnoît pas le maître qu'il a servi, mais il lui apprend que sa femme est morte il y a trente ans, de chagrin & de misere, que ses enfans sont allés dans des climats inconnus, que tous ses amis ne sont plus. Il fait ce récit cruel avec cette indifférence que l'on témoigne pour les événemens passés & presque effacés.

Le

Le malheureux gémit & gémit seul. Cette foule nombreuse, qui ne lui offre que des visages étrangers, lui fait sentir l'excès de sa misere, plus que la solitude effroyable dans laquelle il vivoit.

Accablé de douleurs, il va trouver le ministre dont la compassion généreuse lui fit présent d'une liberté qui lui pese. Il s'incline & dit : faites-moi reconduire dans la prison d'où vous m'avez tiré. Qui peut survivre à ses parens, à ses amis, à une génération entiere ; qui peut apprendre le trépas universel des siens sans desirer le tombeau ? Toutes ces morts, qui pour les autres hommes n'arrivent qu'en détail & par gradation, m'ont frappé dans un même instant. Séparé de la société, je vivois avec moi-même. Ici, je ne puis vivre ni avec moi, ni avec les hommes nouveaux, pour qui mon désespoir n'est qu'un rêve. Ce n'est pas mourir qui est terrible, c'est mourir le dernier.

Le Ministre s'attendrit. On attacha à cet infortuné le vieux Portier qui pouvoit lui parler encore de sa femme & de ses enfans. Il n'eut d'autre consolation que de s'en entretenir. Il ne voulut point communiquer avec la race nouvelle qu'il n'avoit pas vu naître ; il se fit au milieu de la ville, une espece de retraite non moins solitaire que le cachot qu'il avoit habité

près d'un demi-siecle ; & le chagrin de ne rencontrer perſonne qui pût lui dire : *nous nous ſommes vus jadis*, ne tarda point à terminer ſes jours.

MAISONS DE FORCE.

INDÉPENDAMMENT du Château de la Baſtille & du Château de Vincennes, affectés aux priſonniers d'Etat, les Miniſtres avec des lettres-de-cachet, ou par des formules particulieres, vous envoient à *Bicêtre* & à *Charenton*. Ce dernier endroit eſt pour les inſenſés & pour les maniaques.

Sur les plaintes d'une famille, les jeunes libertins ſont enfermés à *Saint-Lazare*. Les femmes (car on les enferme auſſi) ſont conduites aux *Filles de la Magdeleine*, à *Sainte-Pélagie* & à la *Salpétriere*.

Ces différens empriſonnemens ſont néceſſités quelquefois par des circonſtances impérieuſes ; mais il ſeroit toujours à déſirer, que la détention d'un citoyen ne dépendît pas d'un ſeul Magiſtrat, & qu'il y eût une ſorte de tribunal, pour examiner quand ce grand acte d'autorité (ſouſtrait à l'œil des loix) ceſſe d'être illicite.

Quelques avantages réels compenſent ces

formes irrégulières ; & il y a en effet une infinité de désordres, que la marche lente & grave de nos tribunaux ne sauroit ni connoître, ni arrêter, ni prévoir, ni punir. Le criminel audacieux ou subtil triompheroit dans le dédale tortueux de nos loix civiles. Des loix de police plus directes, le surveillent, le pressent & l'environnent de plus près. L'abus est à côté du bienfait, j'en conviens; mais beaucoup de violences particulieres & de délits bas & honteux sont réprimés par cette force vigilante & active, qui devroit néanmoins publier son code, & le soumettre à l'inspection des citoyens éclairés.

Les Inspecteurs de police sont beaucoup écoutés du Lieutenant de police, sur-tout dans les cas particuliers & obscurs. Mais leurs rapports peuvent être fautifs, exagérés, passionnés. La premiere impression demeure dans l'esprit du Magistrat, qui, vu ses occupations trop étendues, ne sauroit donner à chaque objet, qu'un rapide coup-d'œil.

Les Inspecteurs de police, qui occasionnent un grand nombre de détentions, ne devroient être qu'*investigateurs* des délits & *captateurs;* mais faute d'une procédure exacte, ils deviennent juges, pour ainsi dire, puisque c'est sur leur simple déposition que l'on établit la preuve & la pu-

nition du délit. Or, comme ces Inſpecteurs frappent le plus ſouvent ſur la portion du peuple, qui n'a ni voix, ni défenſe, ni réclamation, & qu'ils ſont intéreſſés à trouver des coupables, il eſt aiſé d'imaginer ce que l'erreur & le zele même, ſans parler des autres paſſions, peuvent produire d'attentatoire à la rigide équité. L'humeur & la précipitation ont leur danger.

Les Evêques, dans les provinces, faiſoient encore enlever les filles de Proteſtans par *Lettres-de-cachet*, pour les confiner dans un Couvent; & là, les détacher de la communion de leurs peres. Cette violence a toujours été fort rare dans la Capitale.

DÉPOTS OU RENFERMERIES.

PRISONS de nouvelle inſtitution, imaginées pour débarraſſer promptement les rues & les chemins de mendians; afin que l'on ne voie plus la miſere ſuppliante à côté du faſte inſolent.

On les plonge avec la derniere inhumanité dans des demeures fétides & ténébreuſes, où on les laiſſe livrés à eux-mêmes. L'inaction, la mauvaiſe nourriture,

l'abandon où ils sont, l'entassement des compagnons de leur misere, ne tardent pas à les faire disparoître l'un après l'autre.

Ces *dépôts* (de quelque prétexte que l'on veuille les colorer) offensent à la fois l'équité naturelle, les loix civiles, la saine politique, la religion & l'humanité. Il faut que l'on soit bien peu fécond en ressources & en moyens, pour dévouer à une mort lente tant d'infortunés, au lieu de savoir les employer, après leur avoir ôté leur liberté.

Ces oppressions condamnables & qui n'admettent aucune excuse, contristent l'ame la moins sensible, & l'on pourroit rapporter ici des faits capables d'affliger les cœurs les plus indifférens : mais il nous suffit d'avoir dénoncé ces horreurs trop bien constatées aux hommes équitables & puissans. Il est même impossible qu'elles ne prennent pas fin sous un gouvernement, fort distrait, il est vrai, mais d'ailleurs doux & humain. Il sentira qu'on ne doit pas traiter ainsi les pauvres, qui n'ont commis aucun crime ; & que ce n'étoit pas la peine de les ravir à une oisiveté volontaire ou forcée, pour leur imposer cette même oisiveté, devenue un supplice, & le désespoir & la mort qui s'ensuivent.

Quand un Ministre fait arrêter un homme avec une lettre-de-cachet ou par un ordre

verbal, & que pour des raisons à lui connues, il ne le fait pas conduire à la Bastille, on l'enferme au Châtelet : & là, l'homme-victime reste en *dépôt*. C'est une expression toute nouvelle, qui s'applique à une vexation assez nouvelle. Il faut bien apprendre aux étrangers toute la richesse de notre langue. Ainsi, le mot *dépôt* a plusieurs significations : c. q. f. d.

Une lettre de cachet enleve, transporte un homme dans un cachot, & l'y laisse pourrir le reste de ses jours ; mais cette même lettre de cachet est impuissante à saisir ses biens & à l'en priver. Les biens de l'empriſonné reviendront à ses héritiers naturels ; ainsi, l'argent parmi nous est beaucoup plus sacré que la liberté personnelle.

VIE D'UN HOMME EN PLACE.

Un Ministre se leve, son antichambre est déjà pleine de gens qui l'attendent : il paroît ; des milliers de placets passent dans les mains embarrassées de ses deux Secrétaires, qui, froids & immobiles, représentent à ses côtés : il sort ; des solliciteurs se trouvent sur son passage, & le poursuivent jusqu'à sa voiture : il dîne ;

des recommandations à droite & à gauche l'inveſtiſſent pendant le repas, & des femmes lui parlent à l'oreille, pendant le deſſert; il rentre dans ſon cabinet, il voit ſur ſon bureau cent lettres qu'il faut lire; des audiences particulières le tyrannisent encore.

Comment exiſte-t-il, dira-t-on? Comment? Il eſt diſtrait pendant qu'on lui parle, & il oublie tout ce qu'on lui dit; il laiſſe à des commis le ſoin de répondre à tout le monde, & d'expédier ſon immenſe beſogne; il ſigne les lettres, voilà à-peu-près toutes ſes fonctions. Mais il ſe réſerve quelque intrigue de cour, qu'il ourdit avec adreſſe, qu'il ſuit avec conſtance, & dont il prépare le dénouement. Il ſonge toute ſa vie, non au devoir de ſa place, mais à reſter en place.

Les gens en place ſont d'un ſerieux à glacer. Leur converſation eſt la ſéchereſſe même: ils ne s'expriment que par monoſyllabes; mais toute cette démonſtration extérieure eſt pour le public: en particulier, comme ils n'ont plus la crainte de ſe compromettre, ils abjurent une morgue qui nuiroit à leurs plaiſirs, & l'on voit l'homme qui pour un inſtant n'eſt plus dupe de ſa vanité.

Le Valet-de-chambre d'un homme en place jouit quelquefois de quarante mille

livres de rentes ; il a lui-même un Valet-de-chambre, lequel en a un autre sous ses ordres. C'est le subalterne qui nettoie l'habit, qui apprête la perruque artisée de Monseigneur ; le Valet en chef la reçoit de la quatrieme main, & ne fait que la poser sur la tête ministérielle, où reposent les grandes destinées de l'Etat. Après cette fonction auguste, c'est à son tour de se faire habiller par ses gens ; il les appelle à haute voix, il les gronde, il reçoit son monde, protege & commande que l'on mette les chevaux à sa voiture. Le Valet-de-chambre du Valet-de-chambre n'a pas tout-à-fait un équipage, mais il est très-bien servi.

Tandis que le serviteur du Roi va représenter utilement à Versailles, le serviteur de Monseigneur représente à Paris, & promet des graces à ceux qu'il rencontre, comme se trouvant lui à la principale source.

Monseigneur est tout-puissant à onze heures du matin ; il donne audience & son sallon est rempli. D'un coup-d'œil il distribue la faveur. Heureux ceux qu'il a regardés ! Leur cœur bondit d'espérance & de joie. L'homme puissant invite ses créatures à sa table ; elles se prosternent, & leur visage devient rouge de plaisir & de contentement. A une heure entre quel-

qu'un qui vient trouver Monſeigneur, le fait paſſer dans ſon cabinet, & lui redemande *le porte-feuille*. Monſeigneur n'eſt plus rien. Il fait mettre à voix baſſe deux chevaux à ſa plus humble voiture, quitte Verſailles ſans revoir le viſage du maître qui le chaſſe, & va dîner ſeul à Paris avec ſon chagrin, & loin de la cohue brillante qui lui prodiguoit les révérences & les adulations. Cette foule qui apprend la nouvelle, ſe diſperſe pour aller dîner ailleurs, & chacun dit à part ſoi : *demain, j'irai voir le ſucceſſeur & le féliciter.*

Comment cette portion de royauté que l'homme puiſſant tenoit entre ſes mains, lui échappe-t-elle tout-à-coup ? Cela a l'air d'un ſonge, d'un acte de féerie. Les hommes en place ne ſont-ils que des pantins, ainſi que l'a dit Diderot ? Coupez le fil qui le faiſoit mouvoir, le pantin reſte immobile.

Et que fait le pantin réduit à lui-même ? il cherche à culbuter à ſon tour celui qui l'a fait choir ; il compoſe de nouveaux rêves de grandeur ; il ne peut ſe réſoudre à n'être plus rien ; il abhorre la tranquillité & le loiſir dont il jouit : ce qui prouve qu'il y a une volupté exquiſe à régir la foule des humains, à leur inſpirer tour-à-tour la crainte & l'eſpérance, à recevoir en qualité d'homme puiſſant, leurs louan-

ges intéreſſées, leurs reſpects ſimulés & leurs courbettes menſongeres.

On ne s'intrigue aujourd'hui (diſoit Duclos) que pour l'argent : les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places où l'on ne ſe flatte pas même de ſe maintenir ; mais l'opulence qu'elles auront procurée, conſolera de la diſgrace. Nos ayeux aſpiroient à la gloire toute nue : ce n'étoit pas, ſi l'on veut, le ſiecle des lumieres, mais c'étoit celui de l'honneur.

Un courtiſan de nos jours diſoit : *il faut tenir le pot de chambre aux Miniſtres, tant qu'ils ſont en place, & le leur verſer ſur la tête quand ils n'y ſont plus.*

ORATEURS SACRÉS.

LES prédicateurs jouiſſent ſeuls à Paris du beau droit de parler au peuple aſſemblé. Il ſeroit à deſirer qu'ils en ſentiſſent toute l'étendue. Nourris des lumieres de la philoſophie, quelques-uns ont expoſé des vérités fortes. Au lieu de ridiculiſer bêtement un emploi auſſi noble, ne vaudroit-il pas mieux conſacrer ce rare privilege par les devoirs qu'on leur impoſeroit ; devoirs d'hommes & de citoyens. Voici le moment pour eux de ſe mon-

ter tels & de mériter la vénération publique.

Professeurs publics de morale, sous l'étendard sacré de la religion, ils pourroient réellement combattre par la parole, les abus les plus dominans, & développant les maximes de l'Evangile, étendre jusqu'à la plus grande circonférence le précepte divin de la charité, en attaquant de toutes parts les malversations les plus criantes.

Tout crime, depuis le plus grand jusqu'au moindre, dérive de l'avarice & de la dureté des cœurs. Les prédicateurs pourroient soumettre à leur tribunal tous les forfaits politiques qui causent les malheurs du peuple. Rien ne pourroit arrêter ce cri de l'ame: la vérité nue & simple a une force qui terrasse; d'ailleurs jamais l'autorité n'a osé frapper directement la sainte vérité.

Sous ce point de vue, les Prédicateurs, sans offenser le ministere, pourroient le servir. Qu'ils s'emparent des idées saines, universellement répandues. Toutes les idées utiles à l'humanité sont dans l'Evangile, qui ne recommande qu'amour & charité; la philosophie de nos jours est une branche du christianisme. Quelques-uns, je le répete, ont déjà rempli ce généreux devoir en présence du Monarque: & quelle subli-

me fonction, que de porter à l'oreille du Prince, les gémiſſemens qu'il ne peut entendre, & les penſées auguſtes qu'on voudroit interdire à la royauté.

Je chéris beaucoup l'éloquence de la chaire; j'ambitionnerois fortement de pouvoir prendre la place de ces orateurs, qui peuvent apporter des conſolations aux calamités régnantes; parler au peuple d'un ton apoſtolique, & répandre la parole divine, telle qu'elle eſt empreinte dans l'auguſte morale du livre qui la contient. C'eſt en ce moment que la dignité du ſacerdoce paroît dans tout ſon éclat. Perſuader, convaincre, conſoler, développer tous les tréſors de la morale la plus conſolante, la plus propre à donner aux hommes l'amour de la paix & de la charité, quel ſublime emploi!

Quant à ces abbés beaux-eſprits, qui courent des bénéfices, en faiſant de belles phraſes pour prêcher, s'il ſe peut, *un avent à la Cour*, qui ne veulent que faire fortune, qui pillent dans le fonds d'autrui quelques lambeaux, quelques tournures oratoires, & qui ne diſent rien à la foule qui ſouffre; quant à ces énergumenes ſous le froc, qui vomiſſent de plates groſſiéretés contre des philoſophes, qu'ils ne ſavent ni lire, ni entendre, ni apprécier; qui ont fait divorce avec la raiſon; qui

transforment le talent de la chaire en celui d'inventer des imputations calomnieuses ; je les plains de profaner un auſſi auguſte miniſtere, de ne pas ſentir quelle eſt leur véritable force, & l'empire qu'ils pourroient prendre ſur les eſprits, s'ils s'étudioient à parler aux hommes ſur leurs véritables intérêts.

On dit qu'un Ex-Jéſuite, nommé Beaunegard, qui affecte la véhémence, a cru atteindre le ſublime de ſon art, en s'écriant dans ſes tranſports riſibles & frénétiques : « *On nous accuſe d'intolérance ; eh ! ne ſait-on pas que la charité a ſes fureurs, & que le zele a ſes vengeances ?*

Tel autre Prédicateur prêche dans un Fauxbourg de Paris, ou dans un miſérable village, un ſermon qu'il a compoſé contre le luxe. *Mes freres*, dit-il, en apoſtrophant un auditoire déguenillé, *la ſenſualité de vos tables, ces mets recherchés, ces délicateſſes voluptueuſes qui réveillent vos ſens engourdis & fatigués de plaiſir....* ; & il débite celà à de pauvres malheureux, qui ne mangent que du pain, du lard, le dimanche, & des choux à l'eau & au ſel.

Que fait-il ? La répétition d'un diſcours qu'il prononcera le lendemain à Saint-Roch, dans le quartier opulent de la finance.

ANTI-ANGLOIS.

ON rencontre dans les sociétés quelques détracteurs de la France : mais les détracteurs des Nations étrangeres & sur-tout des Anglois abondent, & n'ont pas plus de raison sans doute. Il est très-utile qu'il y ait une espece de rivalité entr'elles, qu'elles se reprochent leurs fautes, leurs erreurs & leurs sottises; qu'elles s'opposent mutuellement le progrès de leurs arts, qu'elles se surveillent enfin. C'est par ce moyen qu'elles se mettront à portée de profiter de leurs découvertes & de mêler leurs lumieres respectives.

La France, par sa position, par l'industrie & le caractere de ses habitans, paroît avoir de grands avantages sur l'étranger, & les injures qu'on lui dit, sont de vrais reproches d'amans, qui voudroient la voir aussi belle, aussi florissante qu'elle pourroit l'être.

Vingt millions d'habitans, cent cinquante millions d'arpens de terre en quarré ou environ : quelle puissante Monarchie ! à qui d'ailleurs le physique fournit abondamment toutes les denrées de besoin & de luxe. Ne devroit-elle pas avoir l'avantage

ſur tous les gouvernemens de l'Europe ? La Nature lui a donné la ſupériorité, & ſa poſition a décidé ſa puiſſance. Pourquoi donc ce même Etat ne voit-il pas ſa félicité égaler ſa grandeur ?

TRIBUNAL

DES MARÉCHAUX DE FRANCE.

Le tribunal des Maréchaux de France eſt le ſeul qui ſoit redoutable au Egrefins ; & il faut avouer que les militaires ne ſont point délicats, lorſqu'il s'agit d'emprunter pour ne pas rendre. Il ſeroit à deſirer que les citoyens portaſſent à ce tribunal toutes les affaires d'honneur, ſur leſquelles nos loix groſſieres ſont muettes ou inſuffiſantes.

Les Tribunaux ne connoiſſent que lorſqu'il s'agit *d'argent* ; & cette foule d'offenſes, qui chagrinent les ames délicates & ſenſibles, reſtent pour la plupart impunies, parce qu'il n'y a pas des Juges faits pour venger cet honneur particulier, non moins précieux que la vie. Nos Ancêtres étoient plus heureux que nous ; ils avoient des tribunaux pour tout ce qui choquoit leur noble fierté.

DU TON MILITAIRE.

LE ton militaire a long-temps régné en France. On ne pouvoit ſe préſenter ſans un air diſpos, leſte & avantageux. On croyoit annoncer par-là l'homme d'honneur & de courage. Cette opinion tenoit au caractere national, qui a un extrême penchant à la légéreté; mais on paſſoit les bornes.

Des lumieres nouvelles ont répandu l'eſprit de juſteſſe; & l'on a tempéré cet air qui, dans ſon excès, n'avoit plus bonne grace.

Depuis, on a été moins jaloux des qualités extérieures. On a jugé ſenſément qu'il y en avoit de plus réelles, de plus relatives à nos vrais avantages. Le militaire a donc eu un air plus décent, & par conſéquent plus noble; & excepté quelques jeunes gens à qui l'on pardonne tout, parce que l'âge les corrigera bientôt, le point de la vraie politeſſe a été enfin rencontré; ce changement eſt dû à la philoſophie.

Le militaire ne craint point le péril, mais la fatigue, & ſur-tout l'abſence du luxe. Il faut que l'officier traîne des cha-

riots de cuisine & de garderobe. Il renonce plutôt à la vie qu'à son équipage. Aussi les vivres & les fourages absorbent-ils toute l'attention des Généraux ; & dans les campagnes de 1756 & de 1757, il falloit aux officiers du pain de Paris sur leurs tables, & de l'eau de la Seine pour leur café.

Paris amollit les militaires plus que toute autre ville. Ils y perdent l'habitude de la discipline & l'amour des exercices guerriers. Ils y entendent des maximes & des raisonnemens qu'ils ne doivent point connoître. Il est donc d'une saine politique de les éloigner de la Capitale autant qu'il sera possible.

Le penchant à l'insubordination & à l'indiscipline se fortifie au milieu de cette foule d'hommes aisés, qui ont dans la bouche, encore plus que dans le cœur, les principes & les expressions de l'indépendance & de la vanité.

CHAMPS DE MARS.

LE Champs de Mars, attenant l'Ecole Militaire & le Gros-Caillou, eſt un endroit peu ſpacieux, renfermé par de grands & inutiles foſſés, revêtus de pierre : on a dit avec aſſez de juſteſſe, *qu'il étoit trop reſſerré pour les ſoldats & trop vaſte pour les Généraux.* Les Généraux y donnent aux Dames le ſpectacle d'une revue au lieu d'un bal. Elles y ſont invitées, & les ſoldats manœuvrent pour elles. Il faut avoüer que la *parade* des Princes Allemands eſt toute autre choſe.

COURSES DE CHEVAUX.

LES courſes de chevaux ſont devenues à la mode. Les Princes font entr'eux des paris conſidérables ; les Jockets ſe crevent à leur ſervice.

On étoit étonné avant ces courſes de voir l'importance que les Grecs mettoient aux jeux Olympiques. Quelle gloire, diſoit-on que celle qui dépend de la vîteſſe des chevaux ! Falloit-il dire avec Horace,

que l'on devient presque l'égal des Dieux, pour raser d'une roue fixe & rapide, & sans la toucher, la borne périlleuse?

Mais on a reconnu qu'un coursier impétueux & docile, suppose à la fois la perfection d'une branche d'agriculture, & l'art de croiser les races, de ne point les laisser dégénérer, ainsi que tout ce qui concerne l'équitation.

Ce superbe animal ne sert-il pas à l'homme dans tous les temps, même aux guerriers dans les combats? Ne décide-t-il point du gain d'une bataille? Dans tous les siecles n'a-t-il point fait les plus grandes forces de l'homme, & n'a-t-il pas été considéré comme une source de richesses? C'est ici qu'un luxe de culture ne sauroit être dangereux, car il tourne au profit de l'espece.

Les Anglois ont eu à-peu-près les mêmes jeux; ils ont la meilleure cavalerie de l'Europe. Nous avons bien fait d'imiter les Grecs & les Anglois. Un peuple entier ne commet pas de gaieté de cœur une illustre sottise, ou du moins il ne la renouvelle pas avec un appareil avoué des Nations voisines.

Quand on voit un Euripide célébrer le vainqueur, il faut penser que le poëte & le vainqueur n'étoient pas des insensés.

Le plus noble compagnon de l'homme,

le courſier, eſt ennobli par ces jeux. Si les paris montent quelquefois trop haut, ce ſont des fantaiſies de Princes ; l'eſſentiel eſt que la race des chevaux aille toujours en ſe perfectionnant. Elle ne dégénérera point avec ce goût, qui au premier coup-d'œil paroît très-frivole : il ne l'eſt pas, il y a des amuſemens moins nobles, plus triſtes & beaucoup plus dangereux.

Le côté plaiſant, c'eſt qu'on haſarde de groſſes ſommes au ſort d'une courſe ; que l'on purge, la ſurveille, les Jockets, afin de les rendre moins lourds & plus diſpos ; & que l'on gagne le prix de la courſe dans ſon lit.

Des jeunes gens ont *couru* une fille d'opéra, c'eſt-à-dire, l'ont fait l'objet de leur pari. L'un devoit la céder à l'autre en cas de perte.

Ce n'eſt pas là tout-à-fait l'ancien eſprit de la Chevalerie ; mais il eſt entiérement éteint : & qu'importe un ridicule de plus ajouté à nos incroyables petits ridicules ? Le tout eſt de ſauver nos jours d'une peſante monotonie, & de varier nos goûts, nos modes, nos enthouſiaſmes, nos engouemens, afin de ne point perdre ce caractere de frivolité natale, qui nous honore & nous diſtingue aux yeux de l'Europe.

DUELS.

AUJOURD'HUI les duels ſont peu communs, grace à la philoſophie. On ne ſe bat plus, lorſque les gardes de deux épées viennent à ſe choquer dans un paſſage étroit, lorſqu'on ſe marche ſur le pied par inadvertance, lorſque les regards ſe rencontrent ou ſe prolongent ſans une indécence marquée, ou bien lorſqu'on n'eſt pas du même avis, & qu'on défend ſon opinion avec une entiere & libre franchiſe. Les hommes ne ſont plus des bêtes féroces, prêtes à ſe déchirer pour un *oui* ou pour un *non*.

Il n'y a pas ſoixante ans que la manie de ſe battre étoit montée à un tel point, que l'homme le plus ſage & le plus circonſpect ne pouvoit éviter une querelle, & que l'honneur étoit compromis, dès que l'on ne s'appelloit pas ſur le pré, au moindre geſte équivoque, & pour le motif le plus futile.

Du temps de la régence encore, chaque jour étoit marqué par la mort de pluſieurs hommes, & l'on ſe choiſiſſoit un ſecond dans toutes les diſputes qui intéreſſoient la vanité; ce ſecond n'étoit pas libre de

refuſer l'honneur dangereux qu'on lui faiſoit, & il alloit ſe couper la gorge, ſans trop ſavoir pourquoi.

Cette honteuſe frénéſie eſt tombée, ſans que la légiſlation s'en ſoit mêlée. On ne s'en reſpecte pas moins dans la ſociété ; mais on y eſt beaucoup plus libre en paroles ; & ce droit étant réciproque, perſonne ne s'en formaliſe. Athenes fut ſubtile & diſputante ; on diſpute tout autant à Paris, & la diſcuſſion ne fait qu'aiguiſer les eſprits ſans les aigrir ; il faut qu'il y ait dans la repartie un caractere d'inſulte bien prononcé, pour qu'on ſoit obligé d'en tirer vengeance l'épée à la main ; on contredit un homme ſans l'offenſer.

Les militaires, plus ſuſceptibles que les autres claſſes, ſouffrent eux-mêmes la contradiction ; ils n'en ſont pas moins courageux, moins prompts à repouſſer un affront ; mais ils ſavent quand ils doivent employer leur bravoure, pour réprimer la légéreté ou punir l'inſolence.

On va par-tout ſans armes, on ne porte plus l'épée ; on ne la met plus au côté, que lorſqu'on s'habille. On n'auroit pu déſarmer le Pariſien qu'avec beaucoup de peine ; il s'eſt déſarmé de lui-même, parce qu'on n'a pas ſongé à l'y contraindre.

Les Maréchaux de France connoiſſent bien moins d'affaires qu'autrefois, parce

qu'il eſt reçu, quand on ſe bat, que le Tribunal n'en ſoit pas importuné ; & l'on augure fort mal de ceux qui ſe laiſſent prévenir par *les gardes de la connétablie.*

Il eſt de fâcheuſes circonſtances, où l'honneur perſonnel force le plus doux, le plus honnête des hommes, à ſe meſurer avec ſon adverſaire ; l'opinion publique alors juge & abſout le combattant, parce que chaque corps, chaque état à ſes loix ; & qu'il ne ſeroit pas bon d'étouffer ce ſentiment qui repouſſe l'inſulte à propos, & maintient la dignité de chaque individu dans le poſte où il ſe trouve placé ; mais ces cas deviennent rares aux yeux de la prudence, de la raiſon & de la vraie valeur.

Quant à ces ſpadaſſins obſcurs & forcenés, qui dans les garniſons vont au devant des diſputes, qui les provoquent par pure bravade, qui mettent leur gloire à férailler, qui penſent couvrir leur mauvaiſe conduite en expoſant leur vie, & attaquant celle d'autrui ; je ne vois pas, dit le docteur SWIFT, qu'il y ait aucun mal politique à leur permettre de s'entretuer réciproquement, & de nous débarraſſer de leur perſonne, par une méthode qu'ils ont imaginée, & que toute la ſageſſe des loix n'avoit jamais pu trouver.

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

L'ACADÉMIE Françoiſe, ſi célebre entre nos majeſtueuſes barrieres de ſapin, & n'ayant plus d'exiſtence au-delà, ſe déroberoit-elle à nos pinceaux? Non, elle appartient ſpécialement au caquet de la grande ville.

Richelieu ne pouvoit former un établiſſement même par inſtinct, qui ne tendît au deſpotiſme. L'inſtitution de l'Académie eſt viſiblement une inſtitution monarchique. On a fait venir dans la capitale les gens de Lettres, comme on y a fait venir les grands Seigneurs, & par les mêmes motifs, pour les avoir ſous la main. On les tient plus en reſpect de près que de loin.

L'écrivain qui veut être de l'Académie, eſt contenu bien avant que d'y entrer; ſa plume mollit lorſqu'il ſonge qu'il lui faudra un jour l'agrément de cette *Cour* qui peut lui fermer la porte, malgré le ſuffrage unanime du corps. L'écrivain cherche à ne pas déplaire, à éviter du moins ce déſagrément, & la vérité n'a plus ſous ſon expreſſion dénaturée, une phyſionomie vivante.

Quelques-uns même flattent par ambition, & préferent la faveur de la cour à l'eſtime publique. L'académie

L'académie Françoiſe n'a de conſidération, & ne peut en avoir qu'à Paris ; les épigrammes qu'on lui lance de toutes parts, contribuent même à la ſauver de l'oubli.

Ce goût excluſif qu'elle s'arroge, eſt d'ailleurs bien fait pour éveiller le ridicule. Tous les hommes ſont appelés à juger par eux-mêmes des arts de ſentiment ; ils le ſentent : ils trouveront donc toujours extraordinaire qu'une poignée d'hommes oſent donner leurs idées ſur les arts, comme les idées les plus juſtes, & leur eſprit pour l'eſprit par excellence. Leur goût particulier ne peut pas former le goût général.

La maniere qui naît & qui naîtra toujours de ces ſortes d'aſſemblées, déplaira encore, parce que le caractere d'imitation décele la gêne & la ſervitude, & que chaque Ecrivain s'eſtimant libre, dans ſon idiome particulier, ne voudra pas modéler ſon attitude ſur celle d'autrui.

Enfin, ce bizarre privilege qui déclare publiquement un homme, homme d'eſprit, lui quarantieme au milieu d'une ville où l'eſprit abonde, excite conſtamment la bonne humeur de nos converſations : & les prétentions au titre d'Académicien, ſont jugées plus ſévérement que toutes les autres prétentions, parce que chacun ne ſe juge pas intérieurement plus ſot que

le récipiendaire, qui la veille étoit un mortel ordinaire.

L'Académie enſuite établit une différence preſque injurieuſe entre les gens de lettres; ils paroiſſent, pour ainſi dire, n'avoir point de rang, s'ils ne jouiſſent du fauteuil. C'eſt une ſéparation véritable entre des Républicains, jaloux avec raiſon de l'égalité, puiſqu'ils font les mêmes efforts, qu'ils ont le même juge, la même ardeur, la même conſtance dans la carriere de la gloire, & qu'ils ne luttent pas néanmoins à force égale.

En effet, l'eſprit de corps donne toujours une premiere conſiſtance à l'ouvrage qui émane de ſon ſein, & ce, au détriment de tout autre ouvrage. Si l'Auteur eſt étranger au corps, au défaut de la fourde critique, on emploiera un ſilence perfide & prémédité. Plus d'annonceurs, plus de prôneurs. Il faut que le livre s'éleve par ſes propres forces. Et quel livre dans ſon origine a été apprécié ce qu'il vaut? Les penſions & les récompenſes qui vont chercher de préférence les Académiciens placés à la ſource des graces, achevent de jeter au milieu de la Littérature, un ſujet de plainte & de diſcorde.

Les ſervices que l'Académie Françoiſe a rendus à la langue ſont foibles, pour ne pas dire nuls. La langue, ſans ce corps,

eût fait ſans doute des progrès plus rapides & plus audacieux. Quoi de plus fatal que de l'avoir *fixée* au milieu de tant d'arts féconds en conceptions neuves ! Quoi de plus ridicule que ce ton dogmatique, qu'elle prend quelquefois ! Tout en ſe moquant de la Sorbonne, ne va-t-elle pas citant de *vieux mots* & de *vieilles autorités*, comme des Théologiens qui ergotent ſur les bancs.

Ce corps, compoſé d'ailleurs de bons écrivains de la nation, mais qui eſt loin de les renfermer tous, vaut beaucoup; mais individuellement raſſemblés, ils ſubiſſent la fatale loi des corps; ils deviennent petits, n'ont plus que de petites idées, emploient de petits moyens, & ſont conduits par de petits motifs. Ce corps deviendroit utile s'il ſecouoit jamais les miſérables préjugés qui l'inveſtiſſent, & s'il oſoit adopter un goût diamétralement oppoſé à celui qui l'anime, c'eſt-à-dire, ſi au lieu d'un ton & d'une maniere locale (qui reſſemble à la couleur d'une école de peinture), il appercevoit enfin l'immenſité de l'art qui exprime la penſée, s'il invitoit, s'il admettoit tous les tons, tous les ſtyles, toutes les manieres, & qu'il ſût qu'il n'y a point de *regles fixes* pour cet art inconnu, qui rend ſur le papier la force de nos idées, & la chaleur de nos ſentimens.

Les gens de Lettres formant le plus petit

nombre dans ce corps littéraire, il se dénature, s'oppose à lui-même, & recueille malgré lui ses ennemis dans son propre sein. Il n'a pas eu le courage de renoncer à une étrangere décoration; & le crédit, l'intrigue y ayant fait brêche tant de fois, le Littérateur pauvre, fier & modeste perdra bientôt la seule place que la patrie lui offroit, & la plus propre à récompenser ses travaux. C'est pour un grand une jouissance de plus, que de déposséder un homme de lettres, qui n'a pour lui que la voix publique.

Je crois que les gens de lettres feroient beaucoup mieux, s'ils prenoient le parti de renoncer de bonne heure à cette récompense insidieuse. Leurs talens en auroient certainement plus de vigueur & de liberté. Ils ne troqueroient plus follement la gloire, qui les attend loin des murs de la Capitale, pour obtenir la renommée de Paris, toujours orageuse, & qui ne s'y concentre que pour bientôt y mourir.

Dans les Académies, les gens de lettres se voient de trop près; les défauts de chacun paroissent davantage; l'amour-propre se tourne en aigreur; les intérêts se divisent; plus de concorde; l'harmonie est détruite.

J'aime la réponse du Poëte Lainez. Un Membre de l'Académie Françoise lui pro-

posoit de faire des démarches pour entrer dans ce corps ; il répondit fièrement : *eh ! qui vous jugeroit ?*

L'Académie, mue par des intérêts particuliers, ne sent pas assez que le peuple-lecteur surveille, juge ses choix, & trouve très-ridicule la réception qui ne lui amene pas un nom connu. Quand il faut analyser un mérite, qui sort des ténebres, le public se révolte, & rit aux dépens de l'obscur récipiendaire.

Quelques Académiciens voudroient représenter comme *hommes de génie*. Mais le génie est comme la pudeur ; il est impossible de le jouer.

L'Académie Françoise ne propose plus pour sujet des prix qu'elle distribue annuellement : *quelle est la plus grande de toutes les vertus du Roi ?* ainsi qu'elle faisoit sous le regne de Louis XIV. Aujourd'hui les gens de lettres qui la composent (nous leur devons cette justice) ne se bornent pas à épurer le style, ils se regardent encore comme appelés à former les mœurs de la Nation ; & jamais ils ne s'aviseront de traiter une aussi lâche & déshonorante question.

Echappés à l'adulation, ils n'ont pu échapper de même à une certaine pédanterie : elle est plus fine, plus adroite, plus ingénieuse chez les uns que chez les autres,

il faut l'avouer. Mais tous croient ou voudroient faire croire que l'Académie eſt un tribunal réel, qui commande au goût & eſt fait pour le régler : que le titre d'Académicien emporte avec ſoi l'idée d'un juge abſolu des arts : ce qui n'eſt pas, vu leur extrême prévention pour leur propre maniere ; leur dédain affecté pour tout ce qui ne ſe ſoumet pas au ton de leur école, & l'ignorance où ils ſont ſur beaucoup d'ouvrages étrangers & nationaux, que leur pareſſe ou leurs travaux les empêchent de lire & d'examiner.

SUR LE MOT *GOUT.*

UN théologien s'échauffe, devient fanatique & déraiſonne au mot *grace*, & tel académicien au mot *goût*. Le dernier voudra vous ſubjuguer, tout comme le premier prendra le ton dogmatique, & ils ne demeureront pas inférieurs l'un à l'autre en invectives. Comment après cela ne pas convenir que chacun a ſa marotte ? Et l'académicien ſe moquera du théologien, quand il a comme celui-ci, la prétention bizarre de ſe croire infaillible.

Comme on détruit tout le mérite de l'action la plus excellente & la plus pure,

en lui prêtant de vicieuses intentions, de même on anéantit un bel ouvrage avec une critique froide & minutieuse. Ceci est encore opéré par un académicien, ou jaloux ou chagrin, ou voulant trancher du Docteur.

J'ai remarqué que les *souligneurs* soulignoient le plus souvent les mots les plus heureux & les plus expressifs. Ils ont tué la poésie sans retour; ils ont donné à la langue un ton monotone, & voilà l'ouvrage de ces prétendus *hommes de goût*.

Tel Académicien dit : *j'ai du goût*, parce qu'il n'ose pas dire, *j'ai du génie* : il sent bien que tout le monde sait ce que c'est que le génie, parce qu'il est aisé de le reconnoître; il voit donc qu'il ne peut en imposer là-dessus, & il se renferme dans le titre *d'homme de goût*, parce qu'il est aussi difficile de le lui contester, que peu important de le lui accorder.

Quand il a obtenu ce titre, il s'imagine alors que ses ouvrages sont pénétrés de *goût*, ce qui n'est pas; car tel a du *goût* pour apprécier les productions d'autrui, & n'en a pas pour ce qu'il fait.

TRIOMPHE DE VOLTAIRE.

Le nom des grands & celui des gens de lettres rivaliſent aujourd'hui, au grand étonnement des premiers; & la renommée ne laiſſant pas d'y mettre quelque différence, la guerre, comme de raiſon, eſt déclarée entre eux. Je n'en ſuis pas fâché : les grands perdront la bataille, parce que leur orgueil étant fondé ſur des miſeres & des armoiries, doit fléchir ſous un orgueil appuyé ſur de grandes choſes, & dont l'impreſſion eſt générale.

Ils ſont tout émerveillés de ce que la nation proclame aujourd'hui des noms roturiers, qui lui ſont devenus chers, & qu'elle place parmi les noms illuſtres dont elle s'énorgueillit. Ils voudroient bien lui ôter ſa reconnoiſſance, & l'obliger à ne point parler de ces nobles écrits qui font ſes délices : ils ont peine à concevoir comment la repréſentation de *Zaïre* ou de *Mahomet* porte plus de volupté & d'enthouſiaſme dans l'ame, que la contemplation du cordon bleu & l'ordre du Saint-Eſprit.

On a laiſſé le blaſon pour lire Monteſquieu. L'arbre généalogique de tant de

maisons nobles & inutiles occupe moins les esprits, que l'*Emile* & l'*histoire philosophique & politique du commerce des deux Indes*. Voilà un renversement d'idées auquel ils ne s'accoutument pas. Ils voudroient que le public s'échauffât pour leur oisiveté superbe, comme il se transporte pour les travaux qui flattent & agrandissent l'esprit & le cœur de l'homme.

Le triomphe poétique de M. de Voltaire, les acclamations de tout un peuple, son empressement à le voir, l'espece de fête solennelle dont on a salué son génie, les a percés d'un glaive de douleur : son couronnement enfin sur le théatre où ses chef-d'œuvres brilloient depuis soixante années, ils l'ont vu avec jalousie ; la voix publique n'auroit dû retentir que pour eux.

Les honneurs qui lui furent rendus de son vivant, priverent sa cendre des honneurs funebres : l'orgueil se vengea sur un cadavre mort ; on ne redoutoit plus sa plume. Il fut ordonné que, sans pompe & sans funérailles, son corps sortiroit de Paris pour aller chercher au hasard un tombeau sur la route. On redoutoit la solennité du convoi qui eût surpassé, par la foule des assistans, le nombre de ceux qui suivent les dépouilles des Rois.

Les maîtres de l'opinion publique ont donc aussi leur empire, leur trône & leurs

panégyriſtes. On pouſſa la précaution puérile, juſqu'à interdire aux journaux l'annonce de ſa mort ; on ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il avoit rendu les derniers ſoupirs dans la capitale, lieu de ſa naiſſance : la même défenſe s'étendit ſur Jean-Jacques Rouſſeau, lorſqu'il décéda à Armenonville, deux mois après Voltaire. La célébrité de ces deux hommes, dont les noms étoient univerſellement connus, offenſa ſans doute l'orgueil des rangs, puiſqu'il eut recours à des petiteſſes auſſi inconcevables, & que la poſtérité ſans doute aura peine à croire.

De tes écrits hardis Verſailles un peu confus,
Défendit d'imprimer que tu ne vivois plus ;
La Police ordonna que Melpomene en larmes
Ne récitât d'un mois tes vers remplis de charmes.
Un Curé refuſa de bénir ton cercueil :
Tu devois bien t'attendre à ce dernier accueil (1) *!*

(1) Ces vers ſont tirés d'une *épître à Voltaire*, compoſée par un Seigneur Ruſſe.

JEANNOT.

TROIS mois après le *triomphe de Voltaire*, le Parisien accueillit *Jeannot* avec le même enthousiasme. Il représentoit dans une farce qui n'eut depuis que cinq cents représentations. L'idiome de la derniere classe du Peuple s'y trouvoit exprimé au naturel, & le jeu naïf de l'acteur, son accent sûr, formoient un tableau qui dans sa bassesse, avoit un mérite toujours extrêmement rare sur la scene, la parfaite vérité.

Voilà ce qui lui a valu ce prodigieux succès. Que les autres acteurs s'étudient chacun dans leur rôle, à y mettre autant de vérité que Jeannot en met dans le sien, & l'art ne sera pas si éloigné de la perfection.

J'ai vu Taconet, & je l'ai toujours regretté. On tance le public parce qu'il va aux Boulevards: mais il y est assez commodément & à peu de frais. Le public a le droit de s'amuser à son gré: quand les comédiens françois l'ennuient, il fait bien d'aller chez Jeannot qui le divertit, & Jeannot en vaut bien un autre.

C'en est, ce n'en est pas: ces fameux mots, tirés de la parade dont je viens de parler, ont fait fortune. On les a prononcés dans

les meilleures sociétés, & aux meilleures tables. On n'a entendu pendant six mois que ces mots pris & reçus dans tous les sens possibles, & commentés avec tout l'esprit dont le Parisien assaisonne les nouveautés.

On avoit fait entrer *Jeannot* dans la troupe des Comédiens italiens-ordinaires du Roi; mais ce n'étoit pas là son théatre: il est retourné bien vîte aux pieces foraines où il excelle. Ce n'est point là que l'on voit la belle nature, ni que l'on rencontre l'éloquence & la morale; mais elles ont une certaine vérité qui, quoique rude & grossiere, manque à des théatres plus relevés. Jeannot est un très-bon acteur dans son genre, & l'engouement du Parisien prouve à quel point il chérit le spectacle, quand il n'y est ni rançonné, ni ennuyé, ni vexé.

On a modelé *Jeannot* en porcelaine, & on le trouve aujourd'hui sur toutes les cheminées, faisant pendant au *Préville*. Pourquoi ne fraterniseroient-ils pas?

L'ACADÉMIE

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

LA l'antiquaire ſourit d'un poëte moderne qui ne s'appelle pas *Homere* ou *Euripide*. Ariſtote l'emporte encore ſur Deſcartes & Newton : plus les idées ſont anciennes, mieux elles valent : le ſiecle des Médicis n'y a pas encore le droit de Bourgeoiſie.

Tel érudit ne daigne pas appercevoir la colonnade du Louvre, pour parler d'un vieux temple de Cérès, dont il reſtitue l'entablement, l'architrave, &c. Si l'on perdi une bataille, c'eſt que l'on a oublié la force de la phalange Macédonienne.

Appelle & Zeuxis étoient les premiers peintres de l'univers, car leurs tableaux, à force de vétuſté, n'exiſtent plus.

Si nous faiſons quelque choſe de paſſable, c'eſt par pure réminiſcence ; les anciens avoient tout dit, tout vu, tout deviné ; nous les répétons à notre inſu, & par un effet de la métempſycoſe ; car nous ſommes une race abâtardie, dégénérée pour les arts : *vivent les Grecs !*

Notre langue ne vaut pas l'hébreu, qui

eſt une langue ſacrée : nous ne commencerons à valoir quelque choſe, que dans quatre mille ans.

Tous ces contempteurs des tems modernes écrivent des in-4°. ſur les anciens; c'eſt aux anciens à les lire. Ils traduiſent les anciens, & ces anciens-là, ſous leur plume, paroiſſent bien ſots & bien vides. Ils mettent tout Homere en rimes plates, pour en rendre la lecture à jamais impoſſible, & pour l'admirer ſans doute tout ſeuls. D'autres font de mauvaiſe proſe, pour nous faire déteſter notre idiome & pouvoir crier plus haut encore : *vivent les Grecs !* cela eſt adroit.

Spanheim s'extaſioit de volupté ſur une médaille antique : il eſt bon de regarder une médaille une fois, mais c'eſt aſſez. Si c'eſt à raiſon d'antiquité, tel rocher eſt plus vieux que l'alphabet phénicien, tranſmis ou non tranſmis aux Grecs. Tel homme de lettres eſt curieux, c'eſt bien fait à lui ſi cela l'amuſe : mais tel autre ne voit pas ſur une médaille la raiſon d'une exceſſive volupté (1).

(1) Le facétieux Piron a fait une épitaphe aſſez plaiſante, d'un de ces inveſtigateurs du temps paſſé. Elle eſt peu connue :

Ci-gît un Antiquaire, opiniâtre & bruſque ;
Il eſt eſprit & corps dans une cruche Etruſque,

Les membres de ce corps se nomment académiciens ; mais ce titre est une très-foible distinction à Paris, & l'on ne sait trop pourquoi : c'est qu'il faut être de l'*académie françoise* pour être un véritable académicien.

D'où vient cette différence entre voisins, qui ne sont séparés au Louvre que par une cloison. Il y a bien autant de préjugés, autant de prétentions d'un côté que de l'autre : plusieurs membres passent même d'une chambre pour aller dans la chambre voisine, ils devroient donc être rangés sur la même ligne ; on fait des vers & de la prose d'un côté & de l'autre.

Le public ou plutôt l'opinion a mis entre ces deux corps un grand intervalle. Il seroit facile néanmoins d'opposer *l'académie des belles-lettres à l'académie françoise*, si la premiere vouloit s'humaniser un peu avec les belles-lettres, puisqu'elle en porte le nom, goûter de la littérature moderne, réciter quelques vers françois, & ne point faire divorce avec le bel-esprit. Alors tous ces antiquaires passeroient pour des gens de lettres, & l'on s'accoutumeroit à dire d'eux qu'ils ont de l'*esprit* ; le goût prendroit peut-être ensuite, & les quarante seroient dépossédés du privilege exclusif à la réputation & à l'immortalité.

Que cela arrive ou non, je dirai toujours à l'académie françoise ;

Tes plus grands ennemis, Rome, ſont à tes portes.

Cette académie ne veut plus, dit-on, que ſes membres paſſent déſormais à l'académie françoiſe, parce que c'eſt trop de gloire auſſi pour un ſimple mortel, que de réunir ſur ſa tête les titres oppoſés de *ſavant* & de *bel-eſprit* : il faudra opter, & l'on ne pourra plus ſervir à la fois les deux maîtreſſes jalouſes & rivales. Point d'accord entre l'*érudition* & les *graces*.

JOURNAUX.

Les journaux ſont les trompettes de la renommée les plus menteuſes & les plus impudentes : tel périodiſte annonce un auteur comme un aigle, l'autre le traite d'oiſon : le panégyrique & la ſatyre de l'écrivain paroiſſent le même jour : à qui s'en rapporter? à ſoi-même ; lire l'ouvrage & ne point demander bêtement à autrui ce qu'il en penſe.

Le critique impartial & neutre n'a point encore exiſté ; mais l'homme en état de produire, ne ſe rabaiſſe point à *analyſer* des ouvrages, il en enfante.

Se fait journaliſte qui veut, & l'écrivain *le plus honni*, peut le lendemain *honnir* tous ſes confreres.

Le miniſtere protege & foudoie les petites feuilles ſatyriques où les auteurs ſont déchirés à belles dents, afin d'entretenir la rivalité, la haine & la jalouſie entre les membres de la république littéraire; il s'oppoſe par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

Le public oiſif retient les injures & les épigrammes, & oublie les talens & les vertus de l'auteur. Le miniſtere ſent bien quelle prépondérance auroit la république littéraire ſur les eſprits, ſi l'eſtime univerſelle répondoit à ſes travaux: il tache de lui ravir cette eſtime précieuſe; & une foule d'aboyeurs, doués d'un eſprit médiocre, & d'une rage incurable, ſervent le miniſtere au-delà de ſes eſpérances.

De tous les écrits périodiques, celui qui rapporte le plus d'argent, c'eſt le Mercure: il eſt le plus mauvais de tous; le pédantiſme le plus lourd y regne: tel écervelé s'y arroge la dictature du Parnaſſe, & veut corriger tout le monde, ſans pouvoir apprendre à ſe corriger lui-même. Les préjugés ineptes ſe propagent ainſi tous les huit jours dans ce livre bleu, *dédié au Roi*.

On ne doit jamais répondre aux journa-

liſtes, parce que l'ouvrage ſe défend de lui-même: il ne faut qu'un peu de temps pour faire tomber les critiques envenimées. Le ſilence du mépris eſt l'arme la plus ſûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertiſſant pour l'amour-propre des ſots, que la guerre continuellement allumée parmi ces auteurs. Tous ces eſprits bornés, tous ces ignorans voient avec joie des hommes célebres ſe donner en ſpectacle.

En fait de goût d'ailleurs, quand on n'eſt pas d'accord ſur le champ, plus on diſpute & moins on ſe rapproche.

Mais le journaliſte veut-il louer? il ne connoît plus que l'emphaſe. Un acteur vient-il à mourir? le ridicule écrivain s'avance dans le Mercure de France & dit: *ce n'eſt qu'un individu qui manque, & c'eſt une nation entiere à conſoler.* Qui diroit-on qu'il regrette? Un prince bienfaiſant, un légiſlateur, un héros protecteur de la patrie, un naturaliſte du premier ordre? Non, il s'agit de *le Kain.*

LE VRAI JOURNALISTE.

LA critique, en littérature, eſt la choſe du monde la plus inutile. L'ouvrage qu'on examine eſt imprimé, les fautes ſont commiſes ; & le tems qui plonge dans l'oubli les productions ſtériles ou frivoles, me paroît le vrai, l'irrévocable journaliſte. On ne revient point de ſes jugemens, il n'écoute ni la cabale, ni les préventions ; il abſorbe le livre dans ſon gouffre ou le fait ſurnager ſur l'abîme.

Pourquoi donc ſe dévouer à la haine de ſes rivaux & offenſer l'amour-propre des hommes vivans, pour opérer ce que le tems doit faire mieux que tout autre ?

D'ailleurs, l'invective eſt preſque inſéparable de la critique littéraire : on a beau choiſir ſes termes ; on veut toujours dire que tel écrivain eſt un ſot ou un ignorant ; on verſe le ridicule ſur ſon œuvre ; & de là à ſa perſonne il n'y a qu'un pas.

Les lettres faites pour répandre quelque charme ſur la vie, ne doivent jamais être le prétexte de troubler le repos d'un galant homme qui aura mal réuſſi en voulant inſtruire ou amuſer les autres. Le critique le plus ſage a encore quelquefois le

foible de la jalouſie ou de l'envie. Puis, quel eſt l'homme aſſez maître de ſes paſſions, aſſez impartial, aſſez éclairé & doué d'un tact aſſez ſubtil, pour être le juge ſuprême des talens & des réputations que le temps prononce ; c'eſt à lui ſeul qu'appartient cet emploi.

Mais ce qui doit conſoler les auteurs, c'eſt de voir que le plus impitoyable des critiques eſt toujours un auteur mépriſé. Qui ſe ſent des forces pour courir dans la carriere, ne s'amuſe pas à jeter des bâtons aux jambes de ceux qui courent.

Tous ces *jugeurs* ſont plus intrépides dans leur prononcé, & plus orgueilleux de leurs *extraits*, que les auteurs ne le ſont de leurs productions ; ils prennent le talent de nuire pour la preuve d'une ſupériorité réelle & décidée.

Ainſi l'on ne voit plus dans l'atelier des arts
Que légions de rats & grouppes de léſards.
Leur ſouffle empoiſonné flétrit les renommées ;
Le Pinde eſt envahi par d'inſolents Pigmées.

. . . . . .

Ces Docteurs pointilleux dans leur triſte manie,
Le ſcalpel à la main, diſſéquent le génie,
Et veulent qu'abaiſſant ſon vol audacieux,
Comme eux il penſe, écrive & qu'il rampe comme eux.

M. Guyetand.

GÊNE DE LA PRESSE.

LES ennemis des livres le ſont des lumieres, & par conſéquent des hommes. Les entraves dont on ſurcharge la preſſe invitent à les braver : ſi l'on jouiſſoit d'une liberté honnête, on auroit plus recours à la *licence*. Il eſt des maux politiques que prévient la liberté de la preſſe, & c'eſt déja un très-grand bienfait. La police intérieure des états a beſoin d'être éclairée par des écrits déſintéreſſés. Il n'y a que le Philoſophe ſatisfait de la ſeule eſtime de ſes concitoyens, qui puiſſe s'élever au-deſſus des nuages que forme l'intérêt perſonnel, & offrir les abus d'une coutume inſidieuſe. Enfin la liberté de la preſſe ſera toujours la meſure de la liberté civile ; & c'eſt une eſpece de thermometre pour connoître d'un coup-d'œil ce qu'un peuple a perdu ou gagné.

Si l'on adopte cet axiome chaque jour nous perdons, car chaque jour la preſſe eſt plus gênée.

Auſſi les livres que l'on imprime aujourd'hui à Paris, ſont-ils pitoyables lorſqu'ils roulent ſur l'hiſtoire, ſur la politique ou ſur la morale des nations.

Laiſſez penſer & parler ; le public jugera ; il ſaura même corriger les Auteurs. Le plus ſur moyen pour épurer l'imprimerie, c'eſt de la rendre libre : l'obſtacle irrite ; ce ſont les prohibitions, les difficultés qui enfantent les brochures dont on ſe plaint.

Si le deſpotiſme pouvoit tuer la penſée dans ſon ſanctuaire, & nous empêcher de faire voler le trait de nos idées dans l'ame de nos ſemblables, il le feroit. Mais ne pouvant tout-à-fait arracher la langue au Philoſophe, & lui couper les mains, il établit l'inquiſition ſur les routes, peuple les frontieres de commis, répand les ſatellites, ouvre toutes les caiſſes, pour intercepter la progreſſion infaillible de la morale & de la vérité ; vain & puéril effort ! Attentat ſuperflu au droit naturel de la ſociété générale, & aux droits patriotiques d'une ſociété particuliere ! La raiſon de jour en jour frappe les nations d'un plus grand éclat ; elle luira ſans nuages. On a beau craindre ou perſécuter le génie ; rien n'éteindra dans ſes mains le flambeau de la vérité : l'arrêt que ſa bouche prononce, ſera répété dans toute la poſtérité contre l'homme injuſte. Il a voulu ravir à ſes ſemblables le plus noble de tous les droits, celui de penſer, inſéparable de celui d'être : il aura manifeſté ſa foibleſſe & ſon extravagance, & il méritera le double reproche de tyrannie & d'impuiſſance.

O braves Anglois ! peuple généreux, étranger à notre ſervitude honteuſe, conſervez avec ſoin parmi vous la liberté de la preſſe ; elle eſt le gage de votre liberté. Vous repréſentez aujourd'hui preſque ſeuls pour le genre humain, vous ſoutenez la dignité du nom d'homme. Les foudres qui frappent l'orgueil & l'inſolence du pouvoir arbitraire, partent du noble ſein de votre Iſle fortunée. La raiſon humaine a trouvé chez vous un aſile d'où elle peut inſtruire l'Univers.

Quand les oppreſſeurs croiront impoſer ſilence à la terre, & la dévorer ſans qu'elle oſe gémir, leurs perfides projets ſeront éclairés dans toutes leurs profondeurs, leurs fronts ſeront cicatriſés des foudres ſacrés de la vérité : l'opprobre les ſaiſira, pour les vouer au mépris & à l'exécration de la race préſente & future.

O braves Anglois ! vos livres ne ſont pas ſoumis au *mandat de Mr. Le Camus de Néville ;* & il faudroit un long commentaire, pour vous expliquer de quelle maniere Monſeigneur le Garde des Sceaux, ou Monſeigneur le Chancelier de France, quand il a les ſceaux, permet enfin à une mince brochure, qu'on ne lira pas, d'être étalée & invendue ſur le quai de Gêvres.

Nous ſommes ſi ridicules & ſi petits devant vous, que vous auriez peine à com-

prendre l'excès de notre foibleſſe & de notre humiliation (1).

Au reſte, cette gêne fait un tort conſidérable à la Capitale, & l'étranger en profite. La *graphomanie* a un côté ridicule, mais elle fait ſubſiſter diverſes profeſſions. La Montagne Ste. Genevieve eſt peuplée de Colporteurs, de Brocheurs, de Relieurs, &c. qui mourroient de faim ſans le gros commerce de la librairie. Ce trafic n'a rien de préjudiciable à la ſociété. Les anciens écrivoient autant que nous, & avoient la même démangeaiſon de publier leurs écrits. C'eſt un beſoin que nous ſatisferons toujours en donnant notre argent aux preſſes Hollandoiſes, Allemandes, Flamandes & Suiſſes.

COMMUNAUTÉS.

UN premier Edit avoit ſupprimé, ſous le miniſtere de Mr. Turgot, les Jurandes & Communautés de commerce, *ces parties honteuſes* de notre gouvernement, & tout

(1) Il y eut jadis un édit du Roi, qui défendoit au Profeſſeur Ramus *de lire ſes propres ouvrages.*

rouloit assez bien. Dix-huit mois après un second édit créa six Corps de Marchands, & quarante-quatre Communautés d'Arts & Métiers.

Les entraves bisarres furent supprimées. Une plus grande liberté est rendue au Commerce; on a réuni des professions qui ont de l'analogie entr'elles, & qui autrefois livrées à des procès interminables, fatiguoient les Tribunaux de leurs débats aussi coûteux que ridicules.

La porte de l'industrie est ouverte à quiconque veut travailler; mais il en coûte encore de l'argent. Cet argent ne se donne plus aux Communautés; à qui se donne-t-il? aux coffres royaux: tout rentre insensiblement dans ce bassin unique.

Les Bouquetieres, les Coiffeuses de femmes, les Jardiniers, les Maîtres de danse, les Savetiers, les Vidangeurs ont été déclarés par le même édit *libres dans leur profession*, & exempts de payer.

Avant cet édit on poursuivoit une malheureuse femme qui, la veille de la fête d'un patron banal, portoit des fleurs sur son éventaire: on écrasoit ses fleurs, & on lui faisoit payer une amende. On faisissoit de *par le Roi & justice*, des souliers à demi-ressemelés, & enfin l'on incarceroit le téméraire qui mettoit des papillotes sur la tête d'une femme, sans avoir la *patente* qui

l'autoriſoit à friſer & pommader ſes cheveux. Nous ſortons de l'époque de toutes ces belles inſtitutions, & nous en avons encore pluſieurs à-peu-près de cette dignité-là.

AGRIMINISTES.

LES belles Dames, dont la fantaiſe commande ces ouvrages momentanés, ſuſceptibles de variations infinies, ignorent ſans doute que les Ouvriers qui façonnent les agrémens dont elles ornent leurs robes, ſe nomment *agriminiſtes*.

L'ouvrier donne à la ſoie toutes les formes poſſibles ; c'eſt de ſon goût & de ſon génie que naiſſent la variété des deſſins, la diverſité des couleurs artiſtement unies, l'imitation des fleurs naturelles.

On admire une jolie femme, & ſon habillement qui fait partie de ſon exiſtence : mais, à la vue des effets très-galants qui réſultent de ſes aigrettes, de ſes pompons, de ſes franges, le Poëte chanſonnier ne s'eſt jamais aviſé de célébrer un peu le *fuſeau*, la *navette* & la main induſtrieuſe du pauvre *agriminiſte* : tout eſt pour celle qui porte la robe élégante, & rien pour l'ouvrier qui lui a imprimé cet éclat, cette fraîcheur, cette légéreté aërienne.

ÉPINGLIERS, CLOUTIERS.

UN Sauvage admire un clou, & il a raiſon. C'eſt à Paris que l'homme obſervateur voit combien l'art a demandé de combinaiſons, d'expériences & de ſoins. Il faut trente mains & trente outils, pour la formation d'une épingle; vous en aurez mille pour douze ſous.

Les Aiguilliers, Epingliers regardent leur profeſſion comme l'une des plus anciennes, puiſqu'ils ſoutiennent que Hénoc en fut l'inventeur.

L'aiguille eſt néceſſaire à preſque tous les métiers : pour que l'aiguille ne ſoit ni molle ni caſſante, pour qu'elle reçoive la perfection dont elle eſt ſuſceptible, il faut plus de vingt opérations, toutes également eſſentielles, & extrêmement délicates. Les Cloutiers ont pris St. Cloud pour Patron; & les Epingliers, St. Sébaſtien, parce que celui-ci fut martyriſé à coups de fleches.

VOITURES PUBLIQUES.

POURQUOI le Miniſtre qui avoit ſi ſagement détruit les corvées & les Communautés, qui s'étoit déclaré l'ennemi des *privileges excluſifs*, toujours nuiſibles & féconds en abus, a-t-il renoncé à ſes propres principes, en établiſſant des meſſageries royales avec *privileges excluſifs*?

Le public eſt mal ſervi; les Commis ont de la hauteur & de l'inſolence; les voitures ſont incommodes, trop étroites; on y eſt gêné, foulé, comprimé. On ne ſait à qui ſe plaindre, de qui obtenir juſtice. Et pourquoi ne pas rendre au particulier la liberté de voyager à ſon gré, de faire ſon prix, & de choiſir ſes commodités?

Sur la route de Verſailles, c'eſt encore pis; les caroſſes, dits *pots-de-chambre*, ſont ouverts à tous les vents; on y brûle en été, on y gele en hiver; la pouſſiere vous y étouffe ou la pluie vous y mouille.

Et qui connoît le majeſtueux *Carrabas*, attelé de ſix chevaux, qui font quatre petites lieues en ſix heures & demie de temps? Il renferme dans une eſpece de longue cage, ſale & fétide, vingt perſonnes qu'on preſſe, qu'on étouffe indé-

cemment; & il eſt défendu à la charrette oiſive, au cabriolet léger, au fiacre vide, au fourgon commode, de voiturer perſonne ſur cette route.

Qu'importent de beaux chemins, ſi je ne puis y voyager à ma fantaiſie, ſi je ſuis gêné, contrarié dans ma marche, dans mon repos? Et pourquoi faut-il des papiers, des bureaux, des commis, lorſque j'ai la volonté de me promener?

Dans toute l'Angleterre on eſt voituré avec autant de promptitude que de commodité, parce qu'on choiſit & qu'on loue ſoi-même la voiture dont on a beſoin. Voulez-vous faire à Paris deux lieues dans les environs? il faut vous rendre dans un bureau, attendre, intercéder, parler à un Commis incivil, recevoir une pancarte. Le Cocher de la plus miſérable brouette, preſque ſans culottes & ſans bas, a un habit bleu (livrée royale); la portiere démantibulée porte trois *fleurs-de-lys*, & l'on ne donne un coup de fouet à deux roſſes étiques, que *de par le Roi.*

On diroit que c'eſt une affaire d'état, que le tranſport d'un particulier à une autre ville. Vous êtes environné d'ordonnances, de prohibitions; & les hommes de bureaux auxquels vous donnez votre argent, ſemblent moins appartenir au public qu'au gouvernement, qui ne nous

veut rien laiſſer faire : chevaux, cochers, poſtillons, voyageurs & valiſes, tout eſt ſous ſa main. Des couvertures de toile cirée qui couvrent de longues charrettes, portent en gros caractere, *Meſſageries Royales ;* les armes de France & de Navarre pendent aux oreilles du moindre baudet.

GLUCK.

En 1778, tout le monde étoit ou Gluckiſte ou Lulliſte ou Ramiſte ou Picciniſte ; ainſi que l'on étoit, il y a quarante ans, ou Moliniſte ou Janſéniſte. J'avoue que j'étois & que je ſuis encore Gluckiſte. Pourquoi ? c'eſt que l'Orphée du Danube m'entraîne, & que je préfere la mélodie à l'harmonie. Piccini a une harmonie adroite & brillante, une compoſition douce & variée ; mais ce genre de beauté laiſſe trop à déſirer du côté de l'expreſſion.

Je n'ai jamais goûté Quinaut ; & ſelon moi, il n'a jamais pu échauffer Lulli, encore moins Piccini. Tous les Héros de Quinaut ſont fades, & M. Marmontel a manqué de goût en s'attachant à ces miſérables opéras, dont le vide & la foibleſſe

auroient dû frapper un homme de lettres tel que lui ; mais la routine eſt le tyran de tous les Littérateurs François.

RÉVOLUTION MUSICALE.

LA politique d'Alcibiade qui coupa la queue à ſon chien, pour diſtraire les Athéniens de ſa perſonne, eſt une politique renouvellée de nos jours. Nos bals, nos ſpectacles, nos hiſtrions nous font dire en d'autres termes : « ce chien avoit une ſi belle » queue ! quelle fantaiſie prend à cet Al» cibiade de la lui couper ? Il a dégradé le » plus bel animal du monde ; c'eſt un fan» taſque, c'eſt un fou ».

Alcibiade dans ſon char doré portoit un Cupidon armé du foudre : cette deviſe, qui n'eſt pas ordinaire, il ſut la rendre reſpectable. Mais ne comptons pas trop ſur nos Alcibiades : nos guerriers, à ce qu'il me ſemble, s'efféminent dans ces voluptés trop exquiſes. Ils auront le même courage, d'accord ; mais auront-ils la force & la ſanté qui ſupportent les travaux de la guerre ? Sur le champ de bataille, ne ſe rappelleront-ils pas involontairement ces arts enchanteurs, qui font dire en ſoupirant : *hors de Paris point d'exiſtence.*

On y achete, année commune, pour près de quatre millions d'ariettes, en y comprenant les violons, les hautbois, les flûtes & les baſſons : cela eſt un peu cher, & les autres arts coûtent infiniment moins.

L'ennui, la mélancolie habitoient pour moi l'opéra ; & je diſois avec la Bruyere : *je ne ſais comment avec une magnificence royale, on eſt parvenu à me faire bâiller.* Je regardois le ſéjour de la muſique comme un lieu où je ſerois conſtamment ſourd, & jamais ému par le plaiſir. Gluck eſt venu, & j'ai connu les charmes de la muſique, je me croyois mort pour l'art, & l'art a commencé à exiſter pour moi : c'eſt à ſon expreſſion ſimple, énergique, que j'ai enfin ſenti couler des larmes, que je n'avois jamais verſées dans le ſéjour des enchantemens.

Tous les cœurs ont obéi à cette muſique expreſſive & touchante ; il a eu un rival dans l'Italien Piccini, harmonieux, brillant & tendre : mais le Saxon a de plus grandes puiſſances. C'eſt lui qui eſt terrible, touchant, rapide & vrai. Alceſte ! ah quel opéra !

Le Saxon a eſſuyé le premier feu de nos préventions, & ſon rival a eu moins de peine enſuite à faire ſon effet.

Puiſſe le génie triompher des derniers obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de cet

art, ſorti pour nous de l'enfance où nous le captivions ! La pratique de notre antique pſalmodie a roidi les organes, & durci le tympan de cette foule de chanteurs & de chanteuſes, dont la troupe étourdiſſante nous fatigue. Qu'on les chaſſe au plutôt ; qu'on raccourciſſe ces danſes ſi longues & ſi mal amenées ; qu'on choiſiſſe des poëmes où l'intérêt ne ſoit ni coupé, ni affoibli ; & que le décorateur ambitieux, le deſpotique maître de ballet, le lourd orcheſtre ceſſent d'être rebelles, & de donner des entraves ridicules au génie qui doit commander à ces ſubalternes, & les ſoumettre à ſon autorité.

Je crois qu'il faut renoncer totalement à Quinaut : il n'y a rien de ſi inſipide au monde que ſes opéras ; il n'a ni rapidité, ni diverſité, ni chaleur. C'eſt une folie que de vouloir ſe rappetaſſer : tous les muſiciens perdront leur temps, & haſarderont leur réputation ſur ces canevas vides qui repouſſent le génie.

Voici donc qu'à peine le buſte de Rameau eſt-il placé dans ſa niche, qu'il faut l'en déloger. La muſique braillante de Lulli a diſparu ; & c'eſt ainſi que tout art ſe forme en ſe recompoſant ; car s'il s'arrête il recule.

SOLFIER.

DEPUIS que nos brillans opéras comiques sont en vogue, on rafole de toutes les ariettes, & l'on entend *solfier* à voix basse dans les rues, dans les promenades, dans les sociétés. C'est un air que se donnent même ceux qui n'ont ni voix ni oreilles.

Les enthousiastes du vieux plein chant gothique de l'opéra, ont fait la plus belle défense contre la mélodie d'Italie ; la voilà néanmoins naturalisée. Puissions-nous de même changer le ton monotone de notre étroite tragédie, & nous modéler sur des compositions plus vastes, qui laissent aux faits & à l'intérêt des situations, tout le jeu nécessaire ! Vienne la manière du grand Shakespear.... Oh ! elle viendra.

FILLES NUBILES.

LE nombre des filles qui ont passé l'âge du mariage est innombrable. Rien de si difficile qu'un mariage, non pas tant parce que ce nœud est éternel, que parce-

qu'il faut aller consigner une dot par-devant Notaires. Les filles laides & nubiles abondent ; les jolies ont encore beaucoup de peine à passer. Il faudroit peut-être renouveller à Paris ce qui étoit en usage chez les Babyloniens. On rassembloit toutes les filles nubiles dans un marché public : les jeunes gens venoient, & comme de raison, achetoient les plus belles ; mais l'argent qui en provenoit, servoit à doter les laides délaissées.

On voit que le mariage est devenu un joug pesant auquel on se soustrait de tout son pouvoir : on voit qu'on a raisonné depuis peu le célibat, comme une situation plus douce, plus sûre & plus tranquille. La fille célibataire par choix n'est point rare aujourd'hui dans l'ordre mitoyen : des sœurs ou des amies s'arrangent pour vivre ensemble, & doubler leurs revenus en les plaçant à rentes viagères. Ce renoncement volontaire à un lien constamment chéri des femmes ; ce système anti-conjugal, n'est-il pas bien remarquable dans nos mœurs ?

Chez les Lacédémoniens, les femmes, chaque année, fouettoient les célibataires dans le temple de Vénus. Que diroit Lycurgue, s'il voyoit aujourd'hui nos demoiselles dédaigner l'autel de l'hyménée, embrasser le célibat, s'en montrer les apo-

logiſtes ; & vivre dans une eſpece de liberté maſculine ; liberté qui, chez aucun peuple de la terre, ne fut le partage de leur ſexe.

Qu'arrive-t-il de cet étrange déſordre ? Ces gens aiſés qui ne ſe marient point ou qui ſe marient tard, ne font preſque point d'enfans : les gueux qui ſe marient intrépidement, & qui ſe marient trop tôt, en font beaucoup ; de ſorte que les richeſſes ſe rencontrent de plus en plus dans un très-petit nombre de mains ; celui à qui elles ſeroient le plus néceſſaires en a le moins.

Dans toutes les ſociétés on ne rencontre que de ces vieilles filles qui ont fui les devoirs d'épouſe & de mere, & qui trottent de maiſons en maiſons. Affranchies des peines & des plaiſirs du mariage, elles ne doivent pas uſurper la conſidération & le reſpect qui ſont dûs à la mere de famille environnée de ſes rejetons ; & l'on devroit les regarder comme ces vignes infertiles, qui au lieu de porter des raiſins, n'ont pouſſé ſous les rayons du Soleil, que des feuilles jaunes & rares.

Ces filles décrépites ſont ordinairement plus malicieuſes, plus méchantes & plus durement avares, que les femmes qui ont eu un époux & des enfans.

Il faudroit aſſujettir les vieux garçons &

les vieilles filles à une contribution ; reculer encore également pour les deux sexes, l'époque des vœux forcés ou indiscrets, abolir le célibat des soldats, qui occasionne le célibat des filles ; d'autant plus que des soldats mariés seroient plus courageux & plus attachés à la patrie. Il faudroit enfin que le Législateur fît revivre les *anciens mariages de la main gauche*, afin de diminuer les difficultés du mariage. Une concubine étoit autrefois une femme non malhonnête. En voulant trop gêner la liberté de l'homme, on l'a précipité dans de nouveaux écarts ; & c'est bien le cas de répéter ici, que c'est *souvent la loi qui fait le péché.*

LA PETITE-POSTE.

SON auteur avoit conçu deux cents projets de différentes especes, tous relatifs au bien public : celui-là seul a pu recevoir son exécution.

Cette poste roule du matin au soir, portant lettres & paquets. Comme Paris est un monde, on auroit plutôt fait souvent de se transporter à trente lieues, que de déterrer un homme dans tel quartier : on lui écrit ; les billets économisent

le temps, remplacent les visites, & font qu'on ne se déplace pas pour des riens.

Les amis s'avertissent pour les jours qu'ils veulent passer ensemble ; le commerce de la vie s'embellit de cette facilité. Mais on écrit pour ses affaires ou pour ses plaisirs, parce que ce seroit une grande imprudence d'écrire autrement ; le tout étant entre les mains de la police qui veut savoir jusqu'aux choses indifférentes.

L'inconvénient est que les anonymes qui vous écrivent des injures, sont plus à leur aise. Mais toute lettre anonyme est d'un lâche, & dès-lors mépriſable. Cet abus ne sauroit contrebalancer l'utilité générale.

Les gens en place ou célebres reçoivent une foule de lettres oiseuses : cette affluence ne peut pas manquer de les distraire, & à la longue de les fatiguer. Le fardeau d'une vaste correspondance est un malheur attaché à la renommée ; on perd des heures précieuses à répondre à des futilités, & à tracer sur le papier des complimens stériles ou des choses extrêmement vagues.

On ne doit qu'à ses intimes amis le tableau de ses véritables idées : on est obligé de dissimuler avec les autres, parce qu'ils sont toujours prêts à montrer vos lettres, à les faire circuler, & même à les imprimer. Il faut être très-circonspect

avec la multitude ; car, combien de gens vous tendent des pieges ſous les apparences du zele, & ne ſont qu'à l'affut des ridicules qu'ils peuvent ſaiſir ; contens d'avoir pu tromper ou votre confiance ou votre crédulité !

LES VISITES.

Les viſites emportent beaucoup de temps. Vainement ſe fait-on écrire chez les portiers : on eſt condamné à de certaines époques, à aller d'hôtel en hôtel faire la révérence, s'aſſeoir, dire quelques mots inſignifians ; puis l'on s'échappe pour faire la même choſe dans la maiſon voiſine. C'eſt un travail & une occupation que de ſortir ainſi d'un hôtel pour entrer dans un autre.

Ceux qui ont beſoin de protection ne viſitent les grands qu'à leur corps défendant. Le devoir, l'orgueil ou la cupidité les traîne à travers les antichambres ; ils ſouffrent, murmurent tout bas & ſubiſſent la loi commune. Un valet qui doit avoir bonne mémoire, annonce à haute voix ceux qui entrent ; coutume prudente. On ouvre les deux battans pour les femmes. C'eſt alors que les qualités ſonnent agréa-

blement à l'oreille de l'individu qui ſe préſente dans le cercle : un nom tout nud a quelque choſe de honteux.

On a beaucoup abrégé les formules des premiers complimens. L'on s'aſſied, ſi l'on veut, ſans preſque rien dire. L'arrivante occupe le fauteuil le plus proche de la maîtreſſe de la maiſon, le cede à ſon tour, & ainſi ſucceſſivement. Les femmes s'examinent des pieds à la tête, tout en ſe faiſant des mines. C'eſt le moment où les nouvelles circulent ; de ſorte qu'un fait arrivé à huit heures du ſoir eſt ſu de tout Paris à dix heures. Le commentaire & les bons mots, qui font arrêt, l'accompagnent déjà : & il ne ſera plus permis d'en parler le lendemain.

Après les nouvelles vient l'étalage de chaque doctrine particuliere ; mais le récit eſt court, excepté dans la bouche des officiers de marine, qui abuſent des circonſtances pour tenir école publique de pilotage. Les femmes diſſimulent leur ennui & font gliſſer adroitement la converſation ſur le nouvel opéra ; on deſcend de la vergue du grand mât aux baſſons de l'orcheſtre, & l'on parle d'une tempête harmonique. Au moment que j'écris, les diſputes ſur la muſique & ſur la marine ſont éternelles ; & pourquoi durent-elles ſi longtemps ? c'eſt qu'on ne s'entend pas.

Les parleurs de profeſſion ont un répertoire tout formé, qui compoſe tout leur eſprit. Ils n'ont pas l'attention de le varier; & il y a beaucoup de gens qui vous étonnent, mais pour une ſeule fois. J'y ai été pris, moi & bien d'autres.

RETRAITE.

ON ferme ſa porte à Paris quand on veut; ce qui eſt impoſſible dans les autres Villes. On ſe dit à la campagne pour un mois, & vous pouvez être aſſuré que pendant un mois perſonne ne viendra vous importuner. Les portiers ſont d'un merveilleux ſecours pour vous faire voyager, tandis que vous boudez tout ſeul dans un coin. Ils vous ſervent de chevaux de poſte.

J'ai lu jadis une piece de vers intitulée: *Epigramme à mon verrou.* L'idée étoit plaiſante. Un philoſophe avoit mis en groſſes lettres dans ſon cabinet ces trois mots, *épargnez mon temps*; avec cela faiſoit-il fuir les importuns? j'en doute. Il n'y a d'autres remparts contre ces viſites incommodes qu'un verrou: il ne faut donc point faire une *épitre à ſon verrou*, mais le tirer.

Combien d'amitiés, combien de liaisons inutiles ! Il eſt un temps dans la vie où un homme raiſonnable devroit ſavoir à quoi ſe fixer, éprouver ceux qu'il fréquente, & ſe débarraſſer ainſi de mille ſoins que tous ſes amis de nom uſurpent aux véritables. La ſageſſe, la philoſophie s'en trouveroient mieux, & l'on apprendroit de bonne heure à ménager le temps & à prévenir le regret de ſa perte.

Certaines gens ſont ſi fatigués d'eux-mêmes, qu'ils n'exiſtent que quand ils ont quatre ou cinq perſonnes dans leur chambre pour aſſiſter à leur lever & à leur toilette.

LES AFFICHES.

ON affiche tous les jours de grand matin, les pieces que l'on donnera le ſoir aux trois grands ſpectacles : les théatres du Boulevard & de la foire en ſont de même. On voit ſur la même ligne, Athalie & Jeannot chez le dégraiſſeur ; Caſtor & Pollux & la danſe du petit diable ; il y a de quoi ſatisfaire tous les goûts : or en fait de plaiſirs, je ſoutiens que perſonne n'a tort, pourvu que les pieces ne ſoient pas indécentes.

Qui croiroit qu'il y a une multitude de gens pauvres qui liſent les affiches ſans aller au ſpectacle, & qui ſe conſolent de n'y point aller en ſachant quelle piece ſera repréſentée ? Ils l'empruntent, la liſent en ſe couchant & rêvent l'avoir vu jouer.

On ne peut rien afficher ſans l'attache du Lieutenant de Police ; & ſi vous avez perdu un chien ou un bracelet, il faut aller demander la ſignature du Magiſtrat.

Il eſt vrai qu'elle eſt toute prête, & qu'il y a un bureau de blancs ſeings, pour favoriſer la retrouvaille des épagneuls, des perroquets, des manchons, & des cannes perdues.

Il n'y a que deux objets qui s'impriment à Paris ſans *permiſſion*, les *billets d'enterrement* & les *billets de mariage*. Mais une pareille licence ne ſauroit durer long-temps dans un Gouvernement bien policé, & bientôt le *bon ordre* les ſoumettra ſans doute à la réviſion d'un Cenſeur Royal, & à l'approbation de Monſeigneur le Chancelier ou de Monſeigneur le Garde des ſceaux ; car un épouſeur & un mort ne doivent pas imprimer *librement*, quelque preſſés qu'ils ſoient. C'eſt une témérité ſcandaleuſe & attentatoire à *l'autorité*.

Il faut que l'afficheur ait ſa médaille de cuivre ſur l'eſtomac pour plaquer & coller

contre les murailles les monitoires, les arrêts, les pieces de théatre, les mandemens, les livres & les terres à vendre. Ces mêmes afficheurs crient & vendent les ſentences des Criminels, & ſe réjouiſſent des exécutions qui leur font gagner quelque argent, ainſi qu'à l'imprimeur.

Ces affiches ſont arrachées le lendemain pour faire place à d'autres. Si la main qui les colle ne les déchiroit pas, les rues, à la longue, ſeroient obſtruées par une eſpece de carton, groſſier réſultat du ſacré & du profane mélés enſemble, comme des annonces de Charlatans, des arrêts de la Cour, des arrêts du Conſeil qui les caſſent; des biens en décret, des ventes après décès & au dernier enchériſſeur; bref, de tous ces papiers que le public a ſous les yeux, qu'il ne lit pas, & qui ne ſervent qu'à déguiſer la nudité des murailles.

Si le peuple s'accoutumoit à lire ces affiches, il apprendroit peut-être moins à défigurer l'ortographe françoiſe; mais il ne s'embarraſſe ni de l'ortographe ni de tout ce qu'annonce cette multitude de placards. On voit quelquefois des arrêts de la Cour, qui ont ſix pieds de haut ſur trois de large, & le caractere en eſt menu. Quel malheureux débordement d'inutiles paroles! On regarde l'affiche avec étonnement; perſonne ne la lit. Il s'agit d'un procès obſcur

entre deux particuliers qui se sont ruinés pour couvrir d'un papier noirci un pan de muraille ; cette prose gothique coûte quelquefois soixante mille francs.

Les noms des notaires, des procureurs, des huissiers-priseurs, &c. sont imprimés en gros caracteres au coin de toutes les rues, & ces Messieurs n'en sont pas pour cela plus célebres. Au défaut de renommée, ils empochent l'argent : un *inventaire* rapporte beaucoup plus qu'un livre.

LES PETITES AFFICHES.

Les petites affiches rendent de grands services aux selliers, aux bijoutiers, aux marchandes de modes, aux jeunes Seigneurs qui brocantent des chevaux, des tableaux, des diamants. On y annonce les *ventes après décès ;* & avec de l'argent, on peut meubler une maison de la cave au grenier, en moins de vingt-quatre heures : les choses invendues & à vendre s'y trouvent en foule.

A travers les berlines à vendre, les laquais & les femmes de chambre à placer, les effets perdus ou volés, la paille, le foin & l'avoine, Mr. l'Abbé Aubert veut avoir absolument un avis sur les productions lit-

téraires & dramatiques. Juſqu'où la fureur de juger ne cherche-t-elle pas à ſe placer? que de Perrins-Dandins-littéraires!

LE JOURNAL DE PARIS.

A l'inſtar de la feuille de Londres, intitulée la *Poſte du ſoir*, eſt venu le journal de Paris, qui paroît tous les matins. Cette feuille ſeroit extrêmement piquante & curieuſe, ſi.... mais parlez un peu de l'aventure du couſin, du neveu, de la tante, de la belle-ſœur, de la femme-de-chambre de Madame***, & vous verrez tout en rumeur à la police, comme ſi le feu étoit aux quatre coins de la ville.

Cette feuille cependant pourroit exercer utilement une juſte cenſure des mœurs, en expoſant quelquefois les extravagances des particuliers; & peut-être retiendroit-elle par la crainte du ridicule, & feroit-elle plus de bien que tous les ſermons.

Le *journal de Paris* ſoutient le *journal des ſavans*, qui ne produit pas de quoi payer les frais d'impreſſion; c'eſt un enfant en train de faire fortune, qui nourrit ſon vieux pere. Les journaux ſont claſſés rigoureuſement; & comme on les aſſujettit à des penſions, on conſerve leurs privileges quel-

qu'ennuyeux & sots qu'ils puissent devenir. Mais pourquoi ne laisse-t-on pas à chacun la liberté de s'exercer dans ce genre de productions, ainsi qu'il est permis de cultiver tout autre?

Au bout de deux ou trois ans, les bons journaux domineroient, & les mauvais s'éteindroient dans l'oubli. On retrouveroit au moins la même somme d'argent; & le commerce de l'encre, du papier & des caracteres, iroit trois fois plus vîte: tout cela nourriroit le pays latin où sont les imprimeurs, les brocheurs, les relieurs, les colporteurs, &c. &c. qui commencent à crier famine.

Le gouvernement pensionne plusieurs écrivains; mais il ne débourse pas pour cela de l'argent. Voyez sa finesse; il assujettit les journaux à une taxe, & paie les gens de lettres avec les travaux des gens de lettres. Tel auteur a une pension sur une feuille satyrique où il est déchiré à belles dents: ainsi, *il boit & mange son jugement & sa condamnation*, ce qui est assez plaisant.

On trouve sur la même feuille l'article des spectacles & celui des enterremens. *Mon Dieu!* s'écrie-t-on; *Mr. un tel est mort; le voilà enterré! Vite, allons à l'ambigu comique, on y donne les Quatre-Fils-Aymon.*

TABLEAUX, DESSINS ET ESTAMPES, &c.

LA manie coûteuſe & folle des tableaux & des deſſins, que l'on achete à des prix foux, eſt bien inconcevable. Il n'y a point de luxe, après celui des diamans & des porcelaines, plûs petit & plus déraiſonnable; non qu'un tableau ne vaille ſon prix; mais parce qu'il eſt biſarre, ridicule, indécent de couvrir d'or des peintures, dont l'utilité & la jouiſſance ſont également bornées.

Que des princes forment des cabinets, ils ſe doivent à tous les arts; mais qu'un particulier entreprenne une collection toujours incomplete, ces dépenſes énormes l'empêcheront, à coup ſur, d'être un bon parent, un bon ami, un obligeant citoyen: il n'aura plus d'argent que pour des toiles peintes. Plus il poſſédera, plus il voudra encore poſſéder: ſa maiſon, ſa famille, tout ce qui l'environne, ſe ſentira des prodigieux ſacrifices qu'il offrira ſans ceſſe à une manie, dont la nature eſt de ne jamais contenter celui qu'elle tourmente.

Les mépriſes étant faciles, & les erreurs ordinaires, nouvelle ſource de chagrins & de contrariétés: l'entêtement prend la place du

du goût, & la fureur de la poſſeſſion empêche la paiſible jouiſſance.

Je n'ai jamais pu concevoir comment on ne ſe contentoit pas d'une belle copie au défaut de l'original. Souvent l'œil le plus exercé héſite entre les deux peintures, & quand on pourroit avoir par ce moyen trente beaux tableaux, pour le prix qu'on met à un ſeul, comment ſe ruine-t-on pour un tableau unique?

Tel homme a vendu ſes maiſons & ſes terres pour faire une collection d'eſtampes, renfermées dans des porte-feuilles inviſibles, & qu'il n'ouvre pas quatre fois l'année. Il ſe traîne encore aux ventes, crie à l'huiſſier, d'une voix éteinte, *un ſol;* dit tout haut qu'il eſt un fou, emporte l'objet; & il lui faut de fortes lunettes pour contempler ſon acquiſition. A ſa mort tout cela ſera diſperſé en différentes mains, & l'*œuvre* tant pourſuivie, ne ſera jamais complette.

Un vieux tableau à moitié peint & effacé, dont on ne diſtingue plus rien, ſera préféré, parce qu'il eſt original, à un tableau moderne & intéreſſant, dont la couleur eſt fraîche & agréable. Quel eſt donc le défaut de ce dernier? Le Peintre eſt vivant.

Il faut que les particuliers laiſſent aux Princes ou aux grands, dont l'opulence eſt

exceſſive, le privilege de mettre de groſſes ſommes en tableaux & en ſtatues. C'eſt une folie de conſumer ſon patrimoine en curioſités ; c'eſt un vice d'oublier ſes parens & ſes amis pour des peintures ou des gravures. Ces arts ſont faits pour figurer dans des ſallons publics, & non dans des cabinets. L'amateur immodéré n'eſt qu'un maniaque.

On n'a point encore ridiculiſé ſur notre ſcene cette folie ruineuſe : elle mériteroit bien les pinceaux d'un Auteur comique.

ENCAN.

NOS Seigneurs, ſous le nom de *Curieux*, ſont des brocanteurs magnifiques, qui achetent ſans beſoin, ſans paſſion, & ſeulement pour avoir à bon marché, bijoux, chevaux, tableaux, eſtampes antiques, &c. Ils font des haras ou des cabinets, qui ſont bientôt des magaſins : on les croiroit paſſionnés pour les beaux-arts ; ils aiment l'argent.

Ces vaſes, ces bronzes, ces chef-d'œuvres auxquels ils ſemblent tenir, & dont ils ſe montrent idolâtres, appartiendront à qui voudra les en débarraſſer pour de l'or. La médaille la plus antique ne reſtera pas

au médailler ; malgré tout l'étalage du propriétaire, on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés usurpent ainsi les profits des classes commerçantes ; & ils vous diront néanmoins qu'ils n'achetent que pour les Artistes : ils en sont les tyrans.

Au reste, c'est aux ventes que le prix réel des tableaux se manifeste, & qu'ils n'en imposent plus, comme dans le sallon de l'orgueilleux possesseur. Là finit le rôle avantageux de l'homme usurpateur & médiocre. Là les prétendus connoisseurs voient leur prononcé chimérique, réduit à zéro. Là, la superbe école françoise apprend à rabattre de sa fastueuse présomption. Un Peintre a beau s'appeler premier Peintre du Roi ; on donne pour dix écus (c'est-à-dire pour la toile) une de ses compositions de quatre pieds de hauteur. L'Huissier priseur ne lui fait pas grace, & le livre impitoyablement à l'acheteur, qui va en décorer une anti-chambre enfumée, ou une salle à manger.

Philippe, Duc d'Orléans, Régent du Royaume, s'amusoit à peindre ; mais la main de son Alteſſe, habile à mouvoir l'Europe, ne surpassoit pas en peinture celle du plus misérable barbouilleur. Qu'est-il arrivé ? Son principal tableau, (quoique décoré de son nom) successivement chassé de tous les cabinets, se trouve actuelle-

ment exposé dans un passage public des Thuileries, sollicitant en vain un acquéreur qui lui donne un asile. On le regarde; on lit le nom auguste; on sourit, & personne ne veut en donner trente-six livres: ce qui prouve que dans les arts qui tiennent au génie, on ne paie point le public avec des titres.

OU EST DÉMOCRITE?

La comédie n'est plus sur le théâtre, mais dans le monde. Pour un observateur désintéressé, il y a de quoi rire comme Démocrite; & au fond, rien n'est meilleur pour la santé.

Vous voyez l'abbé qui parle de ses indigestions: vous entendez les gémissemens de l'avare, les plaintes du plaideur, la suffisance de l'auteur: vous contemplez la morgue du grand, la fatuité du petit-maître, qui vous fait admirer jusqu'à ses énormes boucles de souliers; mérite du jour. Celui qui prête le plus à la satyre, est satyrique; & les tons & les prétentions forment des scenes extrêmement variées.

Qu'est-il besoin après cela d'aller entendre nos froides comédies modernes.

Voyez ensuite le ridicule inconcevable,

& les prétentions respectives des hommes, leurs débats éternels, la montre de leurs privileges, & riez encore plus fort.

Les Secrétaires du Roi ne savent quel rang occuper : ils s'élevent, ils s'abaissent. Leur contenance est mal assurée. Ils posent des lignes de démarcation ; mais ces lignes sont perpétuellement dérangées. Quel scandale pour la pépiniere de la future noblesse ! Leur scrupule dans un temps, leur excessive indulgence dans un autre ; tout place, sous un jour comique, les tableaux des différents Etats, qui luttent ensemble à Paris, armés les uns contre les autres, & se prévalant tour-à-tour des petits avantages qu'ils obtiennent, pour les perdre le lendemain.

Car, pendant cette guerre, le gouvernement, en paroissant vouloir les accorder, les pompe & les desseche, pour les retenir tous sous sa main, & les faire mouvoir à sa volonté.

Qui pourroit s'empêcher de rire ? La société est une vraie tour de Babel, pour la confusion des idées & des sentimens : la sottise y parle comme le génie, & même beaucoup plus haut.

CENSEURS PUBLICS.

J'ABHORRE les ciniques encore plus que les pédans; mais je voudrois voir au milieu de Paris, un Diogene dans son tonneau, (l'indécence toutefois supprimée). Je voudrois qu'il fût permis à un homme de cette trempe, d'apostropher ses concitoyens, & de leur reprocher leurs vices: Paris en auroit bien autrement besoin qu'Athenes.

Du moins des censeurs du scandale public des mœurs, tels qu'ils étoient établis chez les Romains, seroient très-nécessaires parmi nous. Car nos loix si imparfaites préviennent-elles la confusion des rangs; répriment-elles les extravagances du luxe, qui ruine les fortunes médiocres; empêchent-elles les banqueroutes; arrêtent-elles la débauche qui va le front levé?

On a créé des censeurs pour les livres: ces censeurs proscrivent tout ce qui peche contre la décence, tout ce qui contredit les loix de l'honnêteté, &c., &c., &c. Pourquoi n'y auroit-il pas des censeurs qui demanderoient compte à cette foule de désœuvrés, de l'emploi de leur temps; qui iroient au devant des grands scandales; qui préviendroient les délits? Nous ne savons

que punir : un acte public de dépravation eſt-il donc moins dangereux qu'une phraſe imprimée ?

S'amuſer, terme à Paris ſynonime à celui de ſe *ruiner*. Nos danſeuſes ſont entretenues par des jeunes gens qui n'ont aucun frein, & dont l'exemple pervertit ceux qui ſortent de l'adoleſcence. On n'oppoſe aucune barriere à ces déſordres, qui ſont la perte des familles : la police attend que le mal ſoit fait, & ne ſonge pas à l'anéantir dans ſon origine. D'un côté, de dangereuſes Circés ; de l'autre, des intriguans audacieux, corrompent tous les ordres de la ſociété. N'eſt-il pas déplorable que le mot de Moliere, *n'ayez de probité que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu*, ſoit devenu un axiome réduit en pratique.

En 1661, il s'éleva en France une eſpece de compagnie, qui, épriſe d'un zele ardent pour le rétabliſſement des bonnes mœurs, ſe mit à cenſurer toutes les actions malhonnêtes, que les loix ne puniſſent pas. Ils faiſoient des perquiſitions ſecretes ſur les mœurs & les perſonnes, en établiſſoient le rapport dans leurs aſſemblées, & d'après une délibération motivée & unanime, ils expoſoient au public les *délits* & la honte des coupables.

Ces redoutables écrivains avoient pris le nom de *Compagnie des œuvres fortes* : mais

comme ils n'avoient pas ménagé des perſonnes puiſſantes, qu'ils n'avoient pas plus épargné la conduite des Rois, que celle des particuliers, Louis XIV ſe courrouça, & ordonna *qu'on eût à ſévir contre tous les membres de la compagnie*. Ils ne purent tenir contre l'autorité royale; & les *œuvres fortes* qui de jour en jour s'animoient d'une chaleur nouvelle, n'eurent plus lieu dans la capitale.

De grands noms appartenoient à cette eſpece de ligue offenſive, contre le vice & les mauvaiſes mœurs; mais l'on fit entendre à Louis XIV (ombrageux, à l'excès, ſur tout ce qui avoit un caractere d'union,) que ces écrivains courageux & véhémens étoient un reſte de la ligue de la fronde; il le crut ſans examen, & menaça de les envoyer tous en Canada.

Or, comme l'a dit quelqu'un, *on n'eſt gueres tenté de répondre à ceux qui exilent*: la compagnie ſe tut, & ne cenſura plus perſonne. Cependant quelques membres échappés ſe crurent, loin de la capitale & au ſein de la Bourgogne, plus à portée de reprendre leur hardi projet. L'autorité les pourſuivit encore, & la chambre du conſeil de la ville de Dijon lança contre leur aſſemblée un arrêt de proſcription, & les menaça des peines les plus graves. Ces Auteurs des *œuvres fortes* abandonnerent alors leur vocation, & ſe turent pour jamais.... Je les regrette.

En 1742, on vit à Paris un hardi mendiant qui, dit-on, avoit du génie, de la force dans ſes idées & dans l'expreſſion. Il demandoit publiquement l'aumône en apoſtrophant ceux qui paſſoient, & faiſant de vives ſorties ſur les différens états, dont il révéloit les ruſes & les friponneries. Ce nouveau Diogene n'avoit ni tonneau ni lanterne : il en vouloit ſur-tout aux prêtres, aux catins & aux hommes de robe. On appela ſon audace *effronterie*, & ſes reproches *des inſolences*. Il s'aviſa un jour d'entrer chez un Fermier général avec ſon habillement déchiré & eraſſeux ; & de s'aſſeoir à ſa table, diſant qu'il venoit lui faire la leçon, & reprendre une portion de ce qui lui avoit été enlevé. On ne goûta point ſes incartades ; & comme il avoit le malheur de n'être pas né il y a deux mille ans, il fut arrêté & mis en priſon.

Ce mendiant auroit dû ſavoir, puiſqu'il avoit de l'eſprit, qu'on taxeroit infailliblement de folie à Paris ce qu'on eût admiré dans Athenes. On ſouffre parmi nous le plus vil, le plus bas, le plus lâche coquin ; mais tout frémit & ſe ſoulève à la moindre approche de ce qu'on nomme un *cinique*, ou de ce qui lui reſſemble : ce caractere là n'exiſte pas même à Paris, parce qu'il eſt le plus diamétralement oppoſé à la forme de notre gouvernement, & de notre eſprit de ſociété.

Nous avons des discours moraux & politiques : peut-être pour nous corriger, nous faudroit-il des plaisanteries sanglantes, des satyres vives, des bourrades à bout touchant. Mais, qui se chargera de fronder tout ce qui est vicieux, de mépriser tout ce qui est mauvais, de faire tonner la vérité, & d'épouvanter ses ennemis ? Que quelqu'un ait le courage de braver l'inimitié des méchans, on le nommera un *fanatique*, une *bête féroce*, un *chien enragé*, tandis que les flatteurs, les adulateurs, les menteurs seront des hommes polis, les hommes *comme il faut*.

LA SAINT-LOUIS.

Le jour de la St. Louis on ouvre au petit peuple la promenade des Thuileries, & des autres jardins royaux. Il y fait toujours quelques dégâts, parce qu'il n'y entre que ce jour-là. S'il en avoit la possession toute l'année, il ne songeroit pas à mal faire. Il court aussi à Versailles, parce que le château lui est ouvert : il est stupéfait de l'air de magnificence qui y regne ; il n'imagine pas qu'il a payé tout cela.

Ce jour est la fête des arts. Les acadé-

mies ouvrent leurs salles. On donne des prix au Poëte, à l'Orateur, au Peintre, au Sculpteur, à l'Architecte : le matin on récite de tous côtés des panégyriques de St. Louis, qui sont des *tours de force* oratoires, & des chef-d'œuvres de bavardages. On en a débité plus de soixante mille en France, remplis des mensonges les plus impertinens.

Le sallon de peinture ne s'ouvre que tous les deux ans. L'assemblée des quarante immortels se tient le soir au Louvre. Les femmes se sont avisées, depuis quinze ans, de venir en foule à cette assemblée, ce qu'elles n'osoient auparavant. Le lecteur a toujours soin de glisser dans sa composition quelque chose de flatteur pour elles. Il y a peu de place, parce que le local est étroit ; tant mieux. Les académiciens qui se souviennent d'avoir prêché dans le désert, ne renonceront pas à ce qu'on dise dans le monde ; *on ne sauroit entrer à l'académie* : plus on se plaint, plus ils jouissent. On lit des vers, on lit de la prose ; les juges sont jugés à leur tour ; & le public se maintient dans l'ancienne & inconteſtable prérogative de décider, en dernier ressort, sur le mérite littéraire.

Si le plafond s'abîmoit ce jour-là, il n'y auroit plus d'Ecrivains, ni d'Auteurs à Pa-

ris : adieu la race bruyante des beaux esprits. Si un barbare, ennemi des lettres, vouloit les détruire, & faire une St. Barthélemi des philoſophes, il pourroit avec avantage ſaiſir ce jour académique. Dieu! le ſang oppoſé des poëtes tragiques & comiques, mêlé enſemble, coulant à grands flots, & ſe confondant avec celui des Romanciers, des Orateurs & des Hiſtoriens; l'Auteur épique tombant ſur le chanſonnier; le Verſificateur mourant, pardonnant au Proſateur; l'Académicien égorgé à côté du Journaliſte, qui crieroit *je ſuis innocent*; les plus intrépides n'abandonnant point le fauteuil, à l'exemple de ces anciens Sénateurs Romains, qui attendirent la mort dans leur chaire curule: quel chapitre pour l'hiſtoire! quelle épouvantable époque!... Mais je m'apperçois que ce tableau (quoique chimérique) fait frémir le prêtre, le financier, le courtiſan, ces amis des lettres & de la philoſophie. Epargnons-leur des images qui offenſent leur profonde ſenſibilité, & qui les éloigneroient peut-être à jamais des ſéances académiques, où je ne ceſſerai pas d'aſſiſter, malgré le noir rêve de mon imagination.

On donne le ſoir au peuple dans le jardin des Thuileries, à l'entrée de la nuit, un grand charivari qu'on appelle concert. C'eſt toujours l'ancienne muſique qu'on

exécute ; on fait bien, car perſonne n'écoute. C'eſt un des plus ſinguliers tableaux & des plus animés, que celui que préſente tout ce peuple immenſe raſſemblé, ſur-tout quand il y a clair de lune : tous les états s'y trouvent confondus ; ce qui varie le ſpectacle, & le rend vivant, pittoreſque & curieux. J'avoue que c'eſt le ſeul jour de l'année, où j'aime beaucoup les Thuileries : elles peuvent contenir alors environ deux cents mille ames. Je ſors toujours le dernier ce jour-là de ce jardin ſi bien peuplé. Je m'imagine être à la vallée de Joſaphat ; mais où perſonne n'attend ſon jugement.

PORTES-COCHERES.

Les gens qualifiés font jeter pendant leurs maladies, du fumier devant leurs portes cocheres & aux environs, pour que le bruit des carroſſes les incommode moins. Ce privilege abuſif change la rue en un cloaque affreux, pour peu qu'il ait plu, & fait marcher cent mille hommes en douze heures, dans un fumier liquide, noir & puant, où l'on enfonce juſqu'à mi-jambe. Cette maniere d'empailler toute une rue, rend les voitures plus dangereuſes, en ce qu'on ne les entend pas.

Pour épargner quelque cahos bruyant à une tête malade ou vaporeuse, on expose la vie de trente fantassins, dont la *cavalerie* se mocque, il est vrai ; mais qui ne doivent pas expirer sous les roues silencieuses d'un carrosse, parce que Mr. le Marquis a eu un accès de fievre ou une indigestion.

Socrate alloit à pied ; Horace alloit à pied ; (*ibam forte viâ sacrâ, sicut meus est mos*) ; Jean-Jacques Rousseau alloit à pied. Qu'un *Jourdain* moderne, qu'un faquin ait une berline Angloise, & une porte-cochere, à la bonne heure ; qu'il éclabousse les passans ; eh bien ! l'on s'essuie ; mais qu'il ne nous écrase pas, parce que ce n'est point un crime digne de la roue, que de savoir se servir de ses jambes, ou de rêver un peu dans son chemin.

Souvent les portes-cocheres vomissent des voitures qui sortent à l'improviste, & qui coupent la rue rapidement & transversalement, de sorte qu'il est impossible de se garantir de ce brusque danger : on se jette dans le péril, ne sachant si elles tourneront à droite ou à gauche. Ne pourroit-on pas obliger les portiers à prévenir les passans, & à siffler d'une certaine maniere ? ce qui seroit un signal conservateur. Il y a moins de danger quand les voitures rentrent, parce que le laquais fait raisonner le marteau.

Il eſt preſque ignoble de ne pas demeurer en porte-cochere. Fût-elle bâtarde, elle a un air de décence, que n'obtient jamais une allée. Celle-ci conduiroit à l'appartement le plus commode, qu'elle ſeroit proſcrite ; fût-elle encore large, propre & bien éclairée. Il y a des portes-cocheres obſcures, embarraſſées par des équipages, où l'on riſque de donner de l'eſtomac dans le timon & dans l'eſſieu. Eh bien ! l'on préfere ce paſſage étroit à cette voie roturiere, qu'on appelle allée. Les femmes du bon ton ne vont point viſiter ceux qui ſont logés ainſi.

Les portes-cocheres ſont fort utiles à ceux qui ont des dettes. Les exploits s'arrêtent à la loge du portier ; les huiſſiers ne vont pas plus loin ; & quand ils en viennent à une ſaiſie, l'exécution n'a lieu que ſur les miſérables effets qui garniſſent la loge. L'huiſſier pénetre l'allée juſqu'au ſeptieme étage, & il ne franchit jamais le ſeuil de la porte-cochere. Voilà de ſinguliers uſages, & qui n'en regnent pas moins : que l'on s'étonne encore après cela de la défaveur des allées bourgeoiſes !.

LE SUISSE DE LA RUE AUX OURS.

ON brûle tous les ans, le 3 Juillet, l'effigie de ce Suiſſe ivre, qui donna, dit-on, un coup de ſabre à une ſtatue de la Vierge Marie: ce qui en fit couler du ſang, ajoute la même hiſtoire. Rien n'eſt plus ridicule; mais cet uſage déjà ancien ne s'en obſerve pas moins.

L'effigie portoit jadis l'habit Suiſſe; mais les Suiſſes ſe fâcherent, il fallut l'habiller d'une ſouquenille. Ne diroit-on pas que l'on ajoute foi à ce miracle, d'après ce bûcher qui ſe renouvelle chaque année? Tout le monde rit en voyant ce coloſſe d'oſier, qu'un homme porte ſur ſes épaules, & auquel il fait faire des révérences & des courbettes, devant toutes les Vierges de plâtre qu'il rencontre. Le tambour l'annonce; & dès qu'on met la tête à la fenêtre, ce coloſſe ſe trouve de niveau à l'œil du curieux. Il a de grandes manchettes, une longue perruque à bourſe, un poignard de bois, teint en rouge, dans ſa *dextre*; & les ſoubreſauts qu'on imprime au mannequin ſont tout-à-fait plaiſans, ſi l'on conſidere que c'eſt un ſacrilege que l'on fait danſer ainſi.

Les uſages les plus conſtans ne forment donc qu'un tableau très-équivoque de la véritable croyance d'un peuple : c'eſt le plus ſouvent un ſpectacle pour la populace, & rien de plus.

Nos plus majeſtueuſes cérémonies n'ont pas d'autre fondement. Ainſi l'on ſe ſert encore de la Ste. Ampoule pour oindre nos Rois. Perſonne dans l'aſſemblée ne croit aſſurément qu'elle ſoit deſcendue du Ciel au bec d'une Colombe. Perſonne ne croit à la guériſon miraculeuſe des écrouelles, par l'impoſition & l'attouchement des mains royales. Cependant l'on ſe ſervira toujours de la petite fiole ; & les Monarques toucheront toujours les écrouelleux ſans les guérir.

Que de faits pareils chez les voyageurs ont donné lieu parmi nous aux aſſertions les plus fauſſes ! Rien de plus trompeur que les cérémonies publiques, lorſqu'on ne rapproche pas de l'eſprit de leur inſtitution, l'eprit qui regne quelques ſiecles après.

On promenera donc encore *le Suiſſe de la rue aux Ours*, pour le plaiſir & la récréation des petits Savoyards que cela amuſe beaucoup. Ils l'accompagneront dans toutes les rues, en riant & danſant ; & dans la joie de leur cœur, ils attendront pour le ſoir les fuſées & les petards, qui

doivent crever avec explosion dans les flammes du bûcher.

Autrefois ce même peuple a vu brûler le Suisse iconoclaste en réalité, & s'en est réjoui de même. Cette jurisprudence de nos ayeux est un peu changée & adoucie ; ce qui prouve qu'il vaut mieux encore voir jeter au feu le mannequin que l'homme ; mais quand ne brûlera-t-on plus le mannequin ? ..... Je n'en sais rien.

SAVOYARDS.

. . . . . Ces honnêtes enfans,
Qui de Savoye arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement essuie
Ces longs canaux, engorgés par la suie.
Volt.

Ils sont ramoneurs & commissionnaires ; & forment dans Paris une espece de confédération qui a ses Loix. Les plus âgés ont droit d'inspection sur les plus jeunes ; il y a des punitions contre ceux qui se dérangent ; on les a vu faire justice d'un d'entr'eux qui avoit volé ; ils lui firent son procès & le pendirent.

Ils épargnent sur le simple nécessaire,

pour envoyer chaque année à leurs pauvres parens. Ces modeles de l'amour filial se trouvent sous les haillons, tandis que les habits dorés couvrent les enfans dénaturés.

Ils parcourent les rues depuis le matin jusqu'au soir, le visage barbouillé de suie, les dents blanches, l'air naïf & gai: leur cri est long, plaintif & lugubre.

La rage de mettre tout en *régie* en a formé une du *ramonage de cheminées*; les régisseurs ont classé ces petits Savoyards; & l'on a vu dans des maisons neuves & blanches, tous ces visages basannés & noircis, qui étoient aux fenêtres, en attendant de l'ouvrage.

L'établissement de la petite-poste a fait tort aux Savoyards. Ils sont moins nombreux aujourd'hui, & l'on dit que leur fidélité, si long-temps éprouvée, commence à n'être plus la même; mais ils se distinguent toujours par l'amour de leur patrie & de leurs parens.

Il est bien cruel de voir un pauvre enfant de huit ans, les yeux bandés & la tête couverte d'un sac, monter des genoux & du dos, dans une cheminée étroite & haute de cinquante pieds; ne pouvoir respirer qu'au sommet périlleux; redescendre comme il est monté, au risque de se rompre le col, pour peu que la vé-

tuſté du plâtre forme un vide ſous ſon frêle point d'appui ; & la bouche remplie de ſuie, étouffant preſque, les paupieres chargées, vous demander *cinq ſols* pour prix de ſon danger & de ſes peines. C'eſt ainſi que ſe ramonent toutes les cheminées de Paris ; & des régiſſeurs n'ont enrégimenté ces petits malheureux, que pour gagner encore ſur leur médiocre ſalaire. Puiſſent ces ineptes & barbares entrepreneurs ſe ruiner de fond en comble, ainſi que tous ceux qui ont ſollicité des *privileges excluſifs !*

Ces Allobroges de tout ſexe & de tout âge, ne ſe bornent pas à être commiſſionnaires ou ramoneurs. Les uns portent une vielle entre leurs bras, & l'accompagnent d'une voix nazarde. D'autres ont une boîte à marmotte, pour tout tréſor. Ceux-ci promenent la lanterne magique ſur leurs dos, & l'annoncent le ſoir au moyen d'un orgue nocturne, dont les ſons deviennent plus agréables & plus touchans, parmi le ſilence & les ténebres. Les femmes étalant leur étonnante fécondité, ſous le maſque de la laideur, vous montrent des enfans, & dans leur hotte, & pendus à leurs mamelles, & ſous leurs bras, ſans compter ceux qu'elles chaſſent devant elles ; le tout pour attirer les aumônes : dégoûtantes, maigres, noires, & paroiſſant âgées, elles

ſont toujours groſſes & à pleine ceinture.

Les vielleuſes des boulevards portent ſur une gorge ſouillée un large cordon bleu, qui quelquefois a ſervi à une majeſté. Ce cordon déchu leur ſert de bandouliere. Ainſi les marques de dignité périſſent ou retournent à leur véritable emploi.

Nous voilà ſur les boulevards, où une foule de travailleurs, comme l'a dit un Poëte:

Vient de cette belle route à grands coups de maſſue,
En cailloux incruſtés, parqueter l'étendue.

Jettons un coup-d'œil ſur les tréteaux qui attirent la foule, parce qu'on n'y paie que trente ſols.

TRÉTEAUX DES BOULEVARDS.

NICOLET a gagné ſur ces tréteaux cinquante mille livres de rente, & ſon frere qui a fait long-temps le même métier, a mal fait ſes affaires. C'eſt ainſi que le Cardinal de Richelieu & le Cardinal Mazarin eurent des freres qui vécurent obſcurément ſous la pourpre, & qui n'ont laiſſé aucune trace dans l'hiſtoire.

Taconet a fait une partie de la fortune de Nicolet, & il eſt mort néanmoins à la charité. *Volanges* enrichit les *Malteres* & ne s'enrichit pas lui-même. *Audinot* calcule paiſiblement dans ſon ſallon, tandis que ſes petites actrices lui gagnent de l'argent: *ſic vos non vobis.* Le boulevard reſſemble là-deſſus au reſte du monde; mais voici ce qui heureuſement ne reſſemble plus.

Là, on met dans la bouche des petites filles, encore dans l'enfance, des obſcénités choquantes; & rien ne révolte plus que d'entendre les expreſſions du libertinage paſſer par de ſi jeunes organes. Jamais peuple, que je ſache, n'a offert ce genre de corruption.

Si quelque ami des mœurs préſentoit à ces théatres des pieces régulieres, honnêtes, d'une gaieté décente, qui croiroit que deux comédiens, nommés juges & cenſeurs, auroient le crédit d'en interdire la repréſentation? Les comédiens du Roi ordonnent que les pieces repréſentées ſur ces tréteaux ſoient ordurieres & plates, parce que leurs privileges s'étendent, diſent-ils, juſqu'à défendre à tous autres comédiens de jouer des pieces morales & honnêtes. Ainſi, par reſpect pour des prérogatives auſſi inſenſées qu'imaginaires, l'on ne doit verſer au peuple que du poiſon groſſier: ils

mettent en pratique cette rare théorie. La saleté reçoit son passeport ; ce qui a une ombre de morale est arrêté ; & voilà ce qu'on voit chez un peuple soi-disant policé.

Quoi ! malheureux Welches ! Voilà un théatre tout dressé, & vous défendez à un auteur d'y produire une piece telle qu'il l'aura conçue ; vous accueillez la sottise & repoussez le talent ! Eh ! pourquoi exigez-vous qu'il fasse sa piece ridicule & détestable, au lieu de la faire raisonnable & riante ?

On ne croira pas un jour que de telles absurdités aient pu avoir lieu, ni que l'on ait autorisé la bouffonnerie grossiere, & proscrit toute intention comique. Qu'importe le local ? Les pieces dans tous les siecles n'ont-elles pas formé les spectateurs.

Enfin, ces petits spectacles sont des lieux de prostitution précoce, & l'on voit chez ces farceurs l'étalage scandaleux de toutes les dévergondées. Tandis que les théatres décens sont fermés à neuf heures, ces théatres immodestes sont ouverts la nuit.

Si le moyen d'enchaîner nos passions est de les abandonner à elles-mêmes, nous touchons aux loix de Lycurgue.

ENFANS DEVANT LEUR PERE.

RIEN n'étonne plus un étranger que la maniere leſte & peu reſpectueuſe avec laquelle un fils parle ici à ſon pere. Il le plaiſante, le raille, ſe permet des propos indécens ſur l'âge de l'auteur de ſes jours; & le pere a la molle complaiſance d'en rire le premier : la grand'mere applaudit aux prétendues gentilleſſes de ſon petit-fils.

On ne ſauroit diſtinguer le pere de famille dans ſon propre logis : on le cherche; il eſt dans un coin, cauſant avec le plus humble & le plus modeſte de la ſociété. S'il ouvre la bouche, ſon gendre le contredit, ſes enfans lui diſent qu'il radote, & le bon homme qui auroit envie quelquefois de ſe fâcher, ne l'oſe pas devant ſa femme : elle ſemble approuver les impertinences de ſes enfans.

Un pere appelle ſon fils *Monſieur*, ne le tutoie point; & le petit Bourgeois a l'imbécillité d'imiter en ce point le grand Seigneur.

Ce ſingulier & déplorable abus vient de la coutume de Paris. Elle a ôté aux hommes ce que le droit Romain leur attribuoit: les femmes en vertu de la loi deviennent preſque

presque maîtresses. La source de tout le mal, si l'on y prend garde, est donc dans nos loix civiles, & dans notre coutume qui accorde trop aux femmes.

Qu'un homme se marie, qu'il perde son épouse, le voilà ruiné : les enfans viendront demander le bien de leur mere, poursuivront leur pere en justice, le réduiront à la mendicité : les loix consacreront les indignes poursuites des enfans, & personne ne trouvera extraordinaire ce mépris de l'autorité paternelle. Comment a-t-on pu annuller à ce point le pouvoir du chef de la famille ?

Souvent donc la vie d'un Bourgeois se passe à être tyrannisé par sa femme, dédaigné par ses filles, bafoué par son fils, désobéi par ses domestiques ; nul dans sa maison, il est un modele de patience stoïque ou d'insensibilité.

ÉGOISME DES CORPS.

Les corps sont devenus opiniâtres, entêtés, & prétendent s'isoler au milieu des rapports de la machine politique : tout corps aujourd'hui ne sent que l'injustice faite à un de ses individus, & regarde comme étrangere à ses intérêts, l'oppres-

sion du citoyen qui n'est pas de sa classe.

Le Militaire rit des coups qui tombent sur l'homme de robe ; l'homme de robe voit avec indifférence le prêtre qui s'avilit ; le prêtre croit pouvoir exister indépendamment des autres états ; & l'orgueil non moins que l'intérêt ont divisé des professions qui se touchent, qui ont entre elles les plus grands rapports ; de sorte que le procureur & l'huissier se regardent comme de deux classes différentes. Le notaire & le greffier s'estiment réciproquement l'un au-dessus de l'autre.

Je ne sais même si le vinaigrier visite le marchand de vin, & si le papetier n'attend pas que le libraire fasse les premiers pas. Avoir une occupation différente de son voisin est un titre pour se moquer de lui : personne ne songe que ces différens travaux sont liés ensemble, & portent à la masse des connoissances un trait de lumiere : la science est une, & toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer l'ignorance de l'homme.

LUXE, BOURREAU DES RICHES.

L'ON juge des objets, non sur leur bonté réelle, mais sur leur rareté. On dédaigne trop dans les arts les beautés simples : on veut sans cesse retoucher l'ouvrage de la Nature ; & de frivoles ornemens l'alterent & la rendent méconnoissable. Delà le caprice qui varie incessamment les formes. Les goûts ne sont pas satisfaits, mais amortis ; & au lieu d'une variété piquante, des bizarreries somptueuses n'amenent que le dégoût. Et voilà pourquoi tout change, les modes, les parures, les usages, l'idiome, sans raison & à tout moment. Les hommes opulens sont bientôt réduits au malheur de ne plus rien sentir. Leurs ameublemens sont une décoration changeante, leurs habillemens une servitude journaliere, leurs repas une parade, & le luxe les tourmente, je crois, comme le besoin tourmente l'indigent. C'étoit bien la peine de lui tout enlever !

J'étois assis ces jours derniers à la table d'un homme opulent ; il soupiroit. Qu'avez-vous, lui dis-je ? Vous n'êtes point malade ; vous n'avez à craindre ni le présent ni l'avenir. Votre femme, vos enfans

ſont en bonne ſanté ; aucun malheur ne les menace : il ne me dit mot. Il me préſenta un fruit d'une rare beauté. Je l'ouvris ; un ver en rongeoit le cœur : & moi auſſi, me dit-il, un ver me ronge, mais ce ver eſt inviſible : je ne pus en ſavoir davantage.

Ce qui tourmente les riches à Paris, c'eſt peut-être l'enchaînement de leurs folles dépenſes : ils vont toujours plus loin qu'ils ne veulent. Le luxe a pris des formes ſi horriblement coûteuſes, qu'il n'y a point de fortune, pour ainſi dire, qu'il ne vienne à bout de miner. Jamais ſiecle n'a été plus prodigue que le nôtre. On conſomme ſes revenus entiers, on dévore ſes capitaux, on étale une ſurabondance ſcandaleuſe ; on veut effacer ſon voiſin, & pour ſe ſoutenir dans un état forcé, on a recours à des reſſources qui devroient rendre les richeſſes odieuſes.

Quoi ! ne ſauroit-on manger & faire bonne chere, ſans avoir un ſervice coûteux, que le faux pas d'un laquais peut réduire en pouſſiere ? Faut-il que la vaiſſelle ſoit de l'Orfevre à la mode, & qu'on refonde tous les ans ſon argenterie ? Faut-il un Maître-d'hôtel tout galonné pour tenir une ſerviette derriere votre fauteuil, & qui vous ruine pour vous bâtir des deſſerts auxquels on ne touche preſque pas ?

Faut-il plusieurs Laquais pour être plus mal servi que s'ils étoient réduits à un petit nombre ? Faut-il trente chevaux pour aller souper en ville deux fois la semaine ?

Quelle est cette extravagance de l'imagination ? Elle n'est que puérile : & c'est cependant pour ces miseres-là, que se commettent toutes les bassesses qui avilissent l'homme, & la multitude des petits crimes qui ne laissent pas les riches en paix avec eux-mêmes.

Apicius ne pouvoit nommer tous les animaux qui couvroient sa table, rassemblés des quatre coins de l'univers. C'étoit son esclave qui goûtoit le morceau que la perte d'appétit l'empêchoit de savourer. Il fut obligé de s'empoisonner, car en revisant ses comptes, il trouva qu'il n'avoit plus que soixante mille écus pour vivre : il craignit de mourir de faim.

DE LA LANGUE DU MONDE.

La langue du monde est la langue des complimens ; mais on y oublie celle qui exprime quelque sentiment. Les mots y sont bien ; on les prodigue même ; mais ils n'ont point de sens. On parle enfin comme on s'habille, avec un certain luxe agréable, mais vide & superflu.

Les indifférens s'épuiſent tellement en proteſtations, en aſſurances de ſervices, que l'ami ſe trouve réduit à ne dire qu'un mot, pour n'être pas confondu avec eux.

Le monde polit plus qu'il n'inſtruit. Il ne faut point être dans ſon tourbillon, pour bien le connoître & ſur-tout pour l'apprécier. Voulez-vous être ſpectateur ? placez-vous à une certaine diſtance. C'eſt ainſi que, pour bien voir la marche d'un régiment, il ne faut point porter le fuſil, mais être ſur la ligne où il défile.

Dans le monde il n'y a que deux claſſes d'hommes. Les uns ſongent à leurs affaires, & les autres à leurs plaiſirs : les uns ſe tuent à travailler, les autres à jouir.

Les gens du monde, quand ils voient qu'ils ne peuvent avoir de l'eſprit, témoignent hautement que c'eſt par leur propre choix qu'ils n'en ont point.

TON DU MONDE.

La ſociété à Paris a ſes loix particulieres, indépendantes de toute autre, & qui contribuent à l'agrément de tous ceux qui la compoſent. La ſageſſe & la vertu ſont reſpectables; mais elles ne ſuffiſent pas toujours pour anéantir certains défauts deſ-

ctueurs de la noble & décente familiarité qui doit régner entre les honnêtes gens.

Quelquefois on pouſſe ſon avis trop loin, & d'autant plus à tort que l'on a raiſon. Quoiqu'on ait droit de dédaigner, on dédaigne avec trop d'appareil. On veut ſubjuguer l'opinion de ſon voiſin, parce qu'on eſt rempli de ſon idée; & comme l'homme vertueux néglige ces petits devoirs, d'autant plus que ſa conſcience ne lui en fait aucun reproche, & qu'il fonde ſa conduite ſur les grands principes qui dirigent ſa vie, il eſt bon d'inſtituer ces regles fines & fixes, qui, comme des entraves ſalutaires, arrêtent le bond trop impétueux de la vanité & de l'orgueil même légitime.

Ainſi l'air, le ton, le geſte, l'accent, le regard, ſont aſſervis à des uſages que l'on doit reſpecter, & ces formalités reçues enrichiſſent le plaiſir d'être enſemble au lieu de le détruire.

On a fort bien dit que l'homme ſenſible eſt toujours un homme poli. On peut être gauche, marcher mal, s'aſſeoir mal, ſe moucher de travers, renverſer des ſieges, danſer comme un philoſophe, & bleſſer même le petit chien; mais la bonté du cœur, l'affabilité naturelle ſe diſtingueront toujours à travers l'ignorance du coſtume & des coutumes; & c'eſt cette affabilité qui conſtitue par-tout, & même à Paris, la vraie politeſſe.

Mais on s'imagine en même temps que ce don de plaire peut tout remplacer. On ne craint plus de rougir, pourvu que les manieres n'aient rien que de gracieux; l'esprit, rien que d'ingénieux; les raisonnemens, rien que de captieux. Sous un certain masque de bienséance on justifie en d'autres termes, l'art de ramper & de s'enrichir bassement: on donne à plusieurs sortes d'avilissements des noms pompeux: on appelleroit volontiers servir l'état, la servitude auprès des grands; & bientôt on voudra nous persuader que le métier cupide de courtisan, est le métier le plus glorieux.

Déjà même l'on fait entendre qu'il est une fourberie nécessaire; qu'un honnête homme n'est bon à rien; que la probité est une nuance de bêtise; & que dans un siecle corrompu, il n'y a que l'or qui puisse dédommager de l'absence des vertus. Enfin, on commence à faire entendre..... mais je ne dois pas tout dire.

TON DU GRAND MONDE.

DANS le grand monde, on ne rencontre point de caracteres outrés. Les ridicules y sont adoucis, & les préjugés (quoique sub-

fistans), semblent se dissiper pour tout le temps que l'on est ensemble.

Une noble familiarité y déguise avec adresse l'amour-propre; & l'homme de robe, l'Evêque, le Militaire, le Financier, l'homme de Cour, semblent avoir pris quelque chose les uns des autres: il n'y a que des nuances & jamais de couleur dominante. On distingue les professions, mais elles sont fondues, & ne se montrent point opposées.

C'est-là que la société est par excellence un véritable concert. Les instrumens sont d'accord, les dissonances y sont excessivement rares, & le ton général rétablit bientôt l'harmonie.

La confiance, l'amitié n'y regnent pas: les épanchemens de cœur y sont étrangers; mais au défaut du charme de la cordialité, on y rencontre un certain échange d'idées & de petits services, qui rapprochent la maniere de voir & de sentir, & qui mettent les hommes à l'unisson; avantage remarquable dans une société où les prétentions sont extrêmes, & où l'orgueil est terrible dès qu'il n'est plus voilé.

Ce sont les idées qui soutiennent l'esprit; & pour avoir des idées, il faut avoir assemblé plusieurs faits. L'esprit naturel ne suffiroit pas aujourd'hui, parce qu'il faut être instruit, & traiter souvent des grands.

objets, ſur le ton de l'agrément & de la légéreté.

Pluſieurs femmes ayant perfectionné leur eſprit par le commerce d'hommes éclairés, réuniſſent en elles les avantages des deux ſexes, & valent mieux à la lettre que les hommes célebres dont elles ont emprunté une partie des connoiſſances qui les diſtinguent. Ce n'eſt point un ſavoir pédanteſque, capable de décréditer toute connoiſſance; c'eſt une maniere propre d'oſer penſer & parler juſte, fondée ſur tout ſur l'étude des hommes.

Moliere qui, dans ſes femmes ſavantes, en voulant frapper la pédanterie, a frappé le déſir de s'inſtruire, Moliere regretteroit d'avoir retardé les progrès des connoiſſances, s'il voyoit aujourd'hui les femmes qui ornent & parent la raiſon des graces du ſentiment.

En général, à Paris, les femmes qui ont de l'eſprit, en ont plus que les hommes les plus ſpirituels; mais ces femmes-là ne ſe rencontrent que dans le grand monde.

L'uſage du monde dépend beaucoup de l'habitude: l'habitude ſeule vous fait diſcerner au premier coup-d'œil mille convenances que toutes les belles leçons du ſavoir vivre ne vous apprendront pas; le ſot même par l'habitude a beaucoup d'avantages ſur l'homme d'eſprit. Celui-ci pa-

roîtra décontenancé, lorſque l'autre ſera ſûr de ſon geſte, de ſon accent, de ſes expreſſions; il ſaiſira avec juſteſſe & préciſion tout ce qui forme le commerce de la ſociété.

Lorſque M. de Voltaire eſt venu à Paris en 1778, les hommes du grand monde, experts ſur ces matieres, ont remarqué qu'après une ſi longue abſence de la Capitale, l'écrivain renommé avoit perdu ce point juſte qui détermine l'empreſſement ou la retenue, l'enjouement ou la réflexion, le ſilence ou la parole, la louange ou le badinage. Il n'étoit plus d'accord, il montoit trop haut ou deſcendoit trop bas; il avoit d'ailleurs une éternelle démangeaiſon de paroître ingénieux à chaque phraſe; on voyoit l'effort, & cet effort dégénéroit en manie.

Quelques hommes dans le grand monde ſe mettent à l'ombre de leurs dignités, pour cacher leur inſuffiſance: ils ſe dérobent derriere leurs titres. Il n'y a point de lieu néanmoins où il ſoit plus aiſé de ſe faire pardonner la nullité d'eſprit; tant les formes, les manieres, le ton & la langue qu'on y a adoptés ſont venus au ſecours de ceux qui ont le malheur d'en manquer.

CIVILITÉ.

CE n'eſt plus que chez le petit Bourgeois, que l'on emploie ces cérémonies faſtidieuſes, & ces façons inutiles & éternelles qu'il prend encore pour des *civilités*, & qui fatiguent à l'excès les gens qui ont l'uſage du monde.

On ne vous fait plus mille excuſes de vous avoir donné *un ſi mauvais repas*; on ne vous preſſe plus de *boire*; on ne tourmente plus ſes convives, pour leur prouver *qu'on ſait recevoir ſon monde*; on ne vous prie plus de *chanter*; on a renoncé à ſes uſages ſots & ridicules, ſi familiers à nos ancêtres, malheureux proſélytes d'une coutume gênante & contrariante, qu'ils appelloient *honnêteté*.

La table étoit pour eux une arêne, où les aſſiettes renvoyées faiſoient ſans ceſſe le tour, juſqu'à ce que venant à ſe rencontrer dans un choc impétueux, elles ſe briſoient ſous les mains civiles qui s'efforçoient de les paſſer à leurs voiſins. Pas un moment de repos; on ſe batailloit avant le repas, & pendant le repas, avec une opiniâtreté pédanteſque; & les experts en cérémonies applaudiſſoient à ces puériles combats.

Les Demoiſelles, droites, ſilencieuſes, immobiles, corſées, buſquées, les yeux éternellement baiſſés, ne touchoient à rien ſur leurs aſſiettes; & plus on les preſſoit de manger, plus elles comptoient donner une preuve authentique de tempérance & de modeſtie, en ne mangeant pas.

Au deſſert elles étoient obligées de chanter; & le grand embarras étoit de pouvoir chanter ſans pleurer, & de répondre aux louanges qui pleuvoient ſans regarder ceux qui les leur adreſſoient.

Aujourdhui les Demoiſelles mangent, & ne chantent plus, jouiſſent d'une liberté décente, regardent autour d'elles, parlent un peu moins que leurs meres, & d'un ton plus bas, & ſourient ſeulement au lieu de rire: elles n'ont que la contrainte qui ſied à leur âge, & qui réhauſſe l'innocence de leurs charmes.

La vraie civilité a banni ces impertinentes politeſſes, ſi cheres à nos aïeux. Fondée ſur le bon ſens, elle n'embarraſſe point, elle ne paroît point gênée; elle obéit aux circonſtances, ſe plie ſans effort à tous les caracteres, ne s'appeſantit ſur rien, diſſimule ce qu'il faut diſſimuler; met à ſon aiſe autrui, & ne s'égare point, parce qu'elle ſuit, non des regles abſurdes, mais ce que lui dicte une bienveillance raiſonnée.

Cette civilité peut même aujourd'hui ſe

paſſer d'expérience, parce qu'on n'offenſe preſque jamais lorſqu'on ne veut pas offenſer, & ſur-tout lorſqu'on ne montre ni orgueil ſuffiſant, ni prétentions déplacées. Ces deux vices ne ſont pas détruits, il s'en faut; mais ils ne ſe montrent que rarement dans la ſociété.

LÉGERES OBSERVATIONS.

LES Pariſiens ſont fort ſujets à graſſeyer. Il y a plus, ils ne s'apperçoivent point de ce défaut dans leurs acteurs; & quand ceux-ci ne ſont pas gratifiés de cet heureux talent, ils l'acquierent au plus vîte pour mieux plaire.

Un Pariſien a une peine infinie à mouiller deux L L, & ne peut jamais prononcer comme il faut: *bouillon*, *paille*, *Verſailles*.

Les Pariſiennes ſont maigres, & à trente ans n'ont plus de gorge: elles ſont au déſeſpoir quand elles commencent à groſſir, & boivent du vinaigre pour ſe conſerver la taille.

On criaille dans les ſociétés de Province; à Paris on parle bas. On appelle *Madame* toutes les femmes, depuis la Ducheſſe juſqu'à la vendeuſe de bouquets; & bientôt on n'appellera plus les Demoiſelles que

Madame, tant il y a de vieilles filles qui font équivoque.

On donne le nom de Demoiſelles à toutes les filles qu'on ne tutoie pas ; les Demoiſelles commencent à aller dans le monde, ſans leur mere.

L'art & le goût paroiſſent plutôt dans le déshabillé que dans la grande parure.

Les hommes à Paris commencent à ſe faner à quarante ans.

Tout ſe prend à crédit, ſans quoi le Marchand ne vendroit pas. Il aime mieux s'expoſer à quelques pertes, que de ne pas vider ſon magaſin ; il vend un peu plus cher, & paſſe en compte tout ce qu'il a perdu.

On n'eſt point humilié à Paris par *un Monſieur l'Intendant*, par ſon ſubdélégué, par le Gouverneur, par le Commandant de la Province, &c. On ne rencontre point Monſieur le Préſident, Monſieur le Procureur du Roi à la mine rogue & fiere ; les hommes y ſont égaux.

Quatre hommes ſont toujours en ſimare ; mais on ne les rencontre nulle part, le Chancelier, le premier Préſident, les Lieutenants civil & criminel.

Quand on ſe rencontre face à face, avec un Prince du ſang, on le regarde fixément ſans le ſaluer, & on lui fait place par politeſſe : c'eſt un plus grand Seigneur que les Seigneurs ordinaires ; voilà tout.

Les événemens les plus extraordinaires n'occupent la Capitale que pendant huit jours. Les gens à talens qui abondent, ne ſont fêtés que dans un moment d'effervescence : le lendemain on paſſe à un autre heureux, qui met à profit l'éclair de cet enthouſiaſme.

Quiconque a un *Suiſſe* refuſe le paiement à qui bon lui ſemble : on publie avec oſtentation que l'on eſt ruiné.

Les femmes ne tiennent plus en main, ni l'aiguille à coudre, ni l'aiguille à tricoter ; elles ſont du filet, ou brodent au tambour.

Les jolies femmes s'aſſocient à quelques perſonnes laides, afin qu'elles leur ſervent d'ombre.

Les meubles ſont devenus le plus grand objet du luxe ou de dépenſe : tous les ſix ans on change ſon ameublement, pour ſe procurer tout ce que l'élégance du jour a imaginé de plus beau. Il faut que les lits ſoient ſuperbes, que tous les appartemens ſoient boiſés avec un vernis précieux, & des baguettes en or.

On foule des tapis de trente mille livres, dont l'uſage n'étoit autrefois que pour le marche-pied des autels.

On ne voit plus de poutres dans les maiſons ; ce ſeroit une indécence affreuſe. Tous les appartements ſont percés, pour

le conduit des ſonnettes ; c'eſt une ſcience à part : telle femme ſonne quand ſon mouchoir eſt tombé, afin qu'on le ramaſſe.

Un ſallon n'eſt pas habitable, s'il n'a ſeize ou vingt pieds de hauteur : les Bourgeois ſont mieux logés que n'étoient les Monarques, il y a deux cents ans. Il n'y a plus de tabourets que chez le Roi & la Reine, les Metteurs en œuvre & les Cordonniers.

Le laquais d'un Seigneur porte la montre d'or cizelée, des dentelles, des boucles à brillans, & entretient une petite marchande de modes.

Je crois que l'inventaire de notre mobilier étonneroit fort un ancien, s'il revenoit au monde. La langue des huiſſiers-priſeurs qui ſavent le nom de cette foule immenſe de ſuperfluités, eſt une langue très-détaillée, très-riche, & très-inconnue au pauvre.

Les femmes ne ſe mêlent plus du ménage, à moins qu'elles ne ſoient femmes d'artiſan.

Le ton du ſiecle a fort abrégé les cérémonies, & il n'y a plus gueres qu'un provincial qui ſoit un homme cérémonieux.

De toutes les coutumes antiques & triviales, celle de ſaluer lorſqu'on éternue eſt la ſeule qui ſubſiſte encore de nos jours.

On oſe preſque ſe vanter d'avoir un bon

eſtomac, ce qu'on n'auroit pas oſé faire, il y a vingt ans. Les laquais ne s'en vont plus au deſſert & reſtent juſqu'à la fin du repas, On ne l'alonge plus ; il eſt court ; & ce n'eſt plus à table que l'on diſcourt en liberté, ni que l'on fait des contes amuſans.

Je ne conſeille pas à l'honnête homme qui n'a point de laquais, d'aller dîner dans une grande maiſon. Là on ne boit qu'à la diſcrétion des domeſtiques. A votre modeſte commandement, ils feront une pirouette ſur le talon & courront au buffet chercher à boire pour un autre. Bientôt la ſéchereſſe du goſier vous empêchera d'élever la voix : on n'interprétera pas mieux vos regards ſupplians, que vos demandes. Vous ſentirez le feu prendre à votre palais, & vous ne pourrez plus goûter aucun des mets qui ſeront ſur la table. Il faudra attendre la fin du repas pour vous humecter enfin d'un grand verre d'eau. Cette méthode a été imaginée pour donner une ſorte d'excluſion aux perſonnes qui n'ont pas de domeſtiques : c'eſt ainſi que les riches préſervent leur table d'une trop grande affluence.

La plupart des femmes ne commencent à dîner qu'à l'entre-mets.

L'air de cour eſt d'avoir comme les gens de lettres, une épaule plus élevée que l'autre.

Les hommes portent maintenant un très-gros diamant au col, & n'en ont plus à leur montre.

Il n'y a qu'un homme abſolument délaiſſé, qui doive paſſer tout l'été à Paris.

Il n'y a plus d'homme ruſtique, mais le fat eſt encore commun.

Les femmes du rang le plus diſtingué, trichent quelquefois au jeu avec une tranquille audace : elles ont en même temps l'effronterie de dire à celui dont elles ont placé l'argent ſur une carte qui gagne, qu'elles n'ont pas mis. Comme cela arrive au jeu des princes, on ne peut ſe venger d'elles, qu'en publiant le fait le lendemain dans tout Paris. Elles font ſemblant d'ignorer le bruit qui court.

Le ton des femmes de qualité eſt devenu extrêmement fier, tandis que le ton des Seigneurs eſt honnête.

Un ouvrage en pluſieurs tomes n'eſt jamais lu à Paris, que quand la Province & l'étranger ont décidé ſon mérite.

Il n'y a rien de ſi rare que de trouver parmi nos moines un viſage de pénitent ; & les jeunes gens ont un air pâle & livide, qui ne vient pas toujours de débauche, mais du peu d'exercice.

Nos penſées deviennent ſi ſubtiles, qu'elles s'exhalent de maniere qu'il ne reſte rien : la chimie eſt la ſcience que l'on étudie le plus.

Les grands en général ont aujourd'hui l'esprit aussi vulgaire que le peuple même : ils dédaignent comme lui ce qu'ils ne sentent pas, & ne s'occupent que de rapports puérils & misérables.

Il est impossible à Paris d'avoir justice d'un grand : il obtient sur le champ un arrêt du conseil, & toute instruction cesse.

On appelloit autrefois les Evêques *révérends*, *révérendissimes* ; aujourd'hui on les appelle *Monseigneur*, & personne ne leur refuse ce titre, quoiqu'on sourie un peu tout bas en le leur appliquant : rien de plus curieux, que de voir deux Evêques se *monseigneuriser* avec une gravité soutenue.

Les princesses, les duchesses sont d'un caractere plus uni, plus rond que les marquises, les comtesses & autres femmes de qualité, en général assez impertinentes.

C'est en Province que l'on affecte de prendre les manieres & le ton de Paris ; mais celui-ci est aisé, facile, sans gêne, & celui qu'on affecte ailleurs est lourd, pesant, uniforme.

Cléon appelle Damis son ami : c'est un homme dont il a fait la connoissance il y a vingt-quatre heures ; aussi quelqu'un disoit : j'ai fait cette année trois cents soixante quatre amis : il étoit au trente-un Décembre.

Toutes les villes du royaume s'inquié-

tent de Paris, autant par jalousie que par curiosité. Paris ne s'embarrasse d'aucune ville du globe, & ne songe qu'à ce qui se passe dans son sein & à ce qui se fait à Versailles.

On entend parler de Lyon, de Bordeaux, de Marseilles, de Nantes : on croit à l'opulence de ces villes, mais point à leurs amusemens, à leurs plaisirs, encore moins à leur goût. Le titre d'académicien de Province est un titre qui fait rire ; & tel versificateur qui ne fréquente que les cafés, haussera les épaules au nom d'un homme de mérite qui lui paroîtra ridicule, uniquement parce qu'il écrit en Province.

Paris veut être le centre unique des arts, des idées, des sentimens & des ouvrages de littérature, & cependant il n'est plus permis qu'aux sots auteurs d'imprimer en France.

SIBARYTE.

JE te vois, jeune Sibaryte, je te vois sur un lit de fleurs. Tu défends à tes bras le plus léger exercice ; tu défends à ta pensée la plus légere réflexion ; tu ne veux autour de toi que les plus riantes couleurs : les

travaux de tes esclaves doivent encore avoir des graces. Je ne t'envie pas tes jouissances ; je voudrois prolonger pour toi cet état heureux ; mais je redoute ce moment, où la douleur viendra te saisir sur ton lit de roses. Ne la connoissant pas, son dard sera cent fois plus acéré. Je te plains, tu n'as voulu ouvrir tes sens qu'aux voluptés ; tu n'as fait qu'ouvrir une porte plus large aux douleurs !

La plupart des opulens Parisiens, enfoncés dans leur sallon, & se mirant dans leurs glaces, ne communiquent pas avec le firmament ni avec le ciel étoilé. Ils regardent le Soleil sans reconnoissance, sans admiration, & à-peu-près comme le laquais qui les éclaire.

DU STYLE.

UNE dispute familiere à Paris, c'est celle qui roule sur le style. Chaque écrivain ne dissimule pas qu'il préfere le sien à tout autre ; & cela ne doit pas étonner, pour peu que l'on réfléchisse à la maniere dont se forment nos idées.

En quelque langage que ce soit, les mots ne répondent que très-imparfaitement aux idées, sur-tout aux idées morales, com-

binées ou réfléchies. L'image qui se forme en notre cerveau est vive & nette ; & quand nous voulons la transmettre sur le papier, nous choisissons les mots qui nous sont les plus familiers, & qui nous paroissent les plus expressifs ; mais ces mots sont plus bornés que les pensées & que les images. Le lecteur, faute d'être au sens fixé à son juste point, par celui qui a mis en avant sa maniere & son expression, trouve du vague dans tout ce qu'il n'a pas écrit : ainsi l'imagination du lecteur part, & va plus loin que la pensée de l'Auteur ; il crée soudain d'autres termes, pour rendre ce qu'il ajoute à la pensée de l'écrivain ; il est mécontent de son expression, parce qu'il ne l'auroit pas employée ; & il y substitue sa propre maniere de concevoir & de peindre.

Le lecteur prête toujours au livre, soit à tort soit avec raison, & exige, pour ainsi dire, que l'Auteur ait rendu sa propre idée : il ne lui permet pas la tournure d'une phrase qui choque sa tournure habituelle ; il blâme, parce qu'on n'a pas fait ce qu'il auroit fait ; il blâme encore, parce qu'il a apperçu le tableau sous un tout autre point de vue ; il blâme enfin, parce qu'il a une couleur favorite qu'il cherche par-tout, & qu'il ne trouve pas autant qu'il le désireroit.

Comme il n'y a point d'Auteur au monde qui ne retouchât & ne changeât le ton & la maniere de ſon confrere, il ne doit pas ſe formaliſer ſi l'on trouve à reprendre à ſon ſtyle ; chacun ayant ſa maniere d'écrire, qu'il lui eſt tout auſſi impoſſible de changer, que ſon geſte & ſa démarche.

Pourquoi tel mot expreſſif, harmonieux, néceſſaire, eſt-il tombé dans l'oubli, tandis que tel autre aura reçu l'exiſtence ſans raiſon, & fera fortune, ſans avoir d'autre mérite que ſa nouveauté ? Pourquoi ne reſſuſciteroit-on pas telle expreſſion vieillie ? Quoi ! l'écrivain ne pourra pas faire de la langue, ce que l'ouvrier fait de l'inſtrument, qui obéit à la main qui le guide ? Le ſtyle le plus fort eſt toujours le meilleur ; & l'expreſſion la plus nette eſt celle que l'on doit employer de préférence.

Il y a dans les langues quelque choſe d'intellectuel ; car toutes les figures étant arbitraires, l'on devine encore plus que l'on n'entend. Voilà pourquoi le ſtyle chargé de trop de mots, laiſſe l'ame dans l'inaction. Mettre en jeu l'imagination, & ne la point raſſaſier, voilà l'art d'écrire.

Aujourd'hui la forme d'un livre l'emporte ſur le fond. On ne parle que de l'arrangement des paroles, du choix, de l'élégance des termes, de l'arrondiſſement des phraſes, de leur cadence ; on n'entend que

tes mots : *c'eſt mal écrit* ; & le ſens, la vérité, la juſteſſe des idées, ne font point trouver grace devant des lecteurs délicats ou plutôt ſuperficiels.

Le ſtyle à la mode, le ſtyle académique, eſt celui qui affecte d'être précis, qui rafine les idées & les expreſſions ; qui met de l'eſprit à tout propos ; qui, loin d'être naturel, ſent la gêne & la recherche : peiné, fin, compaſſé, il viſe conſtamment à l'épigramme, il eſt fort en vogue chez quelques Auteurs depuis quinze à vingt ans : il proſcrit les images, les métaphores ; il évite ſagement l'enflure ; mais il devient quelquefois louche & flegmatique. Ce ſtyle eſt toujours un peu froid, il comporte de petites idées, & tue les grandes.

Cette maniere étroite, quoiqu'ingénieuſe, ne fera pas fortune, j'oſe le prédire. Il faut au lieu de tant de fineſſe & d'eſprit, de la grace, de la naïveté, de la facilité & du bon ſens, pour ſe faire lire longtemps. Tout Auteur qui n'a point de naturel, n'aura jamais le ſuffrage de la multitude.

Un bon ſtyle, comme celui de Jean-Jacques & de l'Abbé Raynal, mâle, clair, ferme & ſimple, eſt ſemblable à la baguette de Moïſe, changée en ſerpent. Ce ſtyle dévore & anéantit tous les ſtyles inférieurs, ainſi que le ſerpent dévora les couleuvres Egyptiennes.

STYLE DES HOMMES DE COUR.

On s'eſt aviſé depuis peu de vanter le ſtyle des hommes de cour, comme le ſtyle par excellence, & même de le propoſer pour modele. Je ne crois pas qu'il puiſſe jamais ſubir l'épreuve de l'impreſſion. Il eſt ſimple, dira-t-on : d'accord ; mais pourquoi le ſtyle des gens de cour eſt-il ſimple ? Par une bonne raiſon ; parce qu'il ne s'y montre jamais de paſſions. Elles ont perdu dans ce pays, non-ſeulement leur expreſſion, mais juſqu'à leur accent. Tout eſt uniforme, parce que tout travaille derriere la tapiſſerie. Il faut paroître ſerein lorſqu'on brûle d'ambition, calme lorſqu'on eſt dévoré des feux de la vengeance. L'œil fixe ſon ennemi avec tranquillité. Point de couleur, prononcée même légérement. On évite juſqu'au ton de l'indifférence, qui pourroit marquer & dire quelque choſe.

Or, malgré les éloges prodigués à ce prétendu ſtyle, il n'eſt point convenable à l'homme de lettres, qui eſt par eſſence l'homme paſſionné, parce qu'il faut qu'il ſe pénetre, qu'il ſe tranſporte, pour faire repaſſer dans les autres les ſentimens qu'il

vent, ou plutôt qu'il doit leur donner ; qu'il ne craigne point de pécher par un excès de chaleur ; on n'en a jamais trop pour annoncer la vérité. Ce qu'on appelle *déclamation* devient même néceſſaire, puiſque ce n'eſt que de cette maniere que l'on émeut la multitude : or, l'eſſentiel eſt de lui faire épouſer vos idées. Soyez concis, laconique, compaſſé, elle ne croira pas vos ſentimens. Elle aime à voir le fleau la frapper à pluſieurs repriſes, & c'eſt ainſi qu'on l'entraîne.

J'aime l'innovateur en fait de ſtyle ; il remplit la langue de termes & de tours vigoureux. Je n'entends point ici la création de mots nouveaux. J'entends une ſignification neuve, donnée à telle expreſſion, des mouvemens plus précipités, de termes creuſés & approfondis, un langage pittoreſque ; celui-ci nous trouve toujours éveillés & ſenſibles.

DE CEUX QUI PARLANT BIEN, *ECRIVENT MAL.*

CETTE facilité ſinguliere que les grands ont à parler leur langue, vient du commerce fréquent du monde, & de l'aſſu-

rance qu'ils ont dans tout ce qu'ils font. Ils n'ont aucune connoiſſance des regles ; l'uſage y ſupplée ; la routine leur tient lieu d'études ; mais quand ils prennent la plume, leur inſuffiſance eſt à découvert, leur ſtyle révolte les étrangers mêmes, & il eſt de fait qu'à la cour de Londres, de Pétersbourg & de Vienne, on poſſede mieux la grammaire de la langue françoiſe, qu'à la cour de Verſailles.

On ne conçoit pas aiſément toute la diſtance qui ſe trouve entre bien parler & bien écrire : tel homme qui parle très-bien, vous rend attentif par le choix & la netteté de l'expreſſion ; s'il écrit, il eſt lâche & vide. Tel autre ne forme point ſes phraſes en parlant, les acheve encore moins ; mais il penſe fortement, & la préciſion énergique de ſon ſtyle, quand il écrira, vous fera rêver.

Je n'ai jamais pu définir un Auteur de ma connoiſſance, clair, rapide & chaud quand il converſe ; obſcur, lourd, embarraſſé quand il écrit. C'eſt qu'il parle avec ſes amis d'abondance de cœur ; & quand il eſt à ſon bureau, il ſonge au public, il en a peur, il ne le traite pas comme ſes amis ; il a recours à l'art ; il ſe fatigue beaucoup pour écrire mal. S'étant mis en tête que l'art d'écrire étoit prodigieuſement difficile, il ſuit la maniere aiſée

qui lui eſt naturelle, pour ſe jeter dans des combinaiſons recherchées où lui ſeul ſe reconnoît & s'entend.

L'homme qui parle le mieux à Paris, ſur tous les arts, & dont la converſation intariſſable n'eſt pas inférieure au ſtyle; l'homme éloquent qui vous échauffe dans ſon cabinet encore plus que dans ſes ouvrages, c'eſt *Diderot*.

PAIN DE POMME-DE-TERRE.

ATTENTIF à l'aliment des pauvres, dont le nombre doit effrayer, je ne paſſerai pas ſous ſilence la méthode d'un ami de l'humanité, qui, tandis que tant d'autres artiſans du luxe travaillent pour la table des riches, a ſongé à celle des indigens.

Graces ſoient rendues à Mr. Parmentier. Qu'importe que ſa méthode ne ſoit pas nouvelle, qu'elle ſoit uſitée ailleurs? Il nous l'a fait connoître à nous qui en avions beſoin. Il a fait des expériences pour la *panification* des pommes de terre; & ſi le ſuccès, comme il s'en flatte, parvenoit à ſubſtituer en partie ce végétal, d'une culture facile & aſſurée, au froment, que les travaux & les ſueurs de l'homme paient ſi cher, ce Phyſicien au-

roit fait une découverte infiniment utile, & donné un préſent inappréciable à la nombreuſe claſſe des néceſſiteux.

C'eſt à Paris ſur-tout que l'on ſentiroit de quel prix ſeroit la reſſource d'une racine qui, ſe développant avec sûreté, & bravant les accidens qui ravagent les moiſſons, deviendroit un remede à la diſette accidentelle du bled, & aux horreurs du monopole, encore plus funeſte.

La ſubſiſtance du peuple (pour qui mon cœur s'intéreſſe ſpécialement), ne ſeroit plus livrée à la diſpoſition des élémens & à la ſpéculation de l'avarice. La pomme de terre, qui ne craint ni les gelées ni les grêles, ni les orages ni les vents, ni la pluie, s'offre également dans tous les terreins, pour ſe convertir en pain nourriſſant & ſavoureux.

Puiſſe la manipulation en devenir auſſi aiſée que la culture! Cette ſubſtance farineuſe qui ſe propage ſans peine & ſans effort, au-deſſus de la ſurface du ſol, l'emportera ſur le bled, qui ſi ſouvent trompe l'attente de l'homme, & échappe enſuite aux mains qui l'ont fait croître, pour ſervir d'objet de commerce à la cupidité la plus meurtriere.

J'attends donc avec empreſſement le ſuccès d'une méthode, qui ſimplifiée & rendue générale, donnera une perfection

nouvelle à la *panification* de ces précieuſes racines. Ma reconnoiſſance particuliere éclatera envers ce nouveau Triptolême, qui aura mis la ſubſiſtance de la multitude, à l'abri de l'ardent monopoleur, & j'annoncerai tous les avantages que j'apperçois dans une découverte, que l'ignorance & la frivolité ont dédaignée avec cette hauteur dénigrante, qui caractériſe le ſiecle où j'écris.

Pour moi, je la regarde comme devant avoir la plus grande influence ſur l'homme, ſur ſa liberté & ſur ſon bonheur. Je ſuis ſur cet article, de l'avis de Mr. Linguet, ſi éloquent quand il a raiſon ; je penſe comme lui, que le bled qui nourrit l'homme, a été en même tems ſon bourreau ; je crois que la chimie (la plus utile des Sciences), pourroit nous donner un pain moins chérement acheté, moins à la diſpoſition des grands propriétaires, de ces tyrans de la ſociété, leſquels protegent toujours les avides calculateurs, parce qu'ils partagent avec eux.

L'expérience a prouvé qu'il étoit poſſible de fabriquer un pain d'une autre ſubſtance que de fleur de froment : c'eſt déjà un grand point. Eh ! qui pourroit demeurer indifférent ſur une pareille découverte, & ne pas voir les avantages immenſes qui en réſulteroient pour la félicité publique?

AUMONES.

ON faiſoit dans le Faux-bourg St.-Germain une collecte pour des pauvres malheureux qui avoient été incendiés. Ceux qui recueilloient les aumônes entrerent chez un particulier qu'on ſavoit fort riche : il les reçut au mois de Décembre dans une chambre froide ; & tandis qu'ils délioient les cordons de leur bourſe, le maître grondoit fort ſa ſervante, de ce qu'elle avoit employé une allumette entiere pour allumer un fagot, qui attendoit la flamme, lui montrant dans un recoin de la cheminée, des allumettes à demi-brûlées, & réſervées pour cet uſage.

Les collecteurs n'auguroient pas trop bien de la libéralité du maître qui faiſoit une telle ſemonce, lorſque celui-ci courant à une armoire ſecrete, en tira une ſomme telle qu'on n'en donne gueres en fait d'aumônes. Les collecteurs ne purent s'empêcher de lui marquer leur ſurpriſe, ſur-tout après les paroles qu'ils venoient d'entendre. *Meſſieurs*, leur dit l'homme bienfaiſant, *apprenez que c'eſt par de telles épargnes que je me mets en état de faire de fortes charités aux pauvres.*

Les aumônes qui ſe font à Paris ſont abondantes ; & que Dieu, auteur de tout bien en ſoit loué ! Ces ames charitables font plus pour l'ordre & la tranquillité publique, que toutes les loix ſéveres & réprimantes de la Police. Sans ces bienfaiteurs le frein politique ſeroit briſé à chaque inſtant, par la rage & le déſeſpoir. Si la maſſe des calamités particulieres eſt diminuée, nous le devons à une foule d'ames céleſtes, qui ſe cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil ſe montrent en triomphe : la tendre commiſération, la généroſité, la vertu ſe dérobent à l'œil du vulgaire, pour ſervir l'humanité en ſilence, ſans faſte & ſans oſtentation, & ſatisfaites du regard de l'Eternel.

Sans l'active charité qui multiplie les remedes, qui va porter les ſecours dans les greniers, qui ſurprend le pauvre ſur ſon grabat, qui le conſole, le fortifie, & lui apprend qu'il n'eſt pas oublié dans ſon infortune ſolitaire, on trouveroit chaque jour des hommes expirés de faim ; le ſommet des maiſons regorgeroit de cadavres ; les crimes ſeroient cent fois plus communs. La plus grande partie du repos de la ville eſt dûe à des cœurs ſenſibles, qui, tandis que les ordonnances puniſſent les délits, les préviennent, & ſervent l'état & les Rois, en ſoulageant la douleur & en ap-

paiſant la plainte & le murmure. Ces hommes rares doivent être précieux à l'adminiſtration, qui perdroit peut-être ſa force coactive, s'ils ceſſoient le cours de leurs bienfaits. Honorons-les, rendons-leur tout le reſpect qu'ils méritent. On ne diſpute point le mépris ou l'indignation à un ſcélérat vil ou cruel, pourquoi refuſer l'eſtime & la gloire aux bonnes & grandes actions ? Pourquoi vouloir les anéantir & contredire à l'homme la bonté naturelle ? Ce ne ſera pas en la niant, que l'on entretiendra cette vertu innée. Les ſophiſtes ne pourront rien contre l'expérience. La cruauté dans l'homme eſt une vraie maladie. Celui qui compte pour rien les autres, eſt un être mal organiſé ; & j'aime à croire qu'il eſt peu commun. La méchanceté naît d'une contradiction violente ; & la compaſſion eſt une choſe ordinaire. Si nous aimons notre intérêt, nous chériſſons ſouvent auſſi l'intérêt de nos ſemblables : c'eſt même une paſſion dans la jeuneſſe ; preuve que la nature nous a créés plutôt bons que méchans. L'on comptera plus d'actions généreuſes de la part d'un brigand, que d'actes de dureté de la part d'un homme vertueux.

LA PAROISSE SAINT-SULPICE.

ON ne sauroit aussi donner trop d'éloges à l'ordre établi sur la paroisse de Saint-Sulpice, pour le soulagement des pauvres. Outre les aumônes pour les layettes, les mois de nourrice, les écoles gratuites, les apprentissages, les habillemens, on a trouvé le moyen de procurer du travail à ceux qui sont en état de travailler, & d'apprendre des métiers à ceux qui n'en savoient pas.

C'est un bel exemple proposé aux autres paroisses de cette grande Capitale : car il ne suffit pas de supprimer la mendicité, il faut y substituer le travail. Rien de plus intéressant pour les hommes sensibles, que ce qu'on voit s'exécuter sur cette paroisse. Si ces fondations utiles pouvoient se multiplier, on tariroit avec le temps les larmes de tous les infortunés ; on les arracheroit à ce cruel abandon où la plupart sont réduits, & à la nécessité où plusieurs se trouvent de s'avilir par des bassesses.

Ces établissemens n'ont point les vices physiques des Hôpitaux ; & par une charité beaucoup mieux entendue, ils préviennent le désespoir du pauvre, l'oisiveté de l'en-

fance & les infirmités de la vieilleſſe.

Nous oſons offrir ce bel ordre d'adminiſtration, comme le plus propre à ſervir l'humanité ſans la dégrader, à la conduire ſans la révolter, & à la diriger avec douceur vers l'honnêteté, la droiture & le travail. Le culte religieux devient ſouverainement reſpectable, quand le lieu où l'on invoque l'Eternel eſt le refuge des indigens, l'aſile des foibles, la retraite des infirmes, & devient pour tous un temple hoſpitalier.

BUREAU DES NOURRICES,

ET DE LA RECOMMANDARESSE.

LES meres de Paris ne nourriſſent pas leurs enfans, & nous oſons dire qu'elles font bien. Ce n'eſt point dans l'air de la Capitale; ce n'eſt point au milieu du tumulte des affaires; ce n'eſt point au milieu de la vie trop active ou trop diſſipée qu'on y mene, que l'on peut accomplir tous les devoirs de la maternité. Il faut la campagne; il faut une vie égale & champêtre, pour ne point ſe détruire, en donnant ſon lait à ſes enfans.

On voit donc arriver une grande quan-

tité de nourrices qui viennent toutes offrir leurs ſeins mercénaires. Il n'étoit pas facile de remédier aux nombreux abus qui réſultoient du trafic qui s'établiſſoit entre les parens & la mere qui ſe vendoit ; c'eſt ce qu'on a fait cependant avec beaucoup de ſageſſe, de prévoyance & de douceur.

Les Bureaux des Nourrices & de la recommandareſſe ſont le modele d'une direction éclairée, active, vigilante. Cet établiſſement ne mérite que des louanges ; & le mal que fait à la population une trop nombreuſe ſociété, a été réparé, pour ainſi dire, par ſa police ; tant l'ordre modifie cette étrange eſpece humaine, & ſupplée à la Nature.

On a vu le jardinier, c'eſt-à-dire, le gouvernement avoir ſoin de ſa graine, & s'occuper des générations futures.

Pourquoi ne rencontrons-nous pas un plus grand nombre de pareils établiſſemens ? Avec quelle joie, quel tranſport n'offririons-nous pas le tribut de nos juſtes éloges, quand nous en trouverions une légitime occaſion !

LES PETITES FILLES.

DÈS qu'une petite fille ſait bégayer quelques ſons, elle reçoit parmi nous la premiere leçon de ſuffiſance & de coquetterie. Il n'y a rien de ſi ridicule que nos poupées de cinq à ſix ans. Ce ne ſont plus des enfans. Voyez-les dans les promenades publiques ; dans les liens d'une parure pénible, elles ſe tracaſſent, ſe fatiguent pour imiter la marche, le regard, la contenance des grandes Dames. Voyez-les communiquer à leurs paniers plus grands qu'elles, le mouvement qu'elles voient faire à leurs meres. Combien ces abſurdités paroiſſent dangereuſes aux yeux de l'homme qui penſe ! On diroit que ces petites & ridicules créatures ont dix-huit ans. On n'entend que ces mots : *tenez-vous droite ; voilà votre petit mari.* Qu'arrive-t-il ? qu'elles contractent l'art des grimaces & des graces factices, parce que rien ne corrompt plus les graces naturelles, que ces impreſſions imprudentes & précoces.

LES MARMOTS.

PARIS eſt plein de jolis enfans, mais qui deviendront des hommes mauſſades. Quand je vois dans une maiſon, qu'on ſerre, qu'on embraſſe, qu'on étouffe de careſſes un enfant de ſix ans, à raiſon de quelques ſaillies, qui ſont au-deſſus de ſon âge; qu'on l'appelle *un prodige*; que le pere, la mere le regardent comme un être extraordinaire, je gémis ſur le pauvre petit innocent. Tandis que les louanges de ſes gentilleſſes fatiguent l'homme ſenſé, il plaint le ſort de cette jeune tête: & voici pourquoi.

La trop grande ſoupleſſe de ſes fibres annonce leur affaiſſement prochain; elles ne réſiſteront pas à tout ce qu'on entaſſe dans ſon cerveau; il eſt trop tôt mûr, trop tôt développé; & l'enfant tant admiré ſera un homme médiocre.

Un jeune enfant, plein de vivacité & de graces court au jardin, apporte une poire vermeille, fruit précoce; rempli de joie, il la donne à ſa mere, comme une rareté merveilleuſe; la mere y goûte, & dit: *ce fruit eſt trompeur, il ne vaut rien.* Un ſage diroit à ſon oreille: *pauvre mere abuſée, vous voyez l'image de votre fils &*

D'après les avis de Jean-Jacques Rouſſeau, on a reſtitué à l'enfance cette liberté précieuſe, qu'elle tient de la Nature, & qui convient à l'eſſor des premieres années de la vie de l'homme. Mais on fait en même temps ce qu'il n'avoit pas recommandé. On aſſocie les enfans aux hommes faits; on leur donne la permiſſion de tout dire; on les invite au babil; on loue leur ton familier & indécent: ce qu'ils voient & ce qu'ils entendent, ne peut que répandre la plus grande confuſion dans leurs idées; & ces applaudiſſemens indiſcrets ne feront que les diſpoſer à l'orgueil de la fatuité, & à l'inſolence de la préſomption.

Auſſi, je crois remarquer que la génération qui s'éleve, a un caractere dénigrant, dédaigneux, froidement hautain. Le temps de la jeuneſſe eſt le temps de l'enthouſiaſme: ſi, au lieu de le reſſentir, elle veut juger & diſcuter, jamais elle ne connoîtra le charme profond des arts. En croyant perfectionner le goût, elle tombera dans la froideur & la ſéchereſſe; parce que la ſource de nos ſentimens tarit bientôt; lorſque, rejetant l'inſtinct, nous voulons examiner de trop près la raiſon de nos jouiſſances.

LES HEURES DU JOUR.

Les différentes heures du jour offrent tour-à-tour, au milieu d'un tourbillon bruyant & rapide, la tranquillité & le mouvement. Ce ſont des ſcenes mouvantes & périodiques, ſéparées par des temps à-peu-près égaux.

A ſept heures du matin, tous les jardiniers, paniers vides, regagnent leurs marais, affourchés ſur leurs haridelles. On ne voit gueres rouler de carroſſes. On ne rencontre que des Commis de bureaux, qui ſoient habillés & friſés à cette heure-là.

Sur les neuf heures, on voit courir les perruquiers ſaupoudrés des pieds à la tête (ce qui les a fait appeler *merlans*,) tenant d'une main le fer à toupet, & de l'autre la perruque. Les garçons limonadiers, toujours en veſte, portent du café & des bavaroiſes dans les chambres garnies. On voit en même temps des apprentis écuyers, ſuivis d'un laquais, qui, montés ſur des chevaux, courent battre les boulevards, & font payer quelquefois aux paſſans leur malheureuſe inexpérience.

Sur les dix heures, une nuée noire des ſuppôts de la juſtice s'achemine vers le

Châtelet & vers le Palais : vous ne voyez que des rabats, des robes, des sacs, & des plaideurs qui courent après.

A midi, tous les agens de change & les agioteurs se rendent en foule à la Bourse, & les oisifs, au Palais-Royal. Le quartier Saint-Honoré, quartier des Financiers & hommes en place, est très-battu, & le pavé n'est rien moins que libre. C'est l'heure des sollicitations & des demandes de toute espece.

A deux heures, les dineurs en ville, coiffés, poudrés, arrangés, marchant sur la pointe du pied, de peur de salir leurs bas blancs, se rendent dans les quartiers les plus éloignés. Tous les fiacres roulent à cette heure, il n'y en a plus sur la place. On se les dispute, & il arrive quelquefois que deux personnes ouvrent en même temps la portiere, montent & se placent. Il faut aller chez le commissaire pour qu'il décide à qui il restera.

A trois heures, on voit peu de monde dans les rues, parce que chacun dîne : c'est un temps de calme, mais qui ne doit pas durer long-temps.

A cinq heures & un quart, c'est un tapage affreux, infernal. Toutes les rues sont embarrassées, toutes les voitures roulent en tout sens, volent aux différens spectacles, ou se rendent aux promenades. Les cafés se rempliſſent.

A ſept heures le calme recommence, calme profond & preſque univerſel. Tous les chevaux frappent en vain le pavé, du pied. La ville eſt ſilencieuſe, & le tumulte paroît enchaîné par une main inviſible. C'eſt en même temps l'heure la plus dangereuſe, vers le milieu de l'automne, parce que le guet n'eſt pas encore à ſon poſte; & pluſieurs violences ſe ſont commiſes à l'entrée de la nuit.

Le jour tombe, & tandis que les décorations de l'opéra ſont en mouvement, la foule des manœuvres, des charpentiers, des tailleurs-de-pierre, regagnent en bandes épaiſſes, les fauxbourgs qu'ils habitent. Le plâtre de leurs ſouliers blanchit le pavé, & on les reconnoît à leurs traces.

A neuf heures du ſoir le bruit recommence. C'eſt le défilé des ſpectacles. Les maiſons ſont ébranlées par le roulis des voitures, mais ce bruit eſt paſſager. Le beau monde fait de courtes viſites en attendant le ſouper.

C'eſt l'heure auſſi où toutes les proſtituées, la gorge découverte, la tête haute, le viſage enluminé, l'œil auſſi hardi que le bras, malgré la lumiere des boutiques & des réverberes, vous pourſuivent dans les boues, en bas de ſoie & en ſouliers plats: leurs propos répondent à leurs geſtes. On dit que l'incontinence ſert à préſerver la

chaſteteté ; que ces femmes *vulgivagues* empêchent le viol ; que ſans les filles de joie, on ſe feroit moins de ſcrupule de ſéduire & d'enlever de jeunes innocentes. Il eſt vrai que le rapt & le viol ſont devenus très-rares.

Quoi qu'il en ſoit, ce ſcandale incroyable pour la province, ſe paſſe à la porte de l'honnête bourgeois, qui a des filles, ſpectatrices de cet étrange déſordre. Il leur eſt impoſſible de ne pas voir & de ne pas entendre ce que ces femmes licencieuſes ſe permettent de dire. Et que deviendra le traité du Philoſophe ſur la pudeur ?

A onze heures, nouveau ſilence. C'eſt l'heure où l'on acheve de ſouper. C'eſt l'heure auſſi où les cafés renvoient les oiſifs, les déſœuvrés & les Rimailleurs à leurs manſardes. Les filles publiques qui vaguoient, n'oſent plus ſe montrer que ſur les bords de leurs allées, dans la crainte du guet, qui, à cette heure indue, *les ramaſſe* : c'eſt le terme uſité.

A minuit & un quart on entend les voitures de ceux qui ne jouent pas & qui ſe retirent. La ville alors ne paroît pas déſerte ; le petit bourgeois qui dort déjà, eſt réveillé dans ſon lit, & ſa moitié ne s'en plaint pas. Plus d'un petit Pariſien doit ſa naiſſance à la bruſque commotion des équipages.

A une heure du matin, dix mille payſans arrivent, portant la proviſion des légumes, du fruit & des fleurs. Ils s'acheminent vers la Halle ; leurs montures ſont laſſes & fatiguées ; ils viennent de ſept à huit lieues.

La Halle eſt l'endroit où jamais Morphée n'a ſecoué ſes pavots. Là, point de ſilence, point de repos, point d'entr'acte. Aux marayeurs ſuccédent les poiſſonniers, & aux poiſſonniers les coquetiers, & à ceux-ci les *détailleurs ;* car tous les marchés de Paris ne tirent leurs denrées que de la Halle : c'eſt l'entrepôt univerſel. La hotte, qui s'éleve en piramide, tranſporte tout ce qui ſe mange, d'un bout de la ville à l'autre. Des millions d'œufs ſont dans des paniers, qui montent, qui deſcendent, qui circulent ; &, ô miracle ! il ne s'en caſſe pas un ſeul.

L'eau-de-vie alors coule à grands flots dans les tavernes. Cette eau-de-vie eſt mélangée d'eau, mais fortement aiguiſée par du poivre-long. Les forts de la halle, & les Payſans s'abreuvent de cette liqueur ; les plus ſobres boivent du vin. C'eſt un bourdonnement continu. Ces marchés nocturnes ſe paſſent dans les ténebres. On diroit voir un peuple qui fuit les rayons du ſoleil, & qui l'a en horreur.

Les commis de la marée ne voient ja-

mais, pour ainſi dire, l'aſtre du jour; & ne ſe retirent que quand les réverberes pâliſſent: mais ſi l'on ne ſe voit pas, on s'entend; car l'on crie à tue-tête; & dans la confuſion de ces clameurs univerſelles, il faut bien poſſéder l'idiome du lieu, pour ſavoir d'où part la voix qui vous interpelle. Les mêmes ſcenes ſe paſſent à la même heure, au quai de la vallée. Il s'agit là de lievres, de pigeons, au lieu de ſaumons & de harengs.

Ce tumulte, non interrompu, forme un contraſte avec le ſommeil, qui occupe le reſte de la Ville; car à quatre heures du matin, il n'y a plus que le brigand & le poëte qui veillent.

A ſix heures, les Boulangers de Goneſſe, nourriciers de Paris, apportent deux fois la ſemaine une très-grande quantité de pains: il faut qu'ils ſe conſomment dans la Ville, car il ne leur eſt pas permis de les remporter.

Bientôt les ouvriers s'arrachent de leur grabat, prennent les inſtrumens de leurs profeſſions, & vont aux atteliers.

Le café au lait (qui le croiroit?) a pris faveur parmi ces hommes robuſtes.

Au coin des rues, à la lueur d'une pâle lanterne, des femmes portant ſur leurs dos des fontaines de fer blanc, en ſervent dans des pots de terre, pour *deux ſous*. Le

ſucre n'y domine pas, mais enfin l'ouvrier trouve ce café au lait excellent. S'imagineroit-on que la communauté des Limonadiers déployant des ſtatuts, a tout fait pour interdire ce trafic légitime ? Ils prétendoient vendre la même taſſe *cinq ſous* dans leurs boutiques de glaces. Mais ces ouvriers n'ont pas beſoin de ſe mirer en prenant leur déjeûner.

Au reſte, l'uſage du café au lait a prévalu, & eſt ſi répandu parmi le peuple, qu'il eſt devenu l'éternel déjeûné de tous les ouvriers en chambre. Ils ont trouvé plus d'économie, de reſſources, de ſaveur dans cet aliment que dans tout autre. En conſéquence ils en boivent une prodigieuſe quantité ; ils diſent que cela les ſoutient le plus ſouvent juſqu'au ſoir. Ainſi ils ne font plus que deux repas ; le grand déjeûné & la perſillade du ſoir, dont j'ai parlé ailleurs.

Le matin, les libertins ſortent de chez les filles publiques, pâles, défaits, emportant la crainte plûtôt que le remords ; & ils gémiront tout le jour de l'emploi de la nuit ; mais la débauche ou l'habitude eſt un tyran qui les ſaiſira le lendemain, & qui les traînera à pas lents vers le tombeau.

Les joueurs, plus pâles encore, ſortent des tripots obſcurs ou renommés ; les uns

ſe frappant la tête & l'eſtomac ; jetant au Ciel des regards déſeſpérés ; les autres ſe promettant de revenir à la table qui les a favoriſés, mais qui doit les trahir le lendemain.

Les loix prohibitives ne feront rien contre cette malheureuſe paſſion, miſe en activité par cette ſoif de l'or, qui s'eſt manifeſtée dans tous les rangs ; & que les gouvernemens autoriſent eux-mêmes ſous le nom de *loteries ;* mais qu'ils proſcrivent ſous une autre dénomination.

Les *dix*, les *vingt*, & les *trente* du mois, on rencontre depuis dix heures juſqu'à midi, des porteurs avec des *ſacoches* pleines d'argent, & qui plient ſous le fardeau ; ils courent comme ſi une armée ennemie alloit ſurprendre la Ville ; ce qui prouve qu'on n'a point ſu créer parmi nous le ſigne politique & heureux, qui remplaceroit ces métaux, qui au lieu de voyager de caiſſe en caiſſe, ne devroient être que des ſignes immobiles.

Malheur à celui qui a une lettre de change à payer ce jour-là, & qui n'a point de fonds ! Heureux encore, celui qui l'a payée, & qui reſte avec un écu de ſix livres !

A-peu-près tous les ans, vers le milieu de Novembre, ſurviennent des indiſpoſitions catarrhales, occaſionées par la préſence

lence subite d'une atmosphere humide & froide, & des brouillards qui suppriment la transpiration. Plusieurs en meurent, mais le Parisien qui rit de tout, appelle ces rhumes dangereux *la grippe*, *la coquette*; & le rieur, trois jours après, est *grippé* lui-même, & descend au tombeau.

Le passage des appartements chauds, & des salles de spectacles au grand air, rend cette suppression de transpiration presque inévitable. La méthode nouvelle de porter de grands manteaux est excellente: on se met de cette maniere, à l'abri de l'impression du froid; un prompt exercice en seroit encore le plus sûr préservatif. Les femmes qui sont obligées d'attendre quelque temps leurs voitures, ces femmes charmantes & délicates, que je vois frissonner le long des escaliers, & sous les portiques, devroient penser que leurs pelisses ne sont pas suffisantes pour les garantir de tout accident.

DES DIMANCHES ET FÊTES.

Il n'y a plus que les ouvriers qui connoissent les Fêtes & Dimanches. La Courtille, les Porcherons, la nouvelle France, se rempliſſent ces jours-là de buveurs. Le

peuple y va chercher des boiſſons à meilleur marché que dans la Ville. Pluſieurs déſordres en réſultent ; mais le peuple s'égaie, ou plutôt s'étourdit ſur ſon ſort ; & ordinairement l'ouvrier *fait le lundi*, c'eſt-à-dire, s'enivre encore pour peu qu'il ſoit en train.

Le Bourgeois qui a beſoin d'économie, ne ſort pas des barrieres. Il va ſe promener aſſez ennuyeuſement aux Thuileries, au Luxembourg, à l'Arſenal, aux Boulevards. Si dans ces promenades il y a une ſeule robe retrouſſée, pariez que c'eſt une femme de Province qui la porte.

Le peuple va encore à la Meſſe, mais il commence à ſe paſſer de Vêpres, parce qu'il faut qu'il reſte debout dans les égliſes, ou qu'il paie une chaiſe. Cela eſt très-mal vu ; on lui demandera *ſix ſous* pour entendre un ſermon aſſis : les temples ſont donc déſerts, excepté dans les grandes ſolennités où les cérémonies le rappellent. Quoi ! de l'argent encore pour entendre l'office Divin !

Pendant l'octave de la Fête-Dieu, il y a toujours beaucoup d'affluence au ſalut, & à l'expoſition du Saint-Sacrement : il eſt vrai que c'eſt pour la petite bourgeoiſie un prétexte de ſortir & de ſe promener à la tombée du jour, dans une belle ſaiſon. Les jeunes filles ſur-tout ſont fort dévotes

au ſalut & à la bénédiction du ſoir ; & en général le Dimanche eſt précieux pour elles. L'amour fait ſon profit des vacances ordonnées par l'égliſe.

Le magnifique jardin des Thuileries eſt abandonné aujourd'hui pour les allées des Champs-éliſées. On admire les belles proportions, & le deſſin des Thuileries ; mais aux Champs-éliſées, tous les âges & tous les états ſont raſſemblés : le champêtre du lieu, les maiſons ornées de terraſſes, les cafés, un terrain plus vaſte & moins ſimétrique ; tout invite à s'y rendre.

Il eſt ſingulier que dans les états catholiques, le Dimanche ſoit preſque par-tout un jour de déſordres. On a ſupprimé enfin à Paris *quatorze jours de Fêtes par an ;* autant d'enlevé à l'ivrognerie & à la débauche crapuleuſe.

Un ſavetier voyant un jeudi, au coin d'une borne, un ſergent ivre qu'on tâchoit de relever, & qui retomboit lourdement ſur la pierre, quitta ſon tire-pied, ſe poſta devant l'homme chancelant, & après l'avoir contemplé, dit en ſoupirant : *voilà cependant l'état où je ſerai Dimanche !*

Ce trait qui ne doit pas être dédaigné du philoſophe, appartient, à ce qu'il me ſemble, à la connoiſſance du peuple, & même à celle du cœur humain ; car il eſt très-applicable à la logique des paſſions.

TAYLOR INST. OXFORD

Au reſte, les Dimanches & fêtes s'annoncent par la fermeture des boutiques. On voit ſortir de bonne heure les petits bourgeois tout *endimanchés*, qui ſe hâtent d'aller à la grand'meſſe pour avoir le reſte du jour à eux. Ils arrangent un dîner à Paſſy, à Auteuil, à Vincennes ou au bois de Boulogne.

Les gens du bon ton ne ſortent pas ces jours-là, fuient les promenades, les ſpectacles, & les abandonnent au peuple. Les ſpectacles donnent ce qu'ils ont de plus uſé; les acteurs médiocres s'emparent de la ſcène : tout cela eſt bon pour des parterres moins difficiles, & pour qui les pieces les plus anciennes ſont toujours des pieces nouvelles. Les acteurs chargent ces jours-là plus que de coutume, & obtiennent de grands applaudiſſemens.

Les Bourgeois aiſés ſont partis dès la veille pour leur petite maiſon de campagne, voiſine de la barriere. Ils y ont mené leur femme, leur grande fille, & leur garçon de boutique, quand on eſt content de lui, ou quand il a ſu plaire à Madame.

On a porté la veille, dans un fiacre bien plein, toute la proviſion, & un pâté de *Le Sage* : c'eſt le jour des *gaudrioles*. Le pere fera des contes, la mere rira aux larmes; la grande fille s'émancipera un peu & ſe tiendra moins droite; le garçon de bou-

tique, qui aura acheté des bas de ſoie blancs & des boucles toutes neuves (honoré du titre de *joli garçon*) fera des gentilleſſes & déploiera tous les moyens de plaire, attendu qu'il aſpire de loin à la main de Mademoiſelle; car elle aura bien en dot dix à douze mille francs, malgré ſes deux petits freres qui ſont en penſion, & qui ne participent pas encore aux jouiſſances de la maiſon de campagne, juſqu'à ce qu'ils aient remporté un prix au college. Il ne faut pas les diſtraire du ſoin de devenir un jour de grands hommes, lorſqu'ils ſauront la langue latine: c'eſt ce que croit pieuſement le pere, la mere & toute la maiſon.

CARNAVAL.

Le peuple fête la *Saint-Martin*, les *Rois* & le *Mardi-Gras*: il vend la veille ſes chemiſes plutôt que de ne pas acheter un dindon ou une oie à la vallée: elle eſt couverte d'acheteurs; & vu l'affluence, la volaille eſt hors de prix. Les cabarets ſe rempliſſent dès le matin. Les Commiſſaires ne doivent pas ſortir de chez eux ces jours-là; car le guet leur amenera un plus grand nombre de délinquans. Plus d'un ne ſortira de la *guinguette*, que pour aller coucher en priſon.

On voit peu de *masques* pendant le carnaval, depuis une trentaine d'années ; soit que le peuple se soit dégoûté de ce plaisir, qui veut une liberté entiere, soit plutôt qu'il ait trop peu d'aisance pour figurer sous un élégant *domino*. Mais vers les trois derniers jours, la police attentive à la représentation extérieure de la félicité publique, d'autant plus que la misere regne, il paie à ses frais de nombreuses mascarades. Tous ses espions & autres *garçons* se rendent à un magasin, où il y a [illegible]oi habiller deux ou trois mille *chianlis*. [illegible]e répandent ensuite dans les quartiers & vont par bandes crottées au fauxbourg Saint-Antoine. Là ils figurent une allégresse publique, fausse & mensongere.

Plus les années sont désastreuses, plus on a recours à une imposture plus fortement caractérisée ; mais elle perce à travers les guenilles sales & usées, dont ce peuple est couvert ; car on a beau vouloir représenter les scenes riantes & animées de la folie, on n'y parvient pas quand le cœur est mécontent. Sa marotte est sans énergie & sans graces, ses grelots sonnent mal dans ces froides orgies ; ils ne font qu'une discordance plaintive à l'oreille qui sait entendre. Rien n'est plus attristant que de voir un peuple à qui on commande de rire tel jour, & qui se prête bassement à cette aviliſſante ordonnance.

Tandis que la Police ſoudoie ces maſques, les prêtres expoſent le *Saint-Sacrement* dans les égliſes, parce qu'ils regardent comme une profanation ce que le gouvernement autoriſe. Mais ce n'eſt-là qu'une des moindres contradictions qui ſe trouvent entre nos loix, nos mœurs & nos uſages.

Pendant le carnaval la vie des femmes de Paris n'eſt pas indolente; elle eſt tout-à-coup réveillée par la voix du plaiſir : voilà une occaſion de briller dans les aſſemblées. Ces êtres qui, dans de certains momens, ſemblent ne vivre qu'à demi, reçoivent tout-à-coup une prodigieuſe activité qui leur fait ſupporter les fatigues du bal. C'eſt là qu'elles ſe montrent infatigables. Les veilles ne leur coûtent rien, & les nuits entieres ſont conſacrées à ces exercices violens. Le lendemain les hommes ſe relevent fatigués; les femmes en deviennent plus fraîches & plus brillantes.

A cette même époque les amants qui veulent s'épouſer, hâtent leur mariage, parce que l'Archevêque de Paris, pendant tout le carême, ſe montre très-difficile ſur les unions conjugales.

Un peu de pouſſiere (comme dit l'eſpion Turc) que l'on répand le lendemain ſur la tête de ces hommes traveſtis, appaiſe leurs frénéſies. De foux & d'inſenſés

qu'ils étoient ils redeviennent raiſonnables & calmes.

Les pieces de théatre les plus licencieuſes, ſe donnent dans les derniers jours du carnaval; mais une fois appriſes, elles ſe prolongent pendant tout le carême, dans un temps de ſainteté & de mortification; de ſorte que jamais le ſpectacle n'eſt moins honnête que lorſqu'il devroit l'être le plus.

La loi de l'Egliſe, qui ordonne l'abſtinence de la viande, eſt ſi gênante, ſi incommode, ſi peu praticable au milieu d'une immenſe population, que la police a fait ouvrir les boucheries pendant tout le carême, parce que la ſubſiſtance générale & aiſée eſt la premiere loi civile, & qu'une méthode contraire attaquoit la ſanté & la liberté du citoyen.

Cette vieille loi, plus biſarre qu'utile, tombe donc en déſuétude, ou plutôt nous remontons aux premiers ſiecles de l'égliſe, où la volaille en général étoit regardée comme un aliment maigre. Cette heureuſe opinion étoit fondée ſur le récit de la Geneſe qui dit: *que les oiſeaux & les poiſſons furent créés le même jour*; ce qui nous autoriſe à les aſſimiler ſur nos tables. Et qui ne goûteroit pas cette excellente logique? Les Evêques & Abbés commendataires ſont les premiers à en donner l'exemple, & ils font gras publiquement devant la valetaille.

PONTS.

Le Pont-au-change, le petit Pont & le Pont St. Michel, ſont les trois plus anciens Ponts de Paris.

Deux arches du Pont-Marie furent emportées par les groſſes eaux, la nuit du premier Mars 1658, avec les maiſons qui étoient deſſus; événement qui coûta la vie à un grand nombre de perſonnes. Il faudra quelques déſaſtres ſemblables pour faire abattre, comme nous l'avons dit, les maſures qui ſurchargent les Ponts.

La riviere de Seine reſte cachée au milieu de la ville par ces maiſons, que l'on a bâties ſur des arches. Il ſeroit bien temps de rendre à la ville, & ſon coup-d'œil & ſon courant d'air, principe de ſalubrité.

Sur les Ponts où il n'y a point de maiſons, le point de vue y eſt admirable; ce qui devroit engager le miniſtere à prévenir des accidens, qui, dans l'ordre des choſes, ſont à-peu-près inévitables.

Catinat, qui avoit mené la philoſophie à la guerre, diſoit qu'il n'avoit jamais rien vu d'auſſi beau que le coup d'œil du milieu du Pont-royal: que n'eût-il pas dit s'il avoit pu plonger ſa vue juſqu'à l'autre extrémité de la ville?

C'étoit de là qu'il falloit voir le feu de la paix en 1763 ; cette enceinte immenſe, ſi prodigieuſement peuplée ; ces quais chargés de têtes rangées en amphithéâtre, & ces figures étrangeres mêlées aux phyſionomies parisiennes : car une multitude de payſans étoient accourus de trente & quarante lieues, & l'on remarquoit à chaque pas des hommes qui, par leur coſtume, leur étonnement & leur viſage, annonçoient que la curioſité les avoit appelés du fond de leur province.

Si quelque choſe a pu donner une idée de cette vallée de Joſaphat dont parle l'écriture, c'étoit cette aſſemblée immobile & ondoyante, qui tantôt s'écouloit comme des flots, tantôt offroit des phalanges mouvantes, qui ſe balançoient dans un repos animé & majeſtueux. Point de tableau plus admirable par la variété, point de plus étonnant par la population.

On ſouhaite un nouveau Pont, pour la communication du Faux-bourg St. Honoré, du Roule & de Chaillot, au Faux-bourg St. Germain, au Palais Bourbon & aux Invalides. L'accroiſſement de la ville le rend indiſpenſable.

Conſtruit en face de la grande allée des Invalides, il ſerviroit à joindre les Boulevards du Nord & du Midi, & l'agrément s'uniroit à l'utilité. D'ailleurs, il n'y au-

roit aucun déplacement à faire ; & l'on seroit maître du terrein des deux rives, opposées.

Vingt-six quais revêtus de pierres de taille, avec des garde-fous, à hauteur d'appui, ceignent la riviere, & s'ouvrent en dix-huit ou vingt endroits différens, pour former des abreuvoirs.

Au moyen de quelques alignemens, on pourroit avoir depuis la porte St. Jacques jusqu'à celle de St. Martin, une rue qui traverseroit tout Paris, & qui auroit deux mille cinq cents toises. On pourroit aligner une autre rue, depuis la porte St. Antoine jusqu'à la porte St. Honoré, qui auroit la même grandeur, & qui couperoit la précédente à angles droits.

On a plusieurs égoûts voûtés & couverts. Il seroit à desirer que la même construction eût lieu dans toutes les parties de la ville. Il n'y a point d'égoût dans la Cité & ailleurs ; les immondices vont à la riviere.

L'eau qui lavoit l'égoût de Bievre, s'est perdue dans une de ces concavités effrayantes, occasionnées par les carrieres, & sur lesquelles des maisons sont bâties, sans que les habitans endormis dans une heureuse sécurité, soupçonnent qu'elles portent sur des abîmes.

Le sol de la ville est rempli de coquilla-

ges fossiles ; on y reconnoît *des peignes*, *des vis*, *des buccins*, *des tellines*. Les carrieres d'alentour offrent aussi des coquillages entre deux couches, dont l'une est marneuse, l'autre pierreuse.

La circonférence de Paris est de dix mille toises. On a tenté plusieurs fois de borner son enceinte ; les édifices ont franchi les limites ; les marais ont disparu, & les campagnes reculent devant le marteau & l'équerre.

CONSOMMATION.

TOUS les Almanachs vous disent qu'il se consomme par an quinze cents mille muids de bled ; quatre cents cinquante mille muids de vin, non compris la biere, le cidre, l'eau-de-vie ; cent mille bœufs, quatre cents quatre-vingt mille moutons, trente mille veaux, cent quarante mille porcs ; cinq cents mille voies de bois, dix millions deux cents bottes de foin & de paille ; cinq millions quatre mille livres de suif ; quarante-deux mille muids de charbon, &c.

Ces sortes d'états ont des différences assez considérables selon les années : il est presque impossible d'avoir des certificats

qui aient une certaine juſteſſe, parce que ceux qui perçoivent les droits ſur ces conſommations, ont intérêt de déguiſer ce qu'ils reçoivent.

On peut dire que le Pariſien, en général, eſt ſobre forcément; ſe nourrit très-mal par pauvreté, & économiſe toujours ſur ſa table pour donner au tailleur, ou à la marchande de bonnets. Mais trente mille riches d'un autre côté, gaſpillent ce qui nourriroit deux cents mille pauvres.

Paris aſpire toutes les denrées, & met tout le Royaume à contribution. L'on ne s'y reſſent pas des calamités qui affligent quelquefois les campagnes & les provinces, parce que les cris du beſoin ſeroient là plus dangereux qu'ailleurs, & donneroient un exemple fatal & contagieux. On fait honneur de ces approviſionnemens au zele infatigable des Magiſtrats; il mérite des louanges.

Mais conſidérons en même temps, que placé au milieu de l'Iſle de France, entre la Normandie, la Picardie & la Flandres, ayant cinq rivieres navigables, la Seine, la Marne, l'Yone, l'Aiſne & l'Oiſe (ſans parler des canaux de Briare, d'Orléans & de Picardie); les greniers de la Beauce, preſque à ſes portes; une riviere qui, en ſortant, ſerpente par des contours

presque de cent lieues, comme pour donner aux marchandises & denrées la facilité de remonter; Paris d'après ces avantages, que la nature lui a accordés, jouit par lui-même de la situation la plus heureuse, & la plus propre à voir l'abondance entrer dans ses murailles.

Le commerce de cette ville n'est presque qu'un commerce de consommation, excepté quelques objets de goût & de luxe; mais ces consommations sont considérables.

Il tire de toutes les manufactures du Royaume; mais il a peu de fabriques, à cause de la cherté de la main-d'œuvre. Il fait des expéditions pour les pays les plus éloignés. Les marchandes de modes, ainsi que les bijoutiers en font le principal commerce, parce que la main de l'ouvrier l'emporte toujours sur la richesse de la matiere.

Tout ce qui entre à Paris n'est donc pas pour y rester? Les matieres y viennent pour y être façonnées; puis elles en sortent embellies de ce goût exquis, qui donne à toutes une forme nouvelle.

Le bureau des Rouliers est d'une grande commodité, pour faire parvenir dans les pays lointains, les marchandises & effets qu'on leur confie; les commissionnaires en sont fideles & exacts.

Mr. l'Abbé d'Expilly qui a porté ſi haut la population du Royaume, & qui paroît l'avoir enflée de *trois millions*, rabat la population de Paris à *ſix cent mille ames*. Il ſe fonde tantôt ſur le nombre *trente*, choiſi pour multiplier les naiſſances, tantôt ſur l'état des maiſons & des familles impoſées à la capitation.

Mais tous les calculs, ainſi que les raiſonnemens moraux, ſe trouvent le plus ſouvent en défaut, quand on parle de la capitale. Lorſque l'on compte par les baptêmes, comment fera-t-on entrer dans le calcul, cette grande affluence d'étrangers qui y viennent, qui y ſont domiciliés ſans y avoir reçu le baptême, ce qui (ſans compter les Juifs) doit augmenter la population d'un tiers.

Paris conſomme plus de deux millions de ſeptiers de bled par an. Voilà ce qui eſt ſûr, & ce que ne diſent point les Almanachs nouveaux. La banlieue renferme quatre cents quarante-deux paroiſſes, & quarante ſept mille ſix cents quatre-vingt-cinq feux. Les limites de la ville ſe ſont étendues. Le Gros-Caillou eſt devenu un fauxbourg conſidérable ; tous les Marais ont été ornés de maiſons. M. de Vauban en 1694, détermine la population à *ſept cents vingt mille perſonnes*. Nous eſtimons donc que Paris renferme aujourd'hui près

d'un *million d'ames*; & la banlieue plus *de deux cents mille*. Les calculs de Mr. de Buffon, & ceux de Mr. d'Expilly paroiſſent également fautifs. Il ne faut que des yeux pour voir que depuis vingt-cinq ans la population eſt par-tout plus conſidérable.

Au milieu de ce *ſalmis* de l'eſpece humaine, on peut bien compter deux cents mille chiens, & preſque autant de chats, ſans les oiſeaux, les ſinges, les perroquets, &c.; tout cela vit de pain ou de biſcuit.

Point de miſérable qui n'ait dans ſon grenier, un chien pour lui tenir compagnie: on en interrogeoit un qui partageoit ſon pain avec ce fidele camarade; on lui repréſentoit qu'il lui coûtoit beaucoup à nourrir, & qu'il devroit ſe ſéparer de lui: *me ſéparer de lui*, reprit-il, *& qui m'aimera?*

Or, en ſuppoſant le ſyſtême des Economiſtes admirable, il viendroit toujours ſe briſer contre la capitale, qui exige un régime tout différent, parce que ce million d'hommes dévore comme deux & demi.

La ville eſt ouverte, & preſque dans l'impoſſibilité d'avoir une enceinte de muraille. Elle offre une ſurface trop immenſe. Il faudroit un genre de fortifications par-

ticulier ; elle n'a point de tours, de murs, de remparts, & n'y ſonge pas. Au lieu de citadelle & de portes antiques, elle a des barrieres, où des Contrôleurs & un Receveur vous font payer une roquille de vin, & un pigeon s'il n'eſt pas cuit. Comme un jour nous paroîtrons barbares & petits à l'œil de la ſaine politique, lorſqu'elle aura démontré aux Adminiſtrateurs des nations, la double erreur de leurs raiſonnemens, & même de leurs calculs !

BALCON.

C'EST un ſpectacle curieux, que de voir tout à ſon aiſe du haut d'un balcon, le nombre & la diverſité des voitures qui ſe croiſent & s'arrêtent mutuellement ; les piétons qui, ſemblables à des oiſeaux effrayés ſous le fuſil du chaſſeur, ſe gliſſent à travers les roues de tous ces chars prêts à les écraſer ; l'un qui franchit le ruiſſeau de peur de s'éclabouſſer, & qui, manquant l'équilibre, ſe couvre de boue, des pieds à la tête ; l'autre, qui pirouette en ſens contraire, une face dépoudrée, & le paraſol ſous le bras.

Devant une voiture dorée, doublée de velours, attelée de deux chevaux d'une

taille égale & parfaite, dont les glaces tranſparentes offrent une Ducheſſe dans tout l'éclat de ſa parure, ſe traîne un fiacre tout délabré, couvert d'un cuir brûlé, & qui, pour glaces, a des planches. Le malheureux harcelle & fouette deux chevaux, dont l'un eſt borgne & l'autre boîteux. Il arrête l'impatience des courſiers à la bouche écumante, dont on contient à peine l'ardeur. Le brillant équipage eſt obligé de modérer ſon pas, juſqu'au carrefour voiſin; il s'élance alors comme un trait, broyant le pavé, & en faiſant jaillir des étincelles. Comparez ſon vol à la marche peſante de ces lourds chariots qui roulent péniblement ſous des maſſes énormes, & effraient le paſſant qui tremble d'être applati ſur la borne que leur eſſieu déplace.

Un Procureur, pour ſa piece de vingt-quatre ſous, arrête le Garde des ſceaux; un Recruteur, un Maréchal de France. La fille de joie ne cédera point le pas à un Archevêque. Tous ces différens états à la file, & les cochers qui parlent leur langue ſcandaleuſement énergique devant la robe, l'égliſe & les Ducheſſes; les portefaix du coin, qui leur répondent du même ſtyle: quel mêlange de grandeur, de pauvreté, de richeſſes, de groſſiéreté & de miſere!

Entendez-vous la petite voix aigre de la Marquiſe impatientée, qui ſe mêle aux jurémens effroyables d'un charretier, apoſtrophant l'enfer & le paradis ? Tout dans ce tableau mouvant de *vis-à-vis*, de *berlines*, de *déſobligeantes*, de *cabriolets* & de *carroſſes de remiſes*, paroît biſarre, ſingulier, riſible.

Voyez dans l'équipage à glaces, la laide femme de qualité avec ſon rouge, ſes diamans, ſa pâte luiſante ſur le viſage ; tandis que la roturiere, tout à côté, ſous une ſimple robe, eſt brillante de fraîcheur & d'embonpoint.

Voyez le Prélat enfoncé dans ſes couſſins, ne penſant à rien, étalant ſa croix pectorale, tandis que le vieux magiſtrat, dans une antique berline, lit quelque requête. Le petit-maître, la tête à la portiere, crie à ſe démettre la luette : *eh bien maraut, cela finira-t-il* ? Ses menaces ſe perdent dans les airs. Il voudroit jurer ; ſon accent grele ne frappe point le dur timpan de l'oreille des charretiers. Il n'a fait que déranger ſes boucles, en ſe remuant. Le Médecin le regarde en pitié ; & le gros Financier, au col apoplectique, eſt indifférent à tout ce qui ſe paſſe, ainſi qu'à l'heure qui coule.

L'embarras s'accroît, enchaîne ſix cents voitures ; & il faut que chacun attende,

malgré qu'il en ait, que le défilé ait pris son cours.

Quel étoit donc l'empreſſement de ce *mirliflore* ſans voix. Avoit-il un rendez-vous ? Non : c'eſt qu'il vouloit ſe montrer ſucceſſivement aux trois ſpectacles ; à l'opéra, à la comédie françoiſe & aux Italiens.

FAUX CHEVEUX.

VOUS voyez la tête de cette belle femme, ſi remarquable par l'édifice de ſa coiffure & ſes longs cheveux flottans ; vous en admirez la couleur, la forme, le contour & l'élégance.... Eh bien, ils ne lui appartiennent pas. Ils ſont empruntés à des têtes de morts ; & ce qui la décore à vos yeux, eſt la dépouille de ſujets qui furent peut-être infectés de maladies affreuſes, & dont les noms ſeuls offenſeroient ſa délicateſſe, ſi on oſoit les prononcer en ſa préſence.

Cependant elle s'énorgueillit de ces cheveux étrangers. Elle s'expoſe à hériter des principes nuiſibles qu'ils peuvent receler encore. En effet, on ſe ſervoit des colliers & de braſſelets *de cheveux treſſés* ; l'expérience a décidé qu'il falloit y renoncer, à

cauſe des dartres qu'ils produiſoient.

Mais les femmes aiment mieux ſupporter des démangeaiſons incommodes, que de renoncer à leur coiffure. Elles calment la vivacité de ces démangeaiſons, en faiſant uſage du *grattoir*. Le ſang ſe porte avec impétuoſité à la tête; les yeux deviennent rouges & animés : qu'importe ! on étale l'édifice dont on eſt idolâtre.

Indépendamment des faux cheveux, il entre dans cette coiffure un *couſſin* énorme, gonflé de crin ; une forêt d'épingles longues de ſept à huit pouces, & dont les pointes aiguës repoſent ſur la peau. Une quantité de poudre & de pommade, qui admettent dans leur compoſition des aromates, & qui contractant bientôt de l'âcreté, irritent les nerfs. La tranſpiration inſenſible de la tête eſt arrêtée ; & elle ne ſauroit l'être dans cette partie du corps, ſans le plus grand danger.

Si un fardeau venoit à tomber ſur cette belle tête, elle riſqueroit d'être criblée & percée par tous ces dards d'acier, dont elle eſt hériſſée.

Pendant le ſommeil, on comprime encore & la fauſſe chevélure, & les épingles, & ces ſubſtances étrangeres & colorantes, à l'aide d'un triple bandeau. La tête ainſi empaquetée acquiert un triple volume, & s'enflamme ſur l'oreiller.

Les maux d'yeux, la maladie pédiculaire, l'inflammation du cuir chevelu, naiſſent de cette complaiſance outrée pour une coiffure biſarre. On ne la quitte point pendant les heures du repos, & le couſſinet, baſe eſſentielle de l'édifice, n'eſt quelquefois changé que lorſque la toile eſt détruite (l'oſerai-je dire) par la craſſe infecte, qui ſéjourne ſous ce brillant diadême.

La plupart des femmes ne ſe donnent pas le temps d'enlever tout le ſuperflu de la tête, parce que les heures du plaiſir ſont précieuſes, & que la journée entiere eſt conſacrée à la table, au jeu & à la danſe. On ne peut plus ſe coucher qu'à deux ou trois heures après minuit, & il faut recommencer le lendemain la même vie.

La ſanté ſe dérange; on abrege ſes jours; on perd le peu de cheveux qu'on avoit; on eſt affligé de fluxions, de douleurs de dents, de maux d'oreilles, d'éréſipeles; tandis que la villageoiſe, la payſanne, qui ſe tient la tête propre & nette, qui ne ſe ſert que de linge blanc & bien leſſivé, qui uſe d'une pommade ſans aromate, & d'une poudre ſans odeur, ne reſſent aucune de ces incommodités, conſerve ſes cheveux juſques dans la vieilleſſe, & les étale aux yeux de ſes arriere-petits enfans, lorſque l'âge les a blanchis pour les rendre plus vénérables encore.

Au reſte, l'art du perruquier dans l'emploi de ces cheveux artificiels, eſt parvenu au plus haut point de perfection, & la perruque ou *le tour* imite aujourd'hui le naturel, à s'y méprendre de près comme de loin.

FOURNISSEURS.

On ne voit qu'à Paris de ces intrépides *fourniſſeurs*, qui avancent pendant des années entieres le pain, la viande, le vin, les meubles, l'épicerie, l'apothicairerie, à M. le Marquis, à M. le Comte, à M. le Duc. C'eſt le privilege de la nobleſſe. On ne prêteroit pas de même au Bourgeois. On le preſſeroit; mais on attend lorſqu'il s'agit d'un homme titré.

Telle maiſon noble doit au boucher ſix années de fournitures, à l'épicier cinq, au boulanger quatre; les domeſtiques eux-mêmes font crédit de leurs gages, tandis que toute maiſon roturiere ſolde au bout de chaque année.

Dès qu'il y a des armoiries au-deſſus d'une porte-cochere, le Tapiſſier meuble l'hôtel ſur une ſucceſſion éventuelle; & on compte les maiſons qui ſont au pair: il y a toujours dans les plus riches & les

mieux ordonnées, quelques années en arriere.

Quand les fourniſſeurs impatiens d'attendre, ſollicitent enfin leur paiement, l'Intendant vient au lever de M. le Duc, & lui dit : Monſeigneur, votre Maître-d'Hôtel ſe plaint que le Boucher ne veut plus fournir de viande, parce qu'il y a trois ans qu'il n'a reçu un ſou ; votre Cocher dit que vous n'avez qu'une ſeule voiture en état de ſervir, & que le Charron ne veut plus avoir l'honneur de votre pratique, ſi vous ne lui donnez un à-compte de dix mille francs ; le Marchand de vin refuſe de remplir votre cave ; le Tailleur de vous donner des habits.... *Les impertinens !* s'écrie le Maître, *qu'on aille chez d'autres. Je leur retire ma protection.*

Il trouve d'autres fourniſſeurs, quoique les premiers n'aient pas été payés. Le ſoir il riſque cinq cents louis d'or au jeu, & s'il en perd cinq cents autres, il les paie le lendemain. Un créancier de carte l'emporte toujours ſur un créancier de pain ou de viande.

PLATRES

PLATRES NEUFS.

Les plâtres que l'on emploie dans la conſtruction des maiſons ſont beaucoup de mal, parce qu'ils ſechent difficilement, & que l'on habite imprudemment les édifices nouvellement bâtis. Il n'y a rien de plus dangereux : la vapeur des murs eſt funeſte, & cauſe des accidens innombrables. Ces émanations enfin ont, dans nos foyers des influences meurtrieres. Delà des paraliſies & autres maladies, dont l'origine eſt attribuée à d'autres cauſes.

On abandonne ces maiſons neuves & humides aux filles publiques : on appelle cela *eſſuyer les plâtres.* Mais au bout de deux ou trois années, ces plâtres n'ont pas encore perdu ce qu'ils ont de contagieux.

Ecoutons un phyſicien que je vais tranſcrire.

« Le plâtre & la chaux, pendant leur » calcination, ſe chargent d'une grande » quantité de phlogiſtique, qui tend ſans » ceſſe à ſe diſſiper. Ce phlogiſtique, ayant » plus d'affinité avec les acides qu'avec les » deux matieres terreuſes auxquelles il eſt » uni, les abandonne avec facilité pour

» s'unir à l'acide de l'air. De cette union
» il réſulte un ſouffre très-volatil; ſouffre
» qui s'unit à ſon tour à la terre alkaline
» de la chaux & du plâtre, & forme une
» combinaiſon connue en chimie ſous le
» nom d'*hepar ſulphuris*, ou foie de ſouffre.
» La préſence de ce foie de ſouffre eſt
» ſenſible, lorſqu'on fait éteindre la chaux
» dans un lieu fermé.

« Suivant l'obſervation de tous les chi-
» miſtes, le foie de ſouffre diſſout non-
» ſeulement la majeure partie des métaux,
» mais encore les ſubſtances animales &
» végétales : il corrode, il détruit ſur-tout
» les matieres animales ; & l'on doit con-
» cevoir aiſément les déſordres affreux
» qu'il peut cauſer, & qu'il cauſe en effet
» dans nos viſceres, quand nous le reſ-
» pirons ».

M. le Comte de Milly, de l'Académie des Sciences, célebre par des découvertes utiles en chimie, a donné un mémoire ſur la maniere d'*aſſainir* les murs nouvellement faits. C'eſt un préſent fait par un ami de l'humanité aux grandes villes, & ſur-tout à la Capitale, trop indifférente ſur les maux qui réſultent des plâtres. On poſſede, graces à lui, une théorie ſatisfaiſante ſur la nature du danger & ſur les moyens de le prévenir. Ce mémoire ſe trouve dans le *journal de Monſieur*, *année* 1779. J'in-

vite tous les propriétaires & locataires de maisons neuves à y recourir.

RARETÉS.

La recherche la plus soigneuse ne découvriroit pas les trésors cachés dans toutes les branches des sciences & des arts.

Chaque curieux dans chaque genre, trouvera un fond inépuisable d'objets à voir. Les médailles, les livres, les tableaux, les antiques, les coquillages, les estampes, peuvent faire séparément l'occupation d'une vie entiere.

Tel savant qui a demeuré à Paris plusieurs années, est parti, oubliant quelque chose de ce qu'il avoit à y voir. L'on fait souvent au bout de vingt-cinq ans d'études, de nouvelles découvertes, auxquelles on ne se seroit pas attendu.

C'est la mort qui ouvre ces riches cabinets, ces dépôts inconnus & cachés à tous les regards. A la levée des scellés, l'inventaire étonne & confond les spectateurs. On a peine à concevoir comment un homme a eu le loisir d'assembler tant d'objets. Mais le temps, l'argent, la patience ont composé ces grandes collections.

La vente du mobilier de la Marquise de

Pompadour a duré un an ; & les richeſſes des quatre parties du monde ſembloient raſſemblées dans les objets de luxe, de fantaiſie & de magnificence, qu'offroit ce rare cabinet. On le viſitoit avec une admiration mêlée d'étonnement.

Un Chinois, un Turc, un Arabe, un Guebre peuvent voyager dans notre Ville ; ils trouveront à qui parler. Moïſe, Zoroaſtre, Abraham, Mahomet, Confucius, n'ont qu'à revenir, ils ne manqueront pas d'interpretes. Pour Homere, Euripide, Demoſthene, il eſt ſi ordinaire de les entendre, que ce n'eſt plus une diſtinction.

Des talens particuliers ne ſont pas moins communs. Un invalide n'a point de bras, M. Laurent lui en fait un, dont il ſe ſert. A un autre il manque une jambe, M. Perrier lui fait une jambe, ſur laquelle il monte & deſcend les eſcaliers.

D'autres talens qui ont un caractere unique, ſont ignorés. Qui ſait, par exemple, qu'une Demoiſelle (Mademoiſelle Biheron) imite des ſquelettes ſi parfaitement, qu'on croit en voir de véritables. Les muſcles, les nerfs ſont rendus avec une vérité frappante. La matiere qu'elle emploie eſt un ſecret qu'elle ſe réſerve. Vous diriez de la cire ; mais vous pouvez approcher ces anatomies du feu ſans qu'elles ſoient endommagées : vous pouvez les laiſſer tom-

ber de la hauteur du plancher ſans qu'elles ſe briſent. Le même auteur de cet étonnant travail vous nommera toutes les parties de l'oſtéologie en grec & en latin. Des éleves ſont ſous elle un cours anatomique, & le font ſans que les ſens ſoient frappés de ce dégoût qu'on ne ſurmonte pas toujours, lorſqu'il fait voir & manier des oſſemens, qui ſemblent devoir treſſaillir ſous la main qui les touche.

On peut amaſſer beaucoup de connoiſſances, ſans autres frais, que la ſociété des ſavans, preſque tous communicatifs; & le Baron de Holberg a eu raiſon de dire : *qu'à Paris il n'y a rien qui ſoit à meilleur marché que la raiſon, ni rien de plus cher que la folie.*

On voit chez pluſieurs particuliers un amas pompeux de livres bien logés, mais peu lus. Jaloux de la reliûre de leurs volumes, ils ne les communiquent jamais. Ils ſemblent craindre qu'un autre n'y prenne les connoiſſances dont ils ſont privés. Mais pluſieurs hommes diſtingués par leur naiſſance & leur ſavoir, ne rougiſſent pas d'être les premiers bibliothécaires de leur cabinet, & ils ſe plaiſent à répandre & à communiquer les lumieres qu'il renferme.

LES TROIS ROIS.

PARIS a été visité dernièrement par les Souverains du nord; par le Roi de Danemarck, à qui on donna des fêtes splendides & coûteuses; par le Roi de Suede, qui n'étoit que Prince à son arrivée, & qui s'en retourna Monarque; par l'Empereur, qui, pour être plus libre, a logé en hôtel garni, & qui a bien vu la Capitale, même dans un assez grand détail.

Je les ai considérés tous trois fort attentivement, & je n'oublierai point leurs physionomies.

J'aurois bien désiré (avec trois cents mille autres) y voir le Roi de Prusse. On dit cependant qu'il y est venu dans le plus grand *incognito*, après la paix de 1763. Une Dame qui a demeuré huit années à Berlin, m'a assuré avoir rencontré dans les Thuileries une figure si ressemblante à celle du Héros de l'Europe, qu'elle en fut frappée; & celui qu'elle regardoit avec surprise, en fut si frappé lui-même, qu'il détourna la tête & s'éloigna.

On prétend que Frédéric a visité ce *café*, dit l'*antre de Procope*, jadis champ de bataille des querelles littéraires, & où il a

été tant de fois queſtion de ſes combats, de ſes victoires, de ſes grandes & rares qualités.

L'Empereur a viſité les artiſtes, les artiſans, les manufactures, & n'a vu aucun homme de Lettres en particulier; ſans doute parce qu'ils ſont tout entiers dans leurs écrits. Il a aſſiſté à une ſéance de l'Académie Françoiſe, & a fait cette interrogation au Secrétaire : *Pourquoi Diderot & l'Abbé Raynal ne ſont-ils pas de l'Académie ? Ils ne ſe ſont pas préſentés*, repartit le Secrétaire : réponſe ſage & adroite.

J'ai vu Maurice, Fontenelle, Monteſquieu, l'Abbé Prévôt, Marivaux, Voltaire, Jean-Jacques Rouſſeau, la Condamine, Buffon, Helvétius, l'Abbé Raynal, Condillac, Diderot, d'Alembert, Thomas, Servan, Marmontel, le Tourneur, Mably, Condorcet, Linguet, Retif-de-la-Bretonne, Turgot, Mirabeau, Necker, Rameau, Vanloo, Gluck, Vernet, Allegrain, Rouelle, Vaucanſon, Servandoni, Clairaut, Falconnet, Franklin, Hume, Sterne, Goldoni, Haller, &c. Voilà je crois une aſſez belle génération. Hélas ! je n'ai point vu Frédéric, ce grand Roi : je n'ai point vu Catherine, moi qui aime tant à contempler, parmi mes contemporains, les êtres qui ont fait de grandes choſes; parce que je cherche à reconnoi-

tre, dans les traits de leur visage, quelque marque de ce talent sublime qui les distingue.

Quand j'appris la mort du célebre Capitaine Cook, après avoir donné les plus vifs regrets à sa perte, mon chagrin fut de ne pas avoir envisagé ce hardi navigateur.

Que ne donnerois-je pas au magicien, (s'il existoit), qui évoqueroit tout-à-coup, devant moi, les ombres augustes de Charlemagne, de Gustave, de Cromwel, de Michel-Ange, de Guise, de Sixte-Quint, d'Elisabeth, de Bacon, de Shakespear, de Richelieu, de Turenne, du Czar, de Milord Chatam, &c. !

Que j'aime à me sentir petit, en m'environnant en idée de tous ces grands hommes, & en goûtant le plaisir de les admirer ! Ames fortes & grandes, quelle dignité vous prêtez à l'homme !

DE L'INFLUENCE DE LA CAPITALE

SUR LES PROVINCES.

Elle est trop considérable, relativement à l'influence politique, pour qu'on puisse en détailler les effets. Je ne veux

la conſidérer ici que par l'attrait qui ſéduit tant de jeunes têtes, & qui leur repréſente Paris comme l'aſile de la liberté, des plaiſirs & des jouiſſances les plus exquiſes.

Que ces jeunes gens ſont détrompés, quand ils ſont ſur les lieux ! Autrefois les routes entre la Capitale & les Provinces, n'étoient ni ouvertes ni battues. Chaque ville retenoit la génération de ſes enfans, qui vivoient dans les murs qui les avoient vu naître, & qui prêtoient un appui à la vieilleſſe de leurs parens : aujourd'hui le jeune homme vend la portion de ſon héritage, pour venir le dépenſer loin de ſa famille ; il la pompe, la deſſeche, pour briller un inſtant dans le ſéjour de la licence.

La jeune fille ſoupire & gémit de ne pouvoir accompagner ſon frere. Elle accuſe ſon ſexe & la nature. Elle ſe déplait dans la maiſon paternelle. Elle ſe peint avec feu les plaiſirs de la capitale, & la ſplendeur de la Cour. Elle y rêve toute la nuit. Elle voit l'opéra, elle eſt ſur les remparts. Elle ſe promene dans un char ſuperbe : on l'adore ; tous les yeux ſont fixés ſur elle.

On lui a dit que toutes les femmes y reçoivent un culte perpétuel ; qu'il ne faut que de la beauté pour y être adorée ; qu'elles choiſiſſent à leur gré dans la foule

de leurs esclaves, le plus fait pour leur plaire ; que les maris y sont ridicules, si-tôt qu'ils veulent parler de leur empire. Elle compare cette vie libre & voluptueuse, à celle qu'elle mene dans l'économie d'une maison rangée, & son imagination est trop ardente pour pouvoir s'arrêter : elle n'accorde plus que de l'estime à son amant honnête.

Sa mere la nourrit dans ces trompeuses illusions. Elle est avide des nouvelles de cette ville. Elle est la premiere à dire avec exclamation : *Il vient de Paris ! il arrive de la Cour !* Elle ne trouve plus autour d'elle ni graces, ni esprit, ni opulence.

Les adolescens écoutant ces récits, se figurent, avec des traits exagérés, ce que l'expérience doit cruellement démentir un jour ; ils ne tardent pas à obéir à cette maladie générale, qui précipite toute la jeunesse de province vers l'abîme de corruption. Heureux encore celui qui ne perd qu'une partie de sa fortune, & qui apprend à être sage pour le reste de ses jours ! Il n'appartient qu'à l'indigence absolue & au génie, de visiter cette capitale. Ceux qui vivent dans une heureuse médiocrité, tant du côté des talens que du côté de la fortune, ne sauroient qu'y perdre.

Ceux qui reviennent dans leur patrie, se croient en droit d'y mépriser tout ce qui

n'eſt pas ſelon les *us* de la capitale. Ils mentent aux autres & à eux-mêmes. Sont-ils obligés intérieurement de rabattre des idées qu'ils s'étoient formées, ils continuent à *crier miracle* ! ſans que leur cœur ſoit de la partie. Ils enflent les relations de Paris, qui reſſemblent aſſez aux deſcriptions des fêtes publiques : ceux qui les liſent les trouvent toujours plus belles que ceux qui les ont vues.

QUE DEVIENDRA PARIS?

THEBES, Tyr, Perſépolis, Carthage, Palmyre ne ſont plus. Ces villes qui s'élevoient fièrement ſur le globe, dont la grandeur, la puiſſance & la ſolidité ſembloient promettre une durée preſque éternelle, ont laiſſé équivoques les traces mêmes du lieu qu'elles ont occupé.

D'autres Cités, jadis floriſſantes & peuplées, n'offrent plus aujourd'hui dans un effrayant déſert, que quelques colonnes éparſes, quelques monumens briſés, triſtes reſtes de leur magnificence paſſée. Hélas ! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

Cette riviere utilement reſſerrée dans des quais majeſtueux & formés de pierres,

encombrée par des débris immenses, se débordera, & formera des étangs bourbeux & infects; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau; & dans ces places où un peuple nombreux s'agite, les animaux vénimeux, enfans de la putréfaction, ramperont autour des colonnes renversées, & à moitié ensevelies.

Est-ce la guerre, est-ce la peste, est-ce la famine, est-ce un tremblement de terre, est-ce une inondation, est-ce un incendie, est-ce une révolution politique qui anéantira cette superbe ville? Ou plutôt plusieurs causes réunies opéreront-elles cette vaste destruction?

Elle est inévitable sous la main lente & terrible des siecles, qui mine les empires les mieux affermis, efface les villes, & appelle des peuples nouveaux sur la poussiere éteinte des peuples anciens.

Echappez mon livre, échappez aux flammes ou aux barbares; dites aux générations futures ce que Paris a été; dites que j'ai rempli *mon devoir de citoyen*, que je n'ai pas passé sous silence les poisons secrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie, & bientôt les convulsions de la mort. Quand l'épouvantable opulence qui se concentre de plus en plus dans un plus petit nombre de mains, aura donné à l'inégalité des fortunes une disproportion plus ef-

frayante encore, alors ce grand corps ne pourra plus se soutenir ; il s'affaissera sur lui-même & périra.

Il périra ! Dieu ! ah ! quand le sol couvrira insensiblement ses débris, que le bled croîtra au lieu élevé où j'écris, qu'il ne restera plus qu'une mémoire confuse du Royaume & de la Capitale ; l'instrument du cultivateur en fendant la terre, viendra heurter peut-être la tête de la statue équestre de Louis XV ; les antiquaires assemblés feront des raisonnemens à l'infini, comme nous en faisons aujourd'hui sur les débris de Palmyre.

Mais de quel étonnement ne sera pas frappée la génération d'alors, si la curiosité la porte à fouiller les débris de cette grande Ville, ensevelie & décédée ! Son squelette giganteſque épouvantera les regards ; les travaux exciteront à de nouveaux travaux ; nos neveux, en trouvant nos marbres, nos bronzes, nos médailles, nos inscriptions, s'agiteront sur ce que nous avons été ; & si mon livre échappe à la destruction, ils prendront peut-être pour un roman fantastique les vérités qui y sont déposées, tant leurs mœurs & leurs idées seront différentes des nôtres ! O villes anciennes de l'Asie ! & qui n'êtes plus ! empires effacés ! générations dont les noms nous sont même inconnus ! Fameux Ar-

lantes, & vous peuples qui avez reſpiré ſur ce globe, dont la ſuperficie eſt inceſſamment déplacée, dites quels étoient vos arts ? Faut-il que tout périſſe ? & les travaux accumulés de l'homme (qu'il a cru immortaliſer par la précieuſe découverte de l'imprimerie) périront-ils à la fin ; puiſque le feu, le deſpotiſme, les ſecouſſes du globe & la barbarie détruiſent juſqu'aux feuilles légeres, où ſont empreintes les penſées utiles du génie ?

Notre vue plonge dans le monde hiſtorique à quatre mille ans, pas davantage : encore n'appercevons-nous de ce monde, que des ſommités qu'environnent des nuages & où la vue ſe perd. Tous ces faits éloignés, quoique ſéparés par de grandes diſtances, ſe touchent comme très-voiſins ; & dans cet intervalle de ſiecles nous paſſons les événemens. Il en ſera de même pour nous ; l'avenir engloutira les faits les plus importans, pour ne laiſſer que le ſouvenir ou le nom des ſiecles. O temps ! les individus, les villes, les royaumes, tout finit par *hîc jacet*.

Paris détruit ! Xerxès, après avoir attentivement conſidéré la prodigieuſe armée qu'il commandoit, verſa des larmes en ſongeant qu'avant peu tant de milliers d'hommes diſparoîtroient de deſſus la terre. Et ne puis-je pas auſſi, affecté du même

ſentiment, pleurer d'avance ſur cette ſuperbe ville ?

Paris détruit ! oh ! je dirai comme dans Memnon : *ce ſera bien dommage.*

SUPPOSITION.

CEPENDANT, je vais faire une ſuppoſition qu'on appellera certainement bizarre, forcenée, extravagante ; mais j'ai mes raiſons pour ne pas la paſſer ſous ſilence. Si tous les ordres de l'état aſſemblés, ayant reconnu, après un mûr examen, que la capitale épuiſe le royaume, dépeuple les campagnes, retient loin d'elles les grands propriétaires, ruine l'agriculture, cache une multitude de bandits & d'artiſans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre & plus heureux ; ſi tous les ordres de l'état, dis-je, tout vu & conſidéré, ordonnoient qu'on mît le feu aux quatre coins de Paris, après avoir préalablement averti les habitans une année d'avance.... quel ſeroit le réſultat de ce grand ſacrifice, fait à la patrie & aux générations futures ? Seroit-ce là en effet un ſervice rendu aux Provinces & au Royaume ? Le

vous laisse à examiner & à décider cet intéressant problême, lecteur; & notez bien que dans cet embrasement je comprends Versailles, qui n'est qu'une appendice de la monstrueuse ville ; car Versailles n'existe que par Paris, comme Paris semble n'exister que pour Versailles.

Allons, évertuez-vous, mon cher lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui; je m'en donnerai bien de garde: avec de bons yeux, tels que les vôtres, on voit des choses que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues, ce qui revient au même.

Et vous, mes chers Parisiens, consentirez-vous à être brûlés, j'entends seulement vos maisons & vos édifices? Mais ne sachant pas combien je vous chéris, vous me condamnez moi-même au bûcher, sur cette simple supposition.... Allons, appellez tous les sceaux, toutes les pompes de la ville pour éteindre ce furieux incendie : il n'y a plus que de la fumée. Bon, vous voilà sûrs de vos maisons à huit étages. Mangeons du pain de Gonesse, comme par le passé : *& vogue la galere.*

Fin du second Volume.

TABLE.

Répugnance pour le mariage, pag. 1
Le nom que vous voudrez, 3
De certaines femmes, 4
Des filles publiques, 5
Courtisannes, 13
Le Payſan perverti, 14
Bal de l'opéra, 17
Les Demoiſelles, 20
Galanteries, 22
Des Femmes, 25
Cocarde, 31
Séparations, ibid.
Contraſte, 33
Les Vapeurs, 35
De l'Idole de Paris, le Joli, 37
Les Convois, 47
Du Pauvre, 53
Aux Riches, 56
Suicide, 58
Filets de Saint-Cloud, 61
Capitaliſtes, 62
L'Hôtel des Fermes, 64
Les Egoïſtes, 66
Ce qu'on ne voit point, 69
Uſurier, 71

Mont-de-Piété, pag. 73
Monopole, 76
Le Regrat, 79
Falsifications, 82
Mendians, 83
Mendians-valides, 87
Nécessiteux, 90
L'Hôtel-Dieu, 92
Clamart, 97
Les Enfans trouvés, 99
Loterie Royale de France, 104
Le Chapitre équivoque, 107
Mes regrets, & bien superflus, 113
Souhait, 114
Paris-Port, 117
Les Prisons, 122
Sentence de mort, 125
Le Bourreau, 128
Place de Greve, 131
Servante mal pendue, 136
Bastille, 139
Anecdote, 142
Maisons de Force, 146
Dépôts ou Renfermeries, 148
Vie d'un homme en place, 150
Orateurs Sacrés, 154
Anti-Anglois, 158
Tribunal des Mâréchaux de France, 159
Du ton militaire, 160
Champ de Mars, 162
Courses de Chevaux, ibid.

Duels, pag. 169
L'Académie-Françoise, 168
Sur le mot Goût, 174
Triomphe de Voltaire, 176
Jeannot, 179
L'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, 181
Journaux, 184
Le vrai Journaliſte, 187
Gêne de la Preſſe, 189
Communautés, 192
Agriminiſtes, 194
Épinglieres, Cloutiers, 195
Voitures Publiques, 196
Gluck, 198
Révolution muſicale, 199
Solfier, 202
Filles nubiles, ibid.
La Petite-Poſte, 205
Les Viſites, 207
Retraite, 209
Les Affiches, 210
Les Petites Affiches, 213
Le Journal de Paris, 214
Tableaux, Deſſins & Eſtampes, &c, 216
Encan, 218
Où eſt Démocrite? 220
Cenſeurs publics, 222
La Saint-Louis, 226
Portes-Cocheres, 229
Le Suiſſe de la rue aux Ours, 232

Savoyards, pag. 234
Tréteaux des Boulevards, 237
Enfans devant leur Pere, 240
Égoïsme des Corps, 241
Luxe, Bourreau des Riches, 243
De la langue du monde, 245
Ton du Monde, 246
Ton du Grand-Monde, 248
Civilité, 252
Légeres Observations, 254
Sibaryte, 261
Du Style, 262
Style des hommes de Cour, 266
Deceux qui parlant bien, écrivent mal, 267
Pain de Pomme-de-Terre, 269
Aumônes, 272
La Paroisse Saint-Sulpice, 275
Bureau des Nourrices & de la Recommandaresse, 276
Les petites Filles, 278
Les Marmots, 279
Les heures du jour, 281
Les Dimanches & Fêtes, 289
Carnaval, 293
Ponts, 297
Consommation, 300
Balcon, 305
Faux Cheveux, 308
Fourniſſeurs, 311
Plâtres neufs, 313
Raretés, 315

Les Trois Rois, pag. 318
De l'influence de la Capitale sur les Provinces, 320
Que deviendra Paris? 323
Supposition, 327

Fin de la table du second Volume.

M. Slatkine & Fils
10.10.1986
2 vols.
[VOLT.]

866636